

VIE
OBLATE
LIFE

Autrefois/Formerly: ÉTUDES OBLATES

TOME QUARANTE-TROISIÈME
VOLUME FORTY THREE

1984



Ottawa, Canada

Le Fondateur et l'observance des Constitutions et Règles, d'après ses Écrits

SUMMARY – According to our Blessed Founder, as stated in the Rules of 1818, to fulfill their goals, the Oblates must be convinced of the greatness of the end of the Society, the same as our Lord's, and take the most useful means to reach that goal and never neglect the Rules to assure their success. There are therefore two fundamental themes: to be profoundly convinced of the sublimity of the end of the Congregation and of its ministry and the necessity of following the rules.

These themes are stressed in all his correspondence whether he writes to the Superiors in Europe or in the foreign missions, to the educators or the young professed religious.

The motives for his insistence are: the will of God manifested by the approbation of the Church; the prosperity and duration of the Congregation depend upon the observation of the Rules which lead the Oblates to sanctity and their non-observance leads them to infidelity to their vocation; the following of the Rules assures a fruitful ministry.

Dans l'avant-propos des Constitutions et Règles de 1818, comme dans le *Nota Bene* du troisième paragraphe du premier chapitre, on trouve un résumé clair et explosif du projet du Fondateur au début de la Congrégation.

Dans l'avant-propos, il écrit que pour atteindre leur fin, c'est-à-dire le salut des âmes et leur propre sanctification, les prêtres qui se réunissent en communauté avec lui doivent premièrement se pénétrer profondément de la sublimité de la fin de l'Institut (celle même de Jésus-Christ), et de la grandeur du ministère auquel ils sont appelés (imiter Jésus-Christ, principalement en s'employant à prêcher aux pauvres la parole divine), de la richesse des fruits de salut qui résultera de leurs travaux (missions, retraites, prédication, confession, direction de la jeunesse, etc.). Pour parvenir à cette fin, ils doivent également s'appliquer avec le plus grand soin à prendre les moyens les plus propres pour les conduire au but qu'ils se proposent et ne s'écarter jamais des règles prescrites pour assurer le succès de leur sainte entreprise et les maintenir eux-mêmes dans la sainteté de leur vocation.

On a là les deux grands thèmes fondamentaux de toute la correspondance du Fondateur avec les Oblats, correspondance dont on conserve environ 2 000 lettres ou extraits, soit aux missionnaires à l'étranger, soit aux pères et frères de France. Premier thème: se pénétrer profondément de la sublimité de la fin de la Congrégation, de la grandeur de son ministère et de la richesse des fruits de salut qui en résulte; deuxième thème: s'appliquer à prendre les moyens qui conduisent au but, c'est-à-dire ne s'écarter jamais des Règles afin d'assurer le succès de cette sainte entreprise et de se maintenir dans la sainteté de sa vocation.

À la suite de l'approbation pontificale des nouvelles Constitutions et Règles, il ne sera pas inutile d'examiner de près le second de ces thèmes, c'est-à-dire la préoccupation constante du Fondateur, au cours de toute sa vie, à maintenir parmi ses fils la stricte observance des Règles.

Dans presque toutes ses lettres il en parle d'une façon au moins implicite, dans plus de deux cents on rencontre des passages explicites sur la nécessité d'observer les Règles ou encore d'être réguliers. Il explique au père Hippolyte Courtès, le 10 janvier 1831, le sens qu'il donne au mot régularité:

Quand je parle de régularité, j'entends la fidélité à se conformer à l'esprit et à la lettre des Règles qui obligent à travailler très sérieusement à devenir des hommes plus parfaits et beaucoup plus parfaits que le commun des ecclésiastiques.

Quand il emploie le mot régularité, il veut donc surtout insister sur l'observance de la deuxième partie des Règles, c'est-à-dire sur les obligations particulières des missionnaires relatives aux vœux, au bréviaire en commun, aux exercices de piété, au silence, à la mortification et aux réunions de communauté, etc., quand il presse les Oblats à observer les Règles, il parle plus en général de fidélité à toutes les Règles, y compris la première partie qui traite de la fin et du ministère de la Congrégation et de la troisième partie relative au gouvernement¹.

Il est difficile, dans un simple article, d'entrer dans beaucoup de détails. Je traiterai ici de deux points: I – Auprès de qui, quand et de quelle façon le Fondateur intervient-il avec plus d'insistance? II –

Quels motifs invoque-t-il pour exiger la stricte observance des Constitutions et Règles.

I - Au près de qui, quand et de quelle façon le Fondateur intervient-il avec plus d'insistance?

Le Fondateur ne s'est pas souvent adressé à toute la Congrégation. Si on fait exception de quelques brèves lettres envoyées à l'occasion des décès et de la convocation aux chapitres généraux, on n'a de lui que six lettres circulaires, et trois d'entre elles traitent exclusivement des Règles.²

La première, qui ne porte pourtant pas le titre de «circulaire», est datée du 25 mars 1826 et présente le bref d'approbation des Règles. Dans cette lettre, le père de Mazenod invite les Oblats à la joie, à la reconnaissance et surtout à la fidélité:

Quelles actions de grâces... pouvons-nous rendre au Dieu très bon et très grand! écrit-il. N'est-ce pas en étant embrasés du feu de la piété et en nous acquittant ainsi avec un empressement et une joie plus grande que jamais des devoirs de notre sainte vocation? Si, jusqu'à présent, comme à titre d'essai, en modelant votre vie sur cette Règle... vous avez, en porteurs de la parole de Dieu, répandu la lumière sur les peuples que vous avez évangélisés, qu'en sera-t-il désormais... 11 n'est personne parmi vous qui... ne comprenne... quel compte rigoureux nous devons en rendre; l'Église est en droit d'exiger un travail qui ne reste pas au-dessous du bienfait³.

C'est le 2 août 1853 qu'il a expédié sa première lettre circulaire officielle (elle porte le numéro 1), à l'occasion de la réimpression des Règles, réimpression rendue nécessaire après les additions faites au chapitre général de 1850 et approuvées par le bref du 28 mars 1851 et le rescrit du 14 janvier 1853⁴. M^{gr} de Mazenod écrit dans le premier paragraphe:

C'est là le code que l'Église vous donne pour que, le méditant assidument, vous en fassiez la règle constante et imprescriptible de votre conduite, et que vous vous acquittiez ainsi des devoirs de votre sainte vocation, car c'est sur ce code que vous serez particulièrement jugés pour être récompensés ou punis par Jésus-Christ. [...] Tout mon espoir, mes très chers fils, continue-t-il dans le second paragraphe, c'est que cette seconde promulgation de nos lois, excite dans le cœur de chacun de vous une nouvelle ferveur, qu'elle produise une sorte de rénovation de votre jeunesse, afin que vos vertus, jetant un plus vif éclat dans l'Église, augmentent l'édification des fidèles par votre ministère...

La seconde circulaire officielle est datée du 2 février 1857. Aucun événement précis ne l'explique, si ce n'est peut-être les nombreuses sorties survenues entre 1850 et 1856. Le Fondateur dit simplement qu'il est en relation épistolaire avec beaucoup de pères mais que ses occupations l'empêchent de correspondre avec chacun des Oblats. C'est pourquoi il veut leur adresser quelquefois une lettre commune. En trois pages il brosse un bref tableau de l'expansion de la Congrégation, des travaux des Oblats et de l'entrée régulière de nombreux novices, et il tire tout de suite à la conclusion qui lui est familière:

Vous voyez, mes chers fils, par le peu que je viens de vous dire, quelles bénédictions le Seigneur répand sur notre Congrégation, mais vous ne sauriez aussi vous dissimuler ce que Dieu demande en retour de tant de bienfaits et ce que l'Église attend de nous... pour correspondre à tant de grâces du Seigneur... Il faut se rendre digne de sa vocation, c'est-à-dire remplir avec la plus scrupuleuse fidélité tout ce que le code sacré, que l'Église nous a donné pour règle, contient de préceptes et de conseils à observer.

Il consacre alors les 9 pages aux menus détails de sa conclusion: beaucoup d'Oblats répondent bien à son attente, mais d'autres sont infidèles, donnent le mauvais exemple et tombent dans l'abîme de l'apostasie.

Cette considération, précise-t-il à la page 5, m'amène naturellement à reconnaître que la faiblesse des supérieurs locaux est une des causes principales de ce désordre... Ils ne savent pas user de l'autorité que la Règle leur donne pour maintenir les sujets dans la régularité... Ils ne se pénètrent pas assez de la responsabilité qui pèse sur eux... Ils craignent de rappeler à l'ordre [leurs sujets qui] commencent à s'égarer..., en un mot le nerf de la discipline se détend entre leurs débiles mains, et par leur faute on finit par perdre entièrement de vue ce qui constitue le religieux, ce qui le distingue du simple prêtre...

Il écrit surtout aux supérieurs. On touche ici du doigt un point important du mode de gouvernement du Fondateur. Il écrit surtout aux supérieurs, aux maîtres des novices et aux directeurs des scolastiques. Avec eux sa correspondance est d'autant plus suivie qu'il s'agit de pères plus jeunes ou plus éloignés, ou encore aux prises avec des problèmes particuliers, tels que la fondation d'une maison ou la défection de quelques sujets.

Pour donner un exemple, voici quelques détails tirés du huitième volumé des *Écrits Oblats*, volume

qui comprend les lettres aux Oblats de France de 1831 à 1836.

À la fin du chapitre général de 1826, le Fondateur avait dit que, avec l'approbation pontificale des Constitutions et Règles, on allait assister à «l'heureux commencement d'une ère nouvelle pour la Société.» C'est un cas où il ne fut pas bon prophète, au moins dans l'immédiat. La période qui va de 1827 à 1833 semble être celle où lui-même et la Congrégation vécurent une des pires crises de leur histoire: peu d'entrées au noviciat, peu de persévérance parmi les novices, infidélité et apostasie de plusieurs profès, nombreux malades dont Courtès et le Fondateur, cinq décès dont les pères Joseph Arnoux et Marius Suzanne, révolution de juillet 1830 qui met fin aux missions, fin principale de la Congrégation, enfin l'affaire d'Icosie.

En rentrant en France au début de l'année 1831, après plus de six mois de repos forcé en Suisse, le Fondateur constatait que «les circonstances d'une part, de l'autre les maladies, la mort et quelques autres raisons avaient concouru à démonter nos observances⁵ ». «La Règle à la main», il va rétablir tout de suite l'ordre à la maison du Calvaire⁶ et pendant les quelques années qui suivent, malgré ses problèmes personnels, il tente de redonner vigueur à la Congrégation et de renouveler son esprit. Le volume des *Écrits Oblats* de 1831 à 1836 comprend 221 lettres : 85 adressées au père François-de-Paule Tempier⁷, supérieur du grand séminaire et du scolasticat, 49 au père Hippolyte Courtès, supérieur de la maison d'Aix, 32 au père Vincent Mille, supérieur de Billens en Suisse puis de Notre-Dame du Laus après 1834, 21 au père Eugène-Bruno Guigues, supérieur de Notre-Dame de l'Osier, 18 au père Casimir Aubert, maître des novices, quelques-unes seulement à d'autres pères⁸.

Au maître des novices et aux directeurs des scolastiques, il demande de veiller à la formation spirituelle des jeunes⁹, à la régularité¹⁰, au détachement¹¹, à la méditation des Règles et de la grandeur de la vocation oblate¹². Aux supérieurs, il recommande d'écrire chaque mois, de convoquer régulièrement leur conseil, de tenir strictement les livres de comptabilité, de maintenir partout la régularité et d'être les modèles de leurs sujets¹³.

Après la visite canonique de Notre-Dame de l'Osier et de Notre-Dame du Laus, au cours de l'été 1836, il écrit au père Mille, les 23-25 août:

Le rapprochement de ce qui a été pratiqué par nous avec les abus que nos jeunes supérieurs locaux ont laissé introduire dans nos maisons et encouragé de leurs exemples, ne m'inspire que des pensées pénibles. Les supérieurs locaux, à force d'agir d'après leurs idées, sont tout-à-l'heure parvenus à refaire la Congrégation. Aussi, je ne reconnais plus mon esprit dans les maisons que je viens de visiter, et comment s'y trouverait-il puisqu'on ne s'est jamais mis en peine de me consulter? Ne vous ai-je pas assez dit, à vous autres jeunes supérieurs, que la nécessité m'a forcé de vous mettre à la tête de nos communautés longtemps avant que vous fussiez en état de gouverner, que votre grand défaut a été de suivre votre propre esprit, au lieu de puiser votre règle de conduite dans ce qui avait été pratiqué avant vous. Si vous aviez eu soin de marcher sur nos traces, vous n'auriez pas introduit tant d'abus que j'ai toutes sortes de peine à déraciner...

1 - En Europe.

Mais c'est surtout après 1841 que le Fondateur fut contraint de nommer très souvent de jeunes supérieurs, alors que la Congrégation s'étendait rapidement et que, chaque année, on ouvrait de nouvelles maisons en France et à l'étranger. Après 25 ans d'existence elle ne comptait encore que 8 maisons et une cinquantaine de pères et de frères, mais de 1841 à 1861, il y eut 15 fondations en France, 14 en Angleterre, 25 au Canada et au États-Unis, une dizaine en Afrique et à Ceylan, soit 65 maisons en 20 ans, pour lesquelles il fallut trouver des supérieurs, nécessairement jeunes, mis à la tête de communautés formées elles aussi de jeunes¹⁴.

On comprend pourquoi le Fondateur demande que ces pères et frères suppléent à l'inexpérience de leur jeunesse par plus de régularité et de vertu. Il l'écrit textuellement dans l'Acte de Visite de Notre-Dame du Laus, le 18 octobre 1835:

...On ne fait, pour ainsi dire, que de naître. Le plus vieux de ceux à qui sont confiés de si grands intérêts [missions, pèlerinages et retraites aux prêtres] n'a pas trente ans, et si nous [nous] trompons, deux d'entre eux n'ont que 25 ans... Nous vous rappelons cette réflexion... pour que vous vous pénétriez de la pensée que vous ne sauriez vous soutenir à la hauteur de la position que le bon Dieu vous a faite que par une régularité à toute épreuve, la pratique constante de toutes les vertus que vous avez vouées, en un mot par une tenue vraiment religieuse. Alors on oubliera votre âge pour ne considérer que vos exemples, et Dieu sera doublement glorifié par vous.

Mais c'est surtout aux jeunes supérieurs qu'il écrit pour leur rappeler qu'il les rend responsables de la régularité de leurs sujets et qu'il attend d'eux plus que de tous les autres le bon exemple¹⁵. On

pourrait citer ici des dizaines de lettres, toutes aussi intéressantes les unes que les autres. Je me limiterai à quelques-unes pour illustrer par des exemples précis de quelle façon le Fondateur intervenait toujours.

Déjà dans la première lettre qu'il adresse à l'abbé Tempier, le 9 octobre 1815, il écrit: «nous vivrons ensemble dans une même maison..., sous une Règle que nous adopterons d'un commun accord... Il importe de poser des fondements solides; il faut que la plus grande régularité s'établisse et s'introduise dans la maison ...»

Lorsque le père Tempier va ouvrir la maison de Notre-Dame du Laus en 1819, il lui écrit dans le même sens, le 22 février: «Maintenez en tout la discipline la plus régulière. Vous commencez à former une communauté..., n'y laissez point glisser d'abus...»

En 1830, il laisse le très jeune père Mille [23 ans] à Billens en Suisse, seul responsable des novices et des scolastiques. Négligeant sa communauté, celui-ci se met à prêcher dans les paroisses environnantes et, en écrivant à Marseille, il se vante de ses succès. Il reçoit pour réponse, le 21 avril 1832: «Vous [êtes] aussi bon missionnaire que mauvais supérieur.»

En 1834, l'évêque de Grenoble confie aux Oblats, d'une façon inattendue, le sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier. On y envoie les pères Jean-Alexandre Dupuy, Ambroise Vincent, Toussaint Dassy avec le père Guigues comme supérieur. Celui-ci passe déjà pour un malin, qui sait obtenir tout ce qu'il veut mais qui se sent assez indépendant à l'égard de certains articles des Règles ou de certains usages de la Congrégation. Le Fondateur se tient régulièrement en correspondance avec lui et l'invite sans cesse à la fidélité aux Règles. Voici ce qu'il écrit au nouveau supérieur, le 3 septembre 1834:

La reconnaissance que nous devons à Dieu pour ce prodige ne peut autrement se manifester que par la ferme résolution de marcher toujours en sa présence, selon notre vocation, dans la pratique exacte de nos Règles... Ouvrez le livre de nos Règles pour que chacun y puise ses inspirations et la connaissance de la conduite qu'il doit tenir. Rejetez tous les conseils de prudence humaine. Il n'y a de vraie sagesse que dans l'accomplissement de ses devoirs, et les devoirs sont fixés et sanctionnés par l'autorité infaillible qui nous les a imposés. Redoutez de laisser introduire le moindre abus, Dieu vous en demanderait compte, car c'est vous qui bâtissez les fondements de la nouvelle communauté, et il faut qu'elle répande au loin la bonne odeur de Jésus-Christ.

Le 18 août précédent il avait écrit à la communauté:

Que le père Guigues comprenne bien toutes les obligations de sa charge. S'il n'établit pas une régularité parfaite dans sa communauté il en sera responsable devant Dieu et la Société. Je n'autorise aucune interprétation. Que la Règle soit observée dans tous les points et par tous...¹⁶.

C'est avec joie que le Fondateur accepte la direction du grand séminaire d'Ajaccio en 1834. «Une fin non moins importante de leur Institut, à laquelle ils tâcheront d'arriver avec autant de zèle qu'à la fin principale, c'est de réformer le clergé» lit-on dans les Constitutions et Règles de 1818¹⁷. Après le clergé de Marseille c'est celui de Corse qu'on est ainsi appelé à former dans le séminaire puis à réformer par l'exemple et par la prédication. On ne possède plus les lettres envoyées au père Hippolyte Guibert, premier supérieur oblat du séminaire d'Ajaccio, mais après la nomination de celui-ci au siège de Viviers en 1841, c'est le père François Moreau qui le remplace et auquel le Fondateur donne comme assistant le père Jean Lagier. Ce dernier désire cependant demeurer au séminaire de Marseille d'où il dirige plusieurs religieuses de la ville. Le Fondateur dit son mécontentement parce que ce père préfère diriger quelques dévotes plutôt que d'aller régénérer un clergé selon les Règles. De toute façon il doit partir: la volonté de Dieu est manifestée par le supérieur légitime¹⁸. On a plusieurs lettres au père Moreau et, après son décès en 1846, au père Joseph Magnan qui le remplace. C'est toujours le même refrain: «La Règle ne peut pas être mise de côté; les modifications doivent être rares et approuvées¹⁹.» «Tenez à ce que la Règle soit observée. Ne laissez pas se glisser des abus qui peuvent tirer à conséquence²⁰.» «Quand est-ce qu'on appréciera assez la Règle et les devoirs qu'elle impose pour se faire un bonheur de l'observer toujours et partout²¹?» «Si la Règle ne s'observe pas c'est la faute du supérieur et je m'en prends à lui parce que son devoir est de la faire observer... Je n'ai pas d'autre Règle à donner que celle qui existe, c'est celle-là qu'on a vouée et qui doit être fidèlement observée²².»

Pendant quelques années l'homme de confiance du Fondateur pour fonder de nouvelles maisons fut le père Dassy. C'est lui qui, en 1846, établit les Oblats dans le diocèse de Viviers (Notre-Dame de Bon-Secours) dans le diocèse de Nancy en 1847 (maison de missionnaires et noviciat), enfin dans le diocèse de Bordeaux (maison de missionnaires en 1851 et Notre-Dame de Talence en 1853). M^{gr} de Mazenod reconnaît en ce père des talents de bon administrateur et de constructeur compétent mais,

sachant qu'il est un homme aux intérêts multiples (prédication, théologie, histoire, archéologie), il craint que la vie régulière de sa communauté en souffre. C'est pourquoi il lui écrit souvent. La correspondance échangée entre ces deux Marseillais est abondante et souvent fort animée²³. Le Fondateur lui rappelle surtout l'importance d'observer et de faire observer les Règles. En l'envoyant à Nancy, le 20 octobre 1847, il lui annonce qu'on ouvre également une maison de missionnaires à Limoges et il continue ainsi: «Voilà comment la Providence nous traite, mon cher ami. On se persuadera bien j'espère d'après cela que nous ne pouvons correspondre à ses faveurs que par une grande régularité et une fidélité très exacte à nos saintes Règles. Je ne veux pas souffrir d'exceptions à l'accomplissement de ce devoir. Aussi nous venons de congédier deux Oblats qui s'en écartaient.» Il ajoute, le 22 août 1848: «Vous êtes... supérieur d'une communauté régulière, par conséquent ayant des devoirs à remplir plus strictement que d'autres simples ecclésiastiques, des devoirs que je dirais casaniers ... Ce serait donc donner une faible idée de la régularité de votre maison que d'en sortir trop souvent...²⁴».

C'est le père Courtès qui, en 1847, alla fonder la maison de Limoges. Le Fondateur réussit à le détacher d'Aix une seule fois dans sa vie et encore ce ne fut que pour quelques mois. Même s'il connaît bien la sévérité du Supérieur de la maison de la Mission, il lui écrit pourtant plusieurs fois pour l'inviter à tout établir selon les Règles:

À la distance où vous êtes, si la discipline régulière ne s'établit pas avec ponctualité, vous perdrez bientôt l'esprit de notre Institut au grand détriment de vos âmes et de l'édification publique... Il faut se méfier de la faiblesse humaine qui tend toujours au relâchement, et cependant nous sommes tenus de nous maintenir toujours à la hauteur des devoirs que nous impose notre vocation... Établissez d'abord une parfaite régularité et que l'on s'habitue à marcher par la vertu d'obéissance²⁵.

On a des lettres semblables aux pères du séminaire de Fréjus confié aux Oblats en 1851²⁶, du séminaire de Romans après 1853²⁷, aux supérieurs de Nancy et de Notre-Dame de Sion après 1847²⁸, de Notre-Dame de Talence après 1853²⁹, de Notre-Dame de Cléry après 1854³⁰, jusqu'aux dernières fondations faites en France, en particulier la maison de Paris en 1859³¹. À tous et toujours il rappelle, avec des expressions variées mais toujours pleines de vigueur, les mêmes devoirs de régularité. Voici encore quelques-unes de ses expressions: au père Florent Vandenberghe, nommé à 29 ans supérieur de Notre-Dame de l'Osier: «...Pour le reste, soyez supérieur sans morgue, mais avec dignité, et que chacun soit à sa place, la Règle à la main. Je serai toujours disposé à soutenir l'autorité envers et contre tous³²»; au père Louis Soullier, nommé lui aussi à 29 ans supérieur de Nancy: «Vous réussirez. Il vous faudra pour cela agir toujours sous l'impression de l'Esprit Saint devant Dieu, n'ayant en vue que le bien des intérêts qui vous sont confiés et toujours conformément à l'esprit et même à la lettre de la Règle dont il faut tâcher de ne jamais vous écarter. Personne n'aura rien à dire ni à se plaindre quand vous vous réglerez sur le code que tous doivent connaître et observer³³»; au père Jean-François de l'Hermitte, nommé en 1855 supérieur de Notre-Dame de Cléry alors qu'il n'avait que 26 ans:

Quand à votre qualité de supérieur, vous l'êtes bien en bonne et due forme et chacun doit le reconnaître. Rien ne doit vous gêner pour en exercer les fonctions. Vous avez en mains le code qui doit vous régir... Que la Règle s'observe ponctuellement et que l'on me rende compte de tout³⁴.

Exécutez tout ce que votre devoir de supérieur exige. Signifiez à tous dans les conférences prescrites que vous ne pouvez pas vous écarter de ce que la Règle vous oblige de faire et que personne ne trouve mauvais, ni ne s'étonne de vous voir exiger l'exacte régularité et l'obéissance absolue aux saintes Règles. Oubliez que vous êtes jeune. Timothée l'était aussi et saint Paul entendait qu'on le respecte. Il en est ainsi de vous. La responsabilité d'une bonne discipline, de la régularité, de la sanctification des vôtres qui ne peut s'opérer que par là, pèse entièrement sur vous³⁵.

Dans les missions étrangères.

L'importance des missions du Canada dans l'histoire de la Congrégation est bien connue. Celles-ci ont cependant beaucoup préoccupé le Fondateur. Il admira toujours le zèle des pères mais il déplora sans cesse leur comportement peu religieux.

Au Canada, comme dans les autres missions hors de France, il choisit toujours, comme premiers responsables, des pères qui avaient déjà été supérieurs en France, et sur l'esprit religieux desquels il pouvait compter. Cela ne veut pas dire qu'ils étaient cependant fort âgés. Casimir Aubert avait 32 ans lorsqu'il fut envoyé fonder les missions d'Angleterre, Étienne Semeria partit pour Ceylan à 34 ans, Jean-Baptiste Honorat pour le Canada et Pascal Ricard pour l'Oregon à 42 ans, Jean-François Allard pour l'Afrique à 45 ans. Le peu d'expérience des premiers et l'éloignement de tous expliquent pourquoi le supérieur général demeurait inquiet et se tenait en étroite relation épistolaire avec eux.

Au père Honorat, premier supérieur des missions du Canada, il écrit le 9 octobre 1841: «Souvenez-vous qu'en arrivant tous les yeux seront braqués sur vous... Que l'on voie en vous des hommes qui marchent à la conquête des âmes, sur la régularité desquels on peut compter pour l'édification du clergé et du peuple... Mettez-vous tout de suite à la Règle³⁶.»

Mais les mauvaises nouvelles ne tardent pas à arriver. Adrien Telmon apparaît super-actif et indépendant, Jean-Marie Baudrand, grognard et fauteur de discorde, Lucien Lagier, peu zélé et mal éduqué³⁷. Honorat ne parvient pas à maintenir la régularité. Le Fondateur lui envoie alors le père Allard, règle vivante, qui certainement épaulera le supérieur. En l'annonçant au père Honorat, le 18 août 1843, il lui dit: «J'ai la confiance, qu'animés du bon esprit, vous concurrez tous à faire vivre la plus parfaite régularité et à corriger tout ce qui aurait pu se glisser de peu conforme aux Règles et aux coutumes de la Congrégation.»

Le père Allard, trop rigide, ne tarde pas à s'attirer des antipathies. La situation empire. Cette fois c'est Guigues qui est envoyé comme visiteur canonique et supérieur des missions du Canada. Le 16 juillet 1844, le Fondateur lui donne cette consigne sans équivoque: En arrivant au Canada «il faudrait attaquer de front tout ce qui a été cause de relâchement dans la discipline, tomber à bras raccourcis sur tous les abus pour les extirper. Exigez strictement, rigoureusement, l'observance la plus exacte de la Règle et ne vous en écarterez jamais vous-même... Pénétrez-vous de l'esprit de la Règle et mettez-la en vigueur³⁸».

Tout alla assez bien pendant cinq ans, jusqu'au moment où le père Guigues fut nommé évêque de Bytown en 1847 et n'eut plus le temps de s'occuper attentivement des pères et frères. Au cours de l'été les plaintes et les critiques arrivèrent nombreuses à Marseille. Le Fondateur, qui faisait alors la visite canonique de quelques maisons, écrit au père Honorat, le 12 juillet: «Vous auriez bien besoin que je puisse pousser ma visite jusqu'au Canada. C'est là et non en France qu'on a perdu toute notion d'esprit religieux. C'est au point que je ne reconnaîtrais plus mon œuvre. Je n'ai jamais prétendu faire cadeau à l'Église d'une Société de prêtres insubordonnés, sans déférence, sans respect pour leurs supérieurs, murmurateurs, etc.»

Ses nombreuses occupations et son âge avancé l'empêchèrent de partir pour l'Amérique mais, à l'été 1851, il délégua le père Tempier, son *alter ego*, pour aller non pas «approuver» mais «réformer».

Agissez avec autorité, lui écrit-il, ne ménager personne quand il s'agira de rétablir la régularité, l'obéissance, la pauvreté, la subordination... Comment confier les plus chers intérêts de la Congrégation à des hommes qui n'en ont pas l'esprit et qui n'ont pas su s'y attacher? Oh! sur cela je vous prie de ne pas leur faire grâce, et de bien leur faire sentir ce qu'il y a de ridicule, d'absurde, de désordonné à prétendre du vivant du Fondateur entendre autrement que lui l'esprit et la direction de la Société³⁹.

C'est toujours avec une certaine appréhension que M^{gr} de Mazenod choisissait des supérieurs locaux parmi des pères qui avaient fait parler d'eux d'une façon peu édifiante. En les nommant, surtout au Canada, il écrit à chacun pour leur rappeler leurs devoirs : au père Honorat nommé supérieur de la mission du Saguenay en 1844⁴⁰, au père Pierre Aubert, supérieur à Saint-Boniface en 1847⁴¹, aux pères Léonard Baveux⁴² et Fleury Baudrand⁴³ nommés en 1849 supérieurs de Saint-Pierre de Montréal et de Longueuil, etc.

L'Angleterre ne causa pas de gros problèmes tant que les pères Casimir Aubert et Charles Bellon en furent les supérieurs immédiats, mais à partir de 1849-1850 c'est le père Robert Cooke qui veilla de plus en plus aux intérêts de la future province et son autorité prit quelque temps à s'imposer. M^{gr} Guigues apprit un jour que tout n'allait pas très bien. Comme pour vouloir se disculper du comportement des pères de sa province, il fit comprendre à M^{gr} de Mazenod, avec une certaine pointe de malice, qu'on n'était peut-être pas plus parfait en Angleterre qu'au Canada. Il reçut quelque temps après la réponse suivante:

On a dit des calomnies au Canada sur les pères d'Angleterre. Nous avons dans cette province de véritables saints qui préféreraient la mort au moindre manquement volontaire à la Règle... Jamais supérieur n'a été plus régulier, plus exact, plus sévère même que le père Cooke qui est un modèle de zèle et de toutes les vertus religieuses poussées jusqu'à un degré héroïque. Le père Bellon a fait [lui aussi] l'édification de toutes les maisons par lesquelles il a passé⁴⁴.

Il fallut toutefois intervenir en Angleterre comme ailleurs. Au cours des premières années les supérieurs se plaignaient d'être isolés et sans conseillers. En 1845, le Fondateur écrit par exemple au père Frédéric Perron chargé d'aller fonder la maison de Grâce-Dieu:

Avant toutes choses attachez-vous avec un soin extrême à tout ce que prescrivent nos Règles et Constitutions. Vous avez dans le livre où elles sont consignées un conseiller sûr et fidèle que vous pourrez consulter dans toutes les occasions et dont les avis vous porteront toujours à faire ce qu'il y a de plus agréable à Dieu et de plus utile à vous-même et aux autres⁴⁵.

En 1853, au moment de la création de la province, il fait ses recommandations au père Cooke, nommé provincial⁴⁶ et, comme pour manifester sa confiance aux pères du Canada, il appelle le père Pierre Amisse qu'il désigne supérieur de l'importante communauté de Liverpool. Il lui écrit, le premier décembre 1853: «C'est pour que vous contribuiez à cette œuvre de régularité que je vous ai fait quitter le Canada et nommé supérieur... De la régularité en effet dépend tout l'avenir de notre Congrégation dans la province britannique⁴⁷.»

En 1847 la Congrégation se voit confier les missions de Ceylan et de l'Orégon. Pour Ceylan, où M^{gr} Orazio Bettachini désire des pères qui parlent italien, le Fondateur trouve tout de suite l'homme qu'il faut et qui répondra à ses espérances: le père Semeria. Même là cependant, malgré la confiance que lui inspire le supérieur, il rappelle dans chacune de ses lettres l'obligation de l'observance des Règles. Il écrit aux pères de Jaffna, le 25 janvier 1848: «Je m'adresse à vous tous, mes chers fils, qui êtes appelés de Dieu à une si belle mission. Honorez votre grand ministère par la pratique de toutes les vertus religieuses. Soyez fidèles observateurs de vos saintes Règles, vivez dans l'union la plus parfaite et ne vous conduisez que par l'obéissance.» Même invitation aux trois pères envoyés à Colombo en 1851: «Ce que je vous recommande surtout, c'est de vivre en bons religieux; ne vous écartez pas des saintes pratiques de la Règle⁴⁸.

Pour l'Orégon le choix s'avère difficile; il tombe sur un père malade, mais reconnu par sa régularité, Pascal Ricard, supérieur du juniorat de Notre-Dame de Lumières. M^{gr} de Mazenod écrit dans son *Journal*, le 13 janvier 1847: «À cette distance immense, il faut un homme sur lequel je puisse compter pour la régularité, le maintien des Règles et la bonne direction des sujets...» Il n'y a de tel que Ricard. «Ce sera mon excuse auprès de ceux qui pourraient s'étonner du choix que j'ai fait de lui.» En l'envoyant il lui recommande d'établir «dès le commencement d'abord le principe invariable de votre Institut et une règle de conduite sage, exacte et uniforme, à laquelle chacun doit se conformer. Dans vos missions, ajoutez-t-il, plus que partout ailleurs, l'obéissance au supérieur et la fidélité aux Règles doivent être observées⁴⁹.» Lorsqu'il apprend, en 1858, que le père Casimir Chirouse ne se comporte pas bien, il ne peut s'empêcher d'écrire: Ce père «paraît n'avoir aucune vertu religieuse. C'est un maquignon et pas autre chose⁵⁰».

Au Texas, les supérieurs changèrent souvent, décimés par les maladies. Le Fondateur recommande à chacun d'observer les Règles⁵¹.

Pour établir les Oblats au Natal, on fit venir du Canada le père Allard, peut-être parce qu'il ne réussissait pas très bien au Canada, certainement parce qu'il avait la réputation d'être un homme régulier. Les soucis causés au Fondateur par les pères du Canada ne devaient plus se renouveler et ne se renouvelèrent pas en Afrique. Il dut cependant défendre quelques fois le supérieur, accusé par ses sujets d'excessive sévérité. Il écrit dans ce sens au père Victor Baret, le 13 septembre 1860:

Ne serait-ce pas une chose monstrueuse que des hommes dévoués à Dieu... profanassent en quelque sorte leur grand ministère par une vie d'imperfections contraire à l'esprit des saintes Règles qu'ils ont professées et qu'ils sont tenus d'observer en tout temps et en tous lieux, mais surtout à la face de l'ennemi qu'ils ont à combattre et qu'ils ne peuvent vaincre que par la fidélité à l'accomplissement de tous leurs devoirs de religieux. Mille fois soit donc béni le bon Prélat qui maintient par ses exemples et par ses préceptes ces immuables principes qui feront votre force et votre consolation⁵².

Ces textes peuvent paraître excessifs, surtout lorsqu'ils sont ainsi transcrits hors de leur contexte. Toutefois, ils existent et démontrent à quel point le Fondateur voulut, au cours de toute sa vie, que partout les Oblats se sanctifient et sanctifient les autres par la stricte observance des Règles. Après s'être impatienté et avoir élevé un moment le ton, en recevant des nouvelles peu édifiantes, il retrouvait le calme et savait alors dire à chacun un mot d'encouragement, donner un conseil approprié. C'est ainsi par exemple que tout en défendant M^{gr} Allard auprès de ses sujets, à celui-ci il recommandait de se «montrer bon père envers tous et toujours⁵³», de tempérer sa «sévérité naturelle, produit de [son] amour pour la régularité, par beaucoup de douceur et de condescendance⁵⁴», et de viser non seulement à maintenir la régularité mais aussi et surtout à procurer le salut des âmes⁵⁵.

Auprès des éducateurs, des jeunes profès, etc.

Comme la responsabilité de la régularité dans les communautés pèse sur les supérieurs locaux, de même l'enseignement des Constitutions et Règles et l'initiation à leur pratique font partie de la charge du maître des novices et du modérateur des scolastiques. Les lettres du Fondateur aux pères Casimir Aubert, Ambroise Vincens, Jacques Santoni, Eugène Dorey, Gustave Richard et Prosper Boisramé, maîtres des novices, ou encore au père Antoine Mouchette, modérateur des scolastiques à Montolivet, rappellent toujours à ces éducateurs leurs devoirs essentiels relatifs aux Constitutions et Règles. Ils doivent les étudier pour en comprendre l'esprit et la portée⁵⁶, les expliquer⁵⁷, initier à leur pratique tantôt avec rigueur et tantôt avec douceur, sachant même «faire plier la sévérité de la Règle... [aux] besoins» des novices⁵⁸. C'est au noviciat qu'il faut prendre la «sainte habitude» de la régularité afin de «s'en faire pour ainsi dire une sorte de nature qui se maintienne tout le cours de la vie⁵⁹».

Si M^{gr} de Mazenod trouve quelquefois le temps d'écrire à quelques-uns de ses fils non encore constitués en autorité, il s'adresse surtout aux jeunes profès ou encore aux pères qui vivent seuls dans les missions lointaines, mais il n'oublie jamais alors de parler des Règles. Le 22 août 1844 il écrit, par exemple, aux pères Joseph Bonnard, Jacques Martini, Robert Cooke et autres nouveaux profès:

Vous avez été bons, fervents, édifiants pendant votre noviciat. C'est là ce qui vous a valu d'être admis à la profession. Mais, rappelez-vous, mes chers enfants, que bien loin de vous relâcher maintenant que vous êtes sortis du noviciat, vous êtes tenus à une plus grande perfection... La négligence ou l'infidélité pour observer votre Règle, pendant le noviciat pouvaient jusqu'à un certain point être excusées, prendraient aujourd'hui un caractère de gravité proportionnée à la haute sainteté à laquelle vous êtes appelés par votre profession religieuse.

En 1849, Charles Jolivet, futur évêque en Afrique, est envoyé au Scolasticat de Maryvale avant que le Fondateur n'ait eu l'occasion de le connaître. Il lui écrit le 21 juillet, pour lui dire qu'il fera le bien plus tard s'il est régulier maintenant:

Le grand point est que vous vous mainteniez dans la ferveur de votre noviciat et de votre oblationnat. Maintenez-vous dans la pratique exacte de nos saintes Règles, supposé même que tous ne vous en donnassent pas l'exemple. Souvenez-vous que c'est le code que Dieu vous a donné et que vous serez jugé sur lui. C'est la sauvegarde de votre vertu sacerdotale et de tous les devoirs de la vie religieuse. Jamais l'abus ne doit prévaloir sur la Règle dans quelques pays où l'on se trouve⁶⁰.

Au cours des dernières années de sa vie c'est l'isolement des missionnaires du Nord canadien qui le préoccupe. Il se tient autant que possible en relation avec eux. « Tout ce que je vous recommande, écrit-il aux pères Adrien Maisonneuve et Jean Tissot le 24 novembre 1858, c'est de ne pas négliger votre sainte Règle. À quelque distance que vous soyez du centre de la Congrégation, songez que vous devez vivre de la vie de la famille dont vous faites partie.» « Quelque isolé que vous soyez quelquefois, confie-t-il encore au père Valentin Végréville, le 17 avril 1860, ne perdez pas de vue que vous êtes toujours membre actif de la sainte famille à laquelle vous avez eu le bonheur d'être agrégé par votre profession religieuse; vous trouverez dans toutes les circonstances de la vie, règle, encouragement et consolation dans le code qui régit saintement la famille.»

II - Quels motifs le Fondateur apporte-t-il pour justifier ses pressants appels à la stricte observance des Règles?

Ces invitations répétées de M^{gr} de Mazenod à l'observance des Constitutions et Règles rappellent les recommandations faites par Moïse à son peuple après la promulgation de la loi. On en a des exemples dans presque chaque page du Deutéronome⁶¹. À première vue, nous sommes ici en présence de deux Règles d'inégale importance: le décalogue donné au peuple élu et les Constitutions d'un Institut religieux. En fait, il s'agit d'une même réalité. C'est Dieu qui parle, c'est sa volonté qui se manifeste pour sanctifier et sauver.

1 – Volonté de Dieu manifestée par l'approbation de l'Église.

On a justement rappelé, ces dernières années, que pour la foi et le salut il n'y a qu'une seule et principale Règle des Règles dont découlent toutes les autres comme des ruisseaux de leur source: le saint Évangile. Les Règles ne sont pas une sélection ou une ajoute de l'Évangile mais une transposition de plan, visant à mettre le croyant qui veut s'engager totalement à la suite du Christ dans une situation qui lui permette de vivre tout l'Évangile, mais sous un mode spécial, selon le charisme particulier de tel ou

tel Institut⁶².

Le mot Évangile n'apparaît pas souvent dans les écrits du Fondateur, mais il le connaît bien. Il en cite de nombreux versets et recommande aux Oblats de toujours le porter sur eux⁶³, mais pour lui et ses fils les Constitutions et Règles sont la manifestation particulière de la Volonté de Dieu parce que l'Église nous les donne, leur auteur ou instituteur est Jésus-Christ, les apôtres nos premiers pères, nous poursuivons les mêmes fins avec les mêmes moyens. Voilà le motif capital qu'il invoque pour exiger leur stricte observance, surtout dans ses lettres de Rome au moment de l'approbation, dans sa retraite annuelle de 1831 et occasionnellement dans la suite. Il écrit le texte le plus fort et le plus explicite à ce sujet au lendemain de l'approbation, le 18 février 1826:

Mon cher ami, mes chers frères..., le Souverain Pontife Léon XII a confirmé la décision de la congrégation des Cardinaux et spécifiquement approuvé l'Institut, les Règles et les Constitutions des Missionnaires Oblats de la très sainte et immaculée Vierge Marie... Rien n'a pu ébranler [le Saint-Père] de la première pensée que le Saint-Esprit lui inspira dès le premier jour que je me prosternai à ses pieds et lui présentai le plan de cette œuvre, que nous pouvons maintenant appeler *divine*. Le Pape a tout su, il a tout pesé dans sa sagesse profonde. Ce n'est point ici l'avis, le sentiment, l'approbation de quelques particuliers, de quelques Prélats: c'est l'avis, le sentiment, l'approbation du chef de l'Église... La Conclusion que nous devons en tirer, mes chers amis et bons frères, c'est que nous devons travailler, avec une nouvelle ardeur et un dévouement plus absolu encore, à procurer à Dieu toute la gloire qui dépendra de nous, et aux pauvres âmes de notre prochain leur salut, par toutes les voies que nous pourrons; c'est de nous attacher de cœur et d'âme à nos Règles, et de pratiquer avec plus d'exactitude ce qu'elles prescrivent. Pour bien faire, il faudrait que nous refassions tous notre noviciat pour méditer à loisir sur tout ce qu'elles contiennent. Ce n'est pas bagatelle, ce ne sont plus de simples règlements, une simple direction pieuse, ce sont des Règles approuvées par l'Église... Elles ont été jugées saintes et éminemment propres à conduire ceux qui les ont embrassées à leur fin. Elles sont devenues la propriété de l'Église qui les a adoptées. Le Pape, en les approuvant, en est devenu le garant. Celui dont Dieu s'est servi pour les rédiger disparaît; il est certain aujourd'hui qu'il n'était que l'instrument mécanique que l'Esprit de Dieu mettait en jeu pour manifester la voie qu'il voulait être suivie... Avortons, en quelque sorte, par notre faiblesse et par notre petit nombre, nous n'avons pas néanmoins une moindre existence dans l'Église que les plus célèbres corps, que les plus saintes Sociétés... Au nom de Dieu, soyons saints.

En 1831, il consacre sa retraite annuelle à la méditation des Règles. Il note plusieurs de ses réflexions et, au début du mois de novembre, en communique quelques-unes au père Vincent Mille à Billens:

J'ai relu nos Règles, pendant ma retraite annuelle, dans un grand recueillement d'esprit et je suis demeuré convaincu que nous sommes, de tous les hommes, les plus indignes des faveurs du ciel, si nous ne sommes pas pénétrés d'une reconnaissance capable d'inspirer l'héroïsme pour la grâce que Dieu nous a faite. Rien sur la terre n'est au-dessus de notre vocation. Parmi les religieux, les uns sont appelés à un bien, les autres à un autre bien; quelques-uns sont destinés, même indirectement, à la même fin que nous. Mais pour nous, notre fin principale, je dirais presque unique, est la fin même que Jésus-Christ s'est proposée en venant dans le monde, la même fin qu'il a donnée aux apôtres, à qui, sans aucun doute, il a enseigné la voie la plus parfaite. Aussi, notre humble Société ne reconnaît point d'autre instituteur que Jésus-Christ, qui a parlé par la bouche de son Vicaire, et d'autres pères que les apôtres⁶⁴.

«Il faut [donc] bien nous dire que nous ne pouvons plaire à Dieu que par là⁶⁵.» «C'est le code que Dieu nous a donné⁶⁶.»

Cette première conviction fonde les autres motifs que M^{gr} de Mazenod invoque pour exiger la stricte observance. C'est par la fidélité aux Règles que passent les bénédictions de Dieu⁶⁷ pour rendre la Congrégation prospère, sanctifier ses membres, assurer le succès de leur apostolat.

2 - La prospérité et la durée de la Congrégation dépendent de l'observance des Règles.

À la fin de l'avant-propos des Constitutions et Règles de 1818, le père de Mazenod avait écrit: «L'exemple des saints et la raison nous prouvent assez qu'il est nécessaire, pour maintenir le bon ordre dans une Société, de fixer certaines règles de conduite qui réunissent tous les membres qui la composent dans une pratique uniforme et un commun esprit; c'est ce qui constitue la force des corps, y maintient la ferveur et en assure la durée.»

L'approbation pontificale des Constitutions et Règles a constitué officiellement la Congrégation, leur observance en assurera la prospérité et la durée. Le Fondateur expose cette idée dans ses lettres de 1825 et y revient de diverses façons au cours de sa vie:

Nos Messieurs le sentent-ils au moins, écrit-il au père Tempier, le 9 mars 1826. Comment n'être pas transportés de reconnaissance envers Dieu, et faisant un retour sur nous, nous attacher plus encore à la Société qui vient de recueillir des preuves si convaincantes de la protection du Seigneur, à laquelle nous appartenons maintenant d'une tout autre manière, puisque dans l'ordre hiérarchique, c'est par elle que nous tenons au Chef suprême de l'Église, qui en est le modérateur souverain. C'est maintenant qu'il faut prendre cet esprit de corps qui excite à ne se laisser surpasser par aucun autre corps, en vertu, en régularité, etc. Les Oblats de la sainte et immaculée Vierge Marie sont un corps, une société, autrement appelée une Congrégation dans l'Église, je vous l'ai déjà dit, tout comme les Lazaristes, les Passionistes, les Liguoristes, etc.

En envoyant ses fils en Amérique, il écrit:

J'ai la plus grande confiance que vous [...] serez dignes de votre vocation, que vous ferez beaucoup de bien, et que vous honorerez la Congrégation par votre dévouement, votre zèle et votre régularité. De l'opinion que vous donnerez de nous dépendra la propagation de la famille non seulement dans tout le Canada mais dans d'autres pays de mission mûrs pour être évangélisés⁶⁸.

J'espère, j'ai même la confiance qu'il n'est aucun des nôtres qui ne soit pénétré de l'importance de la grandeur de votre mission. L'avenir de la Congrégation dans le nouveau monde est entre vos mains: Si vous êtes tels que vous devez être, c'est-à-dire de véritables bons religieux, réguliers dans toute votre conduite, parfaitement unis, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme... Plus vous serez saints, exemplaires, réguliers, plus le bien se propagera. Vous êtes chargés d'implanter [la Congrégation] dans ces vastes régions, car Montréal n'est peut-être que la porte qui introduit la famille à la conquête des âmes de plusieurs pays⁶⁹.

Il invoque le même motif auprès des pères d'Angleterre: «De la régularité... dépend tout l'avenir de notre Congrégation dans la province britannique» écrit-il au père Amisse le 1^{er} décembre 1853. Dans une lettre au père Joseph Arnoux, le 29 novembre 1852, il déplore le départ de quelques pères et poursuit: «Quelle indignité! Prétendre amortir la ferveur d'un Ordre naissant qui doit jeter de l'éclat dans toute l'Église par les vertus de ses membres et par la régularité du corps et le réduire à la condition de ces vieux Ordres décrépits qui ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils étaient primitivement du temps de leurs fondateurs⁷⁰.»

La prospérité et la durée de la Congrégation dépendent aussi de son recrutement. Or, encore ici, le Fondateur est convaincu que c'est surtout la vie régulière et exemplaire qui attire les vocations. Le texte le plus révélateur de sa pensée à ce sujet se trouve dans l'Acte de visite de Notre-Dame de l'Osier, le 2 août 1836. Il écrit:

Il nous reste une recommandation bien importante à faire. Nos Pères ont cru, dans le commencement de notre établissement à N.-D. de l'Osier, qu'il était bon de ne pas se montrer dans toute la perfection de notre Institut. Nous n'avons jamais partagé leur opinion. Ils reconnaissent sans doute aujourd'hui qu'ils se sont trompés en voulant trop ménager la susceptibilité de leurs voisins. Cette politique trop humaine ne pouvait réussir. Que nos Pères ne craignent donc plus de paraître ce qu'ils sont, c'est-à-dire des hommes vraiment religieux, séparés du monde par leur profession, des hommes dévoués à l'Église, uniquement occupés à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, sans prétendre d'autres récompenses ici-bas que celle promise par notre divin Sauveur à ceux qui quittent tout pour le suivre, des hommes en un mot qui ont juré à Dieu de se sanctifier par la pratique exacte de tous les conseils évangéliques. Cela une fois bien conçu, on ne s'étonnera plus de voir nos Pères se refuser à adopter les usages des prêtres du pays qui n'ont pas professé la même vie de perfection; au contraire on serait mal édifié de les voir s'écarter, par une complaisance déplacée, des principes de conduite qui doivent les diriger dans toutes leurs actions. Et qu'on ne craigne pas, par cette sévère régularité, d'éloigner de notre Institut ceux que l'on serait bien aise de voir s'y agréger! Nous avons la confiance qu'il en sera autrement. Car qui sont ceux qui veulent ordinairement s'agréger à une Congrégation religieuse? Ce sont indubitablement ceux qui cherchent une vie plus régulière, plus parfaite que la vie commune des prêtres de paroisse. Si vous vous comportez de manière à ce qu'on vous confonde avec eux, il n'y a plus de raison pour qu'on fasse la moindre démarche pour quitter sa famille et son chez soi, pour qu'on fasse le sacrifice de ses aises et de sa liberté. Cela est évident. On ne peut être attiré vers nous que par la bonne odeur de nos vertus, par la vue de notre régularité, de notre modestie, de notre esprit intérieur, par l'ensemble d'une vie qui annonce l'habitude et la pratique de la perfection à laquelle aspirent ceux que Dieu appelle à quitter la voie commune pour se donner entièrement à lui. Soyons donc réellement ce que nous devons être, et nous verrons qu'on viendra à nous.

Cette «confiance», cette certitude du Fondateur revient souvent dans ses lettres. «À présent que chacun sera à son devoir, écrit-il au père Baudrand après l'arrivée du père Guigues au Canada, il faut espérer que la bonne odeur de vos vertus attirera quelques sujets. C'est là le point; il faut tellement édifier par sa régularité, par sa modestie, par sa charité, que les âmes qui cherchent la perfection puissent se promettre d'en rencontrer la pratique parmi vous. Je n'ai jamais pu comprendre comment on avait pu perdre cela de vue⁷¹.» En 1852, il rassure le père Arnoux en Angleterre: «Ne vous déconcertez pas [des apostasies], mes chers enfants, si la régularité se rétablit parmi vous, le bon Dieu vous enverra des sujets⁷².» «Dites donc, écrit-il au père de l'Hermitte, le 21 mars 1854, est-ce que votre grand séminaire de Bordeaux ne nous fournira pas un seul sujet? Je commence à m'en étonner... Soyons fidèles au code que [Dieu] nous a donné et il nous enverra des imitateurs⁷³.»

3 - L'observance des Règles conduit les Oblats à la sainteté, l'inobservance les rend infidèles à leur vocation.

C'est par leur régularité et l'observance de tous les articles des Règles que les Oblats se sanctifieront et sanctifieront les autres, voilà une autre affirmation du Fondateur, qui revient partout dans ses écrits, sans nuances et sans atténuations.

Dans son projet de fondation d'une Société de missionnaires, Eugène de Mazenod désirait regrouper autour de lui des prêtres réunis en communauté pour travailler plus efficacement au salut des âmes et à leur propre sanctification⁷⁴. On peut dire que les Constitutions et Règles de 1818 et de 1826 contiennent cependant plus d'articles sur la sainteté personnelle des membres de la Société que sur les fins, les ministères et les moyens de sauver les âmes, parce que, au fond, le Fondateur est convaincu que le moyen le plus efficace d'évangélisation demeure l'exemple d'une vie sainte. Le *Nota Bene* du premier chapitre des Règles de 1818 ne peut être plus clair à ce sujet, et les premières invitations que fait le père de Mazenod à Hilaire Aubert et à l'abbé Tempier, en 1815, vont dans ce sens: «Oh! n'en doutez pas, nous deviendrons des saints dans notre Congrégation, libres mais unis par les liens de la plus tendre charité, par la soumission exacte à la Règle que nous adopterions⁷⁵.» «Je compte sur vous plus que sur moi-même pour la régularité d'une maison qui, dans mon idée et mes espérances, doit retracer la perfection des premiers disciples des apôtres⁷⁶.» Le père Tempier dut transmettre cet enseignement à ses novices à Notre-Dame du Laus. Dans une lettre écrite vers 1820, le novice Marcou écrit au séminariste Hippolyte Guibert, à Aix: «Vous parlerai-je moi-même de notre Institut. Il me suffit de vous dire que nous tendons à la perfection..., que nous ne manquerons pas de l'atteindre en suivant notre sainte Règle; nous n'avons qu'un cœur et qu'une âme.»

Au fil des années, avec la croissance numérique et l'extension de la Congrégation, la préoccupation constante du Fondateur et son souhait ardent demeurent toujours les mêmes, exprimés souvent dans les mêmes termes. «Intimement convaincu que la sanctification des membres de notre Société et le succès de leurs travaux dépendent de leur fidélité à observer ponctuellement les saintes Règles de notre Institut, nous recommandons très instamment à tous ceux de nos pères qui composent la communauté de notre maison de Notre-Dame du Laus, écrit-il le 28 juin 1828, à se pénétrer de plus en plus de l'esprit renfermé dans nos Règles et de ne pas s'écarter trop facilement de la lettre même de ces Règles qu'on interpréterait mal en s'en éloignant.» En 1844 il oblige le père Honorat à accepter au plus tôt la fondation de Bytown et lui rappelle la nécessité de la sainteté par la pratique des Règles: «Certes il faut être entreprenant quand on est appelé à la conquête des Âmes.» Il fallait sans tarder aller à Bytown «ville toute d'avenir... Que l'établissement se forme en règle. Recommandez à chacun de faire son devoir. Ce n'est qu'ainsi qu'on attire sur soi les bénédictions de Dieu... Si un homme qui fait chaque jour sa méditation... ne se corrige pas de ses imperfections..., je le crois bien à plaindre et bien près de sa perte, quelque prédication qu'il fasse pour convertir les autres ...⁷⁷» «Vous voyez que d'un moment à l'autre on peut être appelé à former des établissements, c'est-à-dire à être placés sur le chandelier... C'est qu'il faut que vous soyez très dignes de votre vocation, des hommes vraiment apostoliques ... et avant tout saints pour vous-mêmes et à l'égard de vos frères. Ce degré de perfection est l'état normal des missionnaires. La fidélité à votre Règle vous suffit pour y parvenir et vous y maintenir...⁷⁸»

Le Fondateur écrit également au père l'Hermite, le 17 août 1852: «Vous voilà de retour de Bordeaux. Je vous y ai envoyé un bon confrère qui aidera à former une petite communauté. Vous pourrez ainsi suivre plus facilement la Règle qu'il est si important que vous observiez fidèlement pour votre propre sanctification et le salut des âmes que vous avez mission de convertir...» «Relisez sans cesse vos saintes Règles. C'est par la fidélité à les observer que vous vous sanctifierez» rappelle-t-il aux Oblats de Saint-Boniface, le 26 mai 1854, ou encore au père Charles Baret, le 9 novembre 1856:

Ce que je te recommande, c'est qu'en rentrant dans la communauté après le ministère le plus éclatant, tu te remettes sur le champ à la pratique la plus exacte de la Règle, à l'exercice des vertus religieuses pour te bien conformer à l'esprit de notre vocation qui veut que nous soyons des apôtres au dehors et en quelque sorte des solitaires dans nos communautés pour nous y livrer à l'étude et à notre sanctification personnelle⁷⁹.

Le père Augustin Gaudet, missionnaire au Canada et au Texas, comprendra bien ces leçons sur la fidélité à l'observance des Règles, condition de la sainteté des Oblats. En quittant l'Europe, au mois de septembre 1847, il écrit au Fondateur qu'il ne sera séparé de lui que de corps.

Mon cœur demeure rivé au vôtre. Du reste, j'emporte ma Règle, là seront vos salutaires avis, votre volonté, votre cœur tout entier. Vous serez donc toujours avec votre enfant; souvent je la lirai, souvent je la presserai sur mes lèvres. Elle sera mon refuge et ma consolation dans mes peines. Je suis persuadé qu'avec ma Règle, je me sanctifierai et que ce n'est que par elle que je sanctifierai les âmes. Je lui jure amour et fidélité pour toujours, oui pour toujours.

En 1830 on discutait pour savoir s'il fallait donner aux jeunes profès la croix des Oblats défunts. La plupart inclinaient vers cette solution, en faisant exception toutefois pour la croix des Oblats qui mourraient en odeur de sainteté. On conserverait alors celles-ci comme reliques. Le Fondateur ne partagea pas cet avis. Il le fit savoir au père Courtès, le 13 mars 1830:

Il faudra donc garder une forêt de croix dans nos maisons, car j'espère en la bonté de Dieu que tous ceux qui mourront dans le sein de la Société arriveront au ciel chargés de mérites après avoir édifié leurs frères et consacré leur existence au service de l'Église et à la sanctification des âmes... Ces distinctions n'auront-elles pas quelque chose d'odieux dans une Société dont tous les membres travaillent à devenir saints dans l'exercice du même ministère et la pratique exacte des mêmes Règles? Ce ne sera pas moi qui ferai ce discernement. Je ne vois que les miracles qui puissent mettre hors ligne...

Cette conviction de M^{gr} de Mazenod devient certitude au fur et à mesure que ses fils meurent. Soixante-neuf d'entre eux le précéderont dans la tombe. Chaque fois il souffre mais il s'émerveille aussi. Tous meurent saintement. Il exprime le plus clairement sa pensée à ce propos à l'occasion de la mort du père Victor Arnoux, en juillet 1828: Quatre Oblats forment déjà la «communauté» oblate du ciel. Ils

habitent notre maison-mère, notre chef-lieu... Nous recevrons notre part de cette plénitude si nous nous rendons dignes d'eux par notre fidélité à pratiquer constamment cette Règle qui les a aidés à parvenir où ils sont. Leur sainte mort est, à mon avis, une grande sanction de ces Règles; elles ont reçu par là un sceau nouveau de l'approbation divine. La porte du ciel est au bout du sentier par lequel nous marchons. Il y a de quoi s'extasier en réfléchissant sur tout cela⁸⁰. Je ne sais quel sentiment prédomine, mais je suis tour à tour affligé et consolé, triste et content. Se séparer des siens coûte plus qu'on ne pense, mais avoir la certitude qu'ils sont au ciel, et qu'ils y sont parvenus par le sentier dans lequel nous marchons, oh! quelle douce pensée⁸¹!

Mais que de pages aussi belles ne trouve-t-on pas à la mort de beaucoup d'autres de ses fils, en particulier de Marius Suzanne⁸², Joseph Campas⁸³, Alexandre Pons⁸⁴, Louis Morandini⁸⁵, Charles Albini⁸⁶, François Moreau⁸⁷, Gustave Richard⁸⁸, Dominique Luigi⁸⁹, Casimir Aubert⁹⁰, etc.

Mais il existe pour le Fondateur un autre motif d'étonnement: beaucoup d'Oblats quittent la Congrégation ou se conduisent de façon à devoir être expulsés. Cent trente-quatre pères et frères sur 617 profès, soit 22% des Oblats, finirent de cette façon.

Sans doute les fils de M^{gr} de Mazenod, profès perpétuels dès la sortie du noviciat, connaissaient-ils trop tard ses exigences, exprimées de façon lapidaire dans son *Journal*, à la date du 19 juillet 1846: «Je ne veux point de mèches fumantes dans la Société, qu'on brûle, qu'on réchauffe, qu'on éclaire ou qu'on parte.» Incapable de se maintenir au pas d'une vie apostolique intense et d'une vie religieuse fort exigeante, dont la pratique requerrait quelquefois l'héroïsme, comme le reconnaît le Fondateur luimême⁹¹, plusieurs furent expulsés lorsqu'on les reconnût de mauvaise foi et gravement coupables, d'autres partirent d'eux-mêmes, apportant quelquefois, pour se justifier, les arguments même de leur supérieur général. Je le sens vivement, écrivait par exemple le père Jean-Joseph Touche, le 8 février 1832, je me reproche beaucoup depuis [de] longues années de ne pas observer la Règle... Il faut être ou bon religieux ou sans cela on attire sur soi et sur la communauté la malédiction du Seigneur, surtout dans une communauté naissante. »

Que de fois dans ses écrits le Fondateur déplore ces départs qu'il appelle «apostasies»! Les épithètes et les expressions qu'il emploie pour qualifier et juger sévèrement ces infidélités abondent, toujours fortes et variées⁹², mais le motif qu'il apporte pour les expliquer ne change jamais: inobservance des Règles.

Sont-ce les fidèles observateurs de la Règle, les hommes humbles, charitables, obéissants, mortifiés qui se détournent de la charrue et abandonnent leur vocation? écrit-il dans la lettre circulaire du 2 août 1853. Non certes! Ce sont des hommes imparfaits, nonchalants, sensuels, immortifiés, ces hommes pour qui le code de leur Règle est un livre scellé dans lequel ils ne savent plus lire, dont ils ont oublié les conseils et les prescriptions, ces hommes qui d'imperfections en imperfections s'aveuglent sur leurs principaux devoirs. Voilà ceux qui finissent par se briser contre le fatal écueil, et compromettent leur salut éternel par leur infidélité...

Mêmes considérations dans la circulaire du 2 février 1857. Un trop grand nombre d'Oblats laissent beaucoup à désirer, écrit-il.

On dirait que pour eux nos Règles et nos Constitutions sont un livre fermé qu'ils n'ont jamais ouverts ou qu'ils

n'ont pas compris. Leur vie peut être comparée à celle de certains prêtres routiniers qui ne font rien par esprit de foi, et croupissent dans un état habituel d'imperfection. Ces prêtres scandalisent l'Église par leur tiédeur. Mais quel plus grand scandale ne donnent pas ceux qui appelés à la vie religieuse, c'est-à-dire à un état de perfection, après s'être consacrés à Dieu par les vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté, d'infidélités en infidélités à ces solennelles promesses se traînent lâchement dans une ornière d'imperfection dont on dirait qu'ils ne savent plus sortir? Cette déplorable misère qui neutralise tout le bien qu'ils en retireraient est incompréhensible; car ils ont dans leur Règle tout ce qu'il faut pour se soustraire à ce malheur, ou pour s'en relever... Bon Dieu! n'y a-t-il pas de quoi gémir en voyant tant de moyens de salut et de sanctification, que le Seigneur nous a ménagés, ...neutralisés par des infidélités si faciles à éviter. Je redoute le jugement de Dieu pour ceux qui résisteraient aux bons exemples de tant de leurs confrères qui marchent dans les voies de la perfection et dont la vie régulière et édifiante attire la bénédiction de Dieu sur nos personnes et sur nos œuvres...

Dans le *Registre des Expulsions et dispenses*⁹³ où sont exposés les motifs du renvoi d'une vingtaine d'Oblats, de 1828 à 1842, on retrouve les mêmes expressions: «contemptus regulæ⁹⁴,» «ne pratique pas les Règles⁹⁵,» «défaut d'amour et de respect pour nos saintes Règles⁹⁶,» «vie en dehors de la Règle⁹⁷,» «mépris habituel et avoué de toutes les Règles⁹⁸,» «dégout formel de sa vocation..., mépris de nos saintes Règles⁹⁹,» «religieux qui ne pensent qu'à leur ventre et vivant sans règle ni esprit de leur saint état¹⁰⁰,» etc.

Le remède unique à ces mots fait l'objet d'un paragraphe de la lettre circulaire du 2 août 1853:

Je voudrais..., mes très chers fils, résumer mes conseils par cette seule recommandation: lisez et méditez vos saintes Règles. Là se trouve le secret de votre perfection. Elles embrassent tout ce qui doit vous conduire à Dieu. Ornez vos âmes des plus belles vertus, accumulez vos mérites, assurez votre persévérance. Lisez, méditez et observez vos Règles et vous deviendrez de vrais saints, vous édifierez l'Église, vous honorerez votre vocation et vous attirerez des grâces de conversion sur les âmes que vous évangéliserez, ainsi que toutes sortes de bénédictions sur la Congrégation votre mère et sur ses membres qui sont vos frères. Lisez, méditez, observez fidèlement vos Règles et vous mourrez dans la paix du Seigneur assurés de la récompense promise de Dieu à celui qui persévéra jusqu'à la fin dans l'accomplissement de ses devoirs...

4 - L'observance des Règles rend le ministère fructueux.

Si la Congrégation se propose de sanctifier ses membres, elle tend surtout au salut des âmes les plus abandonnées. Or, pour le Fondateur, les Oblats recueilleront des fruits abondants de salut dans leur ministère apostolique uniquement s'ils vivent selon les Règles parce qu'ils prêchent d'abord par l'exemple de leur vie avant d'évangéliser par la parole.

Ce projet apparaît déjà au début des Règles de 1818 et dans les premières lettres au père Tempier. Il lui écrit par exemple le 9 octobre 1815: Les missionnaires «s'occuperont sans cesse à détruire l'empire du démon [par les missions, etc.], en même temps qu'ils donneront l'exemple d'une vie vraiment ecclésiastique...»

La vie régulière lui semble être la première et indispensable forme d'édification, d'exemple et de prédication. Il revient sans cesse là-dessus, en particulier lorsqu'il écrit au père Guigues, souvent tenté de donner la priorité à l'activité extérieure. À Notre-Dame de l'Osier, «on sera plus édifié de cette fidélité [à la Règle] que des politesses excessives», lui écrit-il le 18 août 1834¹⁰¹. «Vous me dites que les prêtres commencent à venir. Qu'ils soient édifiés de ce qu'ils apercevront chez vous. Il n'y a pas de politesse qui vaille la scrupuleuse exactitude à toutes nos observances¹⁰².» C'est ce qui se pratique à Notre-Dame du Laus, d'où il écrit encore au père Guigues, le 8 octobre 1835:

Je le vois ici par expérience. C'est à qui admirera davantage la régularité, le bon ordre, la piété qui dominant dans la maison... Tout... édifie: le silence qui règne dans la maison, la ponctualité à tous les exercices, l'office..., etc... Nous ne disons rien de nos [jeunes pères], au nombre de 7, qui se sont trouvés en même temps dans cette communauté et qui ont contribué par leur tenue vraiment religieuse à augmenter notre joie et à produire ce grand effet d'édification qui a ravi tant de prêtres et tant d'ecclésiastiques des diocèses de Gap, de Digne et de Grenoble qui ont afflué cette année dans le sanctuaire pour y faire leur retraite spirituelle.¹⁰³

Le Fondateur note aussi dans son *Journal*, le 2 juin 1837, qu'à Notre-Dame de Lumières «la vie régulière sera bientôt l'édification et l'exemple des fidèles et des prêtres».

Cette façon de faire doit exister également au Canada et en Angleterre. On édifiera d'abord par l'exemple de la régularité, lit-on dans la première lettre au père Honorat en route pour le Canada¹⁰⁴; «On prêche plus encore par l'exemple que par les paroles» écrit encore le Fondateur au père William Daly en Angleterre, le 6 décembre 1845.

Sans l'observance des Règles le ministère devient «dissipation¹⁰⁵», les missionnaires des «cymbales retentissantes¹⁰⁶», et les bénédictions de Dieu ne viennent pas faire fructifier le travail apostolique. En décembre 1836, la mission de Carpentras, présidée par le père Courtes, allait mal. Le Fondateur écrit à ce propos: «Je ne comprend pas comment avec un auditoire pareil ils ont encore produit si peu de fruits. Ne serait-ce pas qu'on ait voulu se trop appuyer sur les ressources de l'éloquence humaine! Malheur à ceux qui ne se pénètrent pas de l'esprit de nos Règles à ce sujet, ils se réduisent à la condition des prédicateurs de carême¹⁰⁷.» En janvier 1838, le père Guigues se plaint également du peu de succès de la mission de Grenoble. M^{gr} de Mazenod lui répond, le 26:

Quand aux cérémonies que vous voudriez supprimer... je me contenterai de vous dire que si vous teniez un peu moins à vos idées, si vous respectiez davantage celles de votre supérieur, qui ont du moins pour elles la sanction de l'Église, vous agiriez précisément avec cet esprit de foi que vous convenez n'avoir pas, et le bon Dieu se chargerait de vous prouver qu'il bénit, à Grenoble comme ailleurs, la fidélité aux Règles et la simplicité.

Au contraire, lorsqu'ils sont bien réguliers, les missionnaires deviennent forts contre l'enfer¹⁰⁸ et face à l'ennemi «qu'ils ont à combattre et qu'ils ne peuvent vaincre que par la fidélité à l'accomplissement de leurs devoirs de religieux¹⁰⁹». Les bénédictions de Dieu sur leur ministère ne passent que par là. Peu de mois après son arrivée à Notre-Dame de l'Osier, le père Guigues constate que la dévotion croît et se perfectionne au sanctuaire. Le Fondateur répond, le 9 octobre 1834: «C'est une grande récompense que le bon Dieu accorde à votre zèle et à votre dévouement. La régularité intérieure et votre fidélité à la Règle vous ont attiré cette grâce que vous appréciez.» Même remarque au père Guigues, dix ans plus tard, après que le Visiteur canonique eût pris en main la situation jusqu'alors peu exemplaire des Oblats au Canada: «ce qui me console davantage encore écrit le Fondateur, c'est le rapport que vous me faites des dispositions personnelles de tous nos pères qui ont tant gagné en régularité et en perfection et qui se rendent ainsi plus dignes des bénédictions de Dieu et plus propres à s'acquitter des grands ministères qui leur sont confiés¹¹⁰»

Édifier par une vie régulière et sainte, être zélé dans le ministère, voilà les deux piliers de l'évangélisation sur lesquels le Fondateur voulut construire sa Congrégation. Ses exhortations dans ce sens abondent dans toutes les lettres à ses fils; elles ne signifient pas cependant que ceux-ci ne se soient pas efforcés d'être fidèles et n'aient pas réussi à former des communautés exemplaires. Le père Tempier et lui-même le constatent souvent au cours de leurs visites canoniques. Le Fondateur note dans son *Journal*, le 16 octobre 1838: «En rentrant à Marseille, j'ai trouvé à l'Évêché Tempier de retour de sa visite dans nos maisons. Le compte qu'il m'en a rendu est des plus satisfaisant. Il a trouvé partout la régularité et le zèle¹¹¹.» M^{gr} de Mazenod écrit dans l'Acte de visite de Notre-Dame de Lumières, le 10 octobre 1840, qu'il a passé cinq jours «délicieux».

Nous y avons constaté que l'on y sert le bon Dieu de son mieux, que l'on s'aime mutuellement comme des frères, que tous les cœurs n'en forment tellement qu'un que jamais il ne s'élève la moindre dissension, que chacun y vit heureux dans la pratique exacte des saintes Règles de l'Institut; qu'on sait y allier l'exercice du zèle qu'il faut déployer dans les missions et les concours, au travail sédentaire de l'étude aux époques de solitude dont on a le bonheur de jouir ici plus qu'ailleurs; en un mot qu'on y sent tout le prix de sa vocation.

En 1850, il félicite les pères Victor Baret et Charles Gondrand, deux prédicateurs de talent mais qui supportent difficilement la discipline régulière d'une communauté: «Il m'est agréable d'entendre que vous vivez dans une parfaite régularité, vous donnant mutuellement l'exemple d'une fidélité exemplaire à tous les points de votre Règle, pleins de zèle pour votre perfection et pour la sanctification des âmes¹¹².» En 1851, il exprime également sa joie lorsqu'il apprend du Visiteur canonique que les pères et frères de Notre-Dame de l'Osier «marchent dans la voie de leur vocation, édifiant l'Église par leurs vertus et attirant ainsi sur leur ministère les bénédictions du Seigneur¹¹³.»

Ce qui vaut pour les prédicateurs ne fait pas d'exceptions pour les professeurs, mais cette fois c'est l'enseignement qui se conjugue avec l'exemple pour édifier et évangéliser. «Il est bien consolant pour vous de pouvoir vous rendre le témoignage que la docilité de vos élèves doit être attribuée plus encore à vos exemples qu'à vos leçons» lit-on dans une lettre au père Jean-Baptiste Berne, professeur à Fréju¹¹⁴. Deux ans plus tard, ce même père enseigne au grand séminaire de Romans. Le Fondateur lui écrit: «Le diocèse [de Valence] se ressentira du bienfait de vos bons enseignements et de vos édifiants exemples... c'est ainsi que chacun dans sa sphère concourt parmi nous à étendre le royaume de Jésus-Christ¹¹⁵.»

Cet attachement de M^{gr} de Mazenod aux Constitutions et Règles et cette confiance sans limite qu'il accorde à leur observance ne conservent-ils qu'un intérêt historique, sans signification pour nous aujourd'hui?

Au chapitre cinq de la Constitution *Lumen Gentium* sur l'Église, les Pères du Concile ont voulu rappeler que chaque baptisé doit se sanctifier surtout par son devoir d'état: l'évêque par l'exercice de sa charge pastorale, le prêtre par son ministère, le religieux par sa parfaite *Sequela Christi*, le laïc par son état de vie, son métier, etc. Il reste que si l'activité apostolique est privée de son fonds nourricier elle dépérira rapidement. Le n° 42 de la Constitution le souligne d'ailleurs:

Pour que la charité comme un bon grain croisse dans l'âme et fructifie, chaque fidèle doit s'ouvrir volontiers à la parole de Dieu et, avec l'aide de sa grâce, mettre en œuvre sa volonté, participer fréquemment aux sacrements, surtout à l'eucharistie, et aux fonctions sacrées, s'appliquer avec persévérance à la prière, à l'abnégation de soi-même, au service actif de ses frères et à l'exercice de toutes les vertus...

Le Fondateur n'enseignait pas autre chose. S'il insiste sur la régularité qui, dans les Règles d'alors, entrait parfois dans trop de détails, il parle très souvent d'apostolat ou encore de l'observance des Règles en général. Or, dans ses Constitutions et Règles, l'Oblat trouve clairement exposé en quoi consiste son devoir d'état et par quels moyens il peut l'accomplir. Un texte comme celui de la lettre du 13 mars 1830 au père Courtès résume bien sa pensée. Dans la Congrégation «tous les membres travaillent à devenir saints dans l'exercice du même ministère et la pratique exacte des mêmes Règles».

Écrirait-il encore les textes cités dans cet article? Peut-être pas tels quels, mais il ne les renierait certainement pas. Certaines tentations défient les générations. Comme il l'écrivait au père Courtès, le 20 octobre 1847: «Il faut se méfier de la faiblesse humaine qui tend toujours au relâchement», ou au père Vincent Mille, les 23-25 août 1836: chacun est tenté de suivre son «propre esprit au lieu de puiser [sa] règle de conduite dans ce qui [a] été pratiqué avant [lui] », chacun, pourrait-on dire, est porté à oublier qu'il fait partie d'un corps qui a ses Constitutions et Règles, ses coutumes, son esprit, son charisme. Pour demeurer nous-mêmes, des Oblats de Marie Immaculée, fils de M^{gr} de Mazenod, qui tenait tant au salut des âmes mais aussi à l'ordre et à la discipline pour attaquer l'ennemi comme une armée rangée en bataille, il faut bien connaître, méditer et surtout vivre les Constitutions et Règles que le Chapitre général et le Saint-Siège nous donnent, adaptées au monde d'aujourd'hui. C'est là notre code, dirait-il encore, c'est en le vivant le mieux possible que la Congrégation prospérera et durera, que les Oblats se sanctifieront, que les pauvres seront évangélisés.

La recommandation que M^{gr} de Mazenod faisait à ses fils en 1853, à l'occasion de la réédition des Règles, vaut toujours:

Lisez et méditez vos saintes Règles. Là se trouve le secret de votre perfection. Elles embrassent tout ce qui doit vous conduire à Dieu... Lisez, méditez et observez vos Règles et vous deviendrez de vrais saints, vous édifierez l'Église, vous honorerez votre vocation et vous attirerez des grâces de conversion sur les âmes que vous évangéliserez, ainsi que toutes sortes de bénédictions sur la Congrégation votre mère et sur ses membres qui sont vos frères...

Yvon BEAUDOIN, O.M.I. Rome.

NOTES:

- 1 Les textes retenus dans cet article traitent de la régularité et de l'observance des Règles en général. Mais le Fondateur entre aussi souvent dans les détails de tel ou tel article. Le père Alfred Yenveux, dans son commentaire des Règles, cite de nombreux textes pour illustrer chaque article des Constitutions et Règles. Le Fondateur dit également qu'il faut observer «toutes les Règles» et «partout», v.g.: lettres au père Tempier, 30 mai 1836, aux pères de Notre-Dame de l'Osier, 18 août 1834, X, 19 mars 1838, Magnan, 15 octobre 1846, Baveux, 11 janvier 1849, Jolivet, 21 juillet 1849 et Baret, 13 septembre 1860, etc.
- 2 Une autre concerne le décès du père Casimir Aubert en 1860 et les deux dernières traitent de l'affiliation de la Congrégation des Sœurs de la Sainte Famille de Bordeaux (16 novembre 1860 et 15 mars 1861).
- 3 Dans ses lettres écrites à Rome, en 1826, le Fondateur exprime souvent la même pensée, en particulier le 18 février et le 20 mai.
- 4 Le plus important des changements consistait dans la division de la Congrégation en quatre provinces (France Sud

et Nord, Canada et Angleterre) et quatre vicariats (Rivière-Rouge, Orégon, Ceylan et Natal). Y avait-il également un motif psychologique et pédagogique qui invitait le Fondateur à faire cette réédition, par exemple le désir de relancer l'intérêt pour l'étude et la pratique des Règles? Une lettre du père Jean-Paul Pasqualini, écrite du couvent de Vico le 20 mai 1853, le laisserait croire. Il remercie de l'envoi de bréviaires et ajoute: «mais notre satisfaction aurait été plus grande si nous avions reçu aussi les nouvelles Règles afin de les connaître et de les observer, car pour les anciennes, on n'a pas même le goût de les lire...» En 1853, le Fondateur apparaît heureux d'annoncer aux pères les plus éloignés que les Règles sont enfin imprimées et envoyées, voir lettres aux pères Semeria, 21 janvier 1852 et 8 avril 1853, et Richard, 24 juin 1853.

- 5 Au père Courtès, 6 mars 1831. Il avait déjà écrit au père Courtès, le 15 juillet 1827: «Ménage-toi et ménage beaucoup tout le monde, car les maladies sont la perte de la régularité.. Voir aussi lettres aux pères Courtès, 10 janvier 1831 et Mille, 1-3 novembre 1831.
- 6 Au père Courtès, 6 mars 1831.
- 7 Les lettres au père Tempier furent encore plus nombreuses entre 1815 et 1830, voir: volumes VI et VII des *Écrits Oblats*. Dans toutes ses lettres au père Tempier le Fondateur ne cesse de parler de régularité, en particulier lors de la Révolution de juillet 1830. Il écrit par exemple de Fribourg, le 13 août 1830: «Que l'on soit à la Règle plus que jamais; ce n'est qu'ainsi qu'on attire les bénédictions de Dieu sur soi et sur les autres. Parlez fortement sur ce sujet à tous. Je leur en fais un cas de conscience. Je ne vois ici que des gens réguliers [Jésuites et Liguoriens] et parfaitement dans leur état..
- 8 Le père Honorat était supérieur du Calvaire et le Fondateur lui communiquait ses avis de vive voix. La correspondance avec le père Guibert, supérieur du Laus, puis du grand séminaire d'Ajaccio après 1834, est disparue. Paguelle de Follenay l'eut entre les mains à la fin du siècle dernier et il en cite quelques extraits dans sa *Vie du cardinal Guibert*.
- 9 Au père Mille, 6 juin et 24 juillet 1831, au père Courtes, 25 mars 1833, au père Tempier, 17 août 1835.
- 10 Aux pères Courtes, 10 janvier 1831, Aubert, 13 janvier 1836 et Mille, 18 mai 1836. Il Aux pères Mille, 27 mars 1831.
- 12 Aux pères Mille, ^{1er} et 3 novembre 1831, Courtes, 4 novembre 1831, 21 octobre 1834, et Guigues, 8 octobre 1835.
- 13 Aux pères Mille, 15 janvier, 2 mai 1835, 16, 18 et 21 mai 1836, Guigues, 3 septembre et 8 octobre 1835, 13 mai 1836, Casimir Aubert, 18 mai 1836, Courtes, 19 octobre 1837, etc.
- 14 Une quinzaine de ces maisons furent fermées avant la mort du Fondateur. Il y en avait 54 en 1861. Cf. Joseph PIELORZ, *Les chapitres généraux au temps du Fondateur*, Ottawa, Éditions des Études Oblates, 1968, 2 vol.
- 15 Les pères Mille furent nommés supérieurs à Billens à 23 ans, Courtès à Aix, à 25 ans, Semeria à Vico et de l'Hermite à Cléry à 26 ans, Guibert au Laus à 28 ans, Guigues à l'Osier, Vandenberghe également à l'Osier et Soullier à Nancy, à 29 ans, Tempier au Laus à 30 ans. Nosseigneurs Alexandre Taché furent nommé évêques à 28 ans, Vital Grandin à 30 ans, Hippolyte Guibert à 39 ans, Guigues à 41 ans, Étienne Semeria à 43 ans et Jean-François Allard à 45 ans.
- 16 Voir aussi les lettres au père Guigues des 27 mai, 16 juillet et 8 octobre 1835, 16 décembre 1836, 24 avril 1837 et 22 mai 1841.
- 17 1^{re} partie, chapitre 1^{er}, paragraphe 3^e. Le deuxième article disait bien que 4 cause de leur jeunesse» ce projet ne pourrait être entrepris que plus tard. Dès 1827 il fallut cependant accepter la direction du grand séminaire de Marseille.
- 18 Au père Moreau, 25 novembre 1842.
- 19 Au père Moreau, 10 novembre 1841.
- 20 Au père Moreau, 25 novembre 1842.
- 21 Au père Magnan, 15 octobre 1846.
- 22 Au père Magnan, octobre-novembre 1849.
- 23 On possède 23 lettres du Fondateur au père Dassy et 161 de Dassy au Fondateur, beaucoup d'autres du père Dassy au père Tempier
- 24 Voir aussi les lettres au père Dassy, le 7 mars et 11 octobre 1847
- 25 Au père Courtès, 30 décembre 1847, 24 avril 1848 et 4 mai 1848.
- 26 Au père Berne, 9 juillet 1852, au père Aimé Martinet, 19 février 1853

- 27 Au père Berne, 5 février 1854, au père Bellon, 3 et 21-24 juillet 1854.
- 28 Au père Merlin, 10 septembre 1852 et 27 janvier 1853, au père Soullier, 16 octobre 1855.
- 29 Aux Oblats de Talence, 22 juin 1853, au père Merlin, 9 novembre 1853
- 30 18 octobre 1855, 23 février 1856, à ^{Mg} Dunpanloup, 10 avril 1856.
- 31 Le 2 juin 1859.
- 32 Le 24 août 1855.
- 33 Le 16 octobre 1855.
- 34 Le 18 octobre 1855.
- 35 Le 23 février 1856.
- 36 Voir aussi au père Honorat, 26 mars 1843 et 17 janvier 1843.
- 37 Au père Casimir Aubert, 26 septembre 1842, *Journal Mazenod*, 20 septembre 1842, à ^{M^{gr}} Ignace Bourget, 7 juin 1844, à ^{M^{gr}} Guigues, 27 novembre 1856 et 20 janvier 1857.
- 38 Voir aussi lettre du 25 septembre 1844.
- 39 Au père Tempier, 24 juin 1851. Après la visite canonique du père Tempier, c'est le père Santoni qui fut nommé provincial du Canada. ^{M^{gr}} de Mazenod le trouva cependant trop indépendant et peu enclin à demander conseil; en 1856 il renomma ^{M^{gr}} Guigues, voir ses lettres à ^{M^{gr}} Guigues, 27 novembre 1856 et 20 janvier 1857.
- 40 Au père Honorat, 20 octobre 1844: «Tout ce que je vous recommande c'est de vous y établir sur de bons fondements. La Règle strictement...»
- 41 Au père Pierre Aubert, 3 février 1847: «... je crois que lorsque cela se pourra sans inconvénients, il sera bon de former votre établissement pour y vivre en communauté en suivant exactement notre Règle... Quoique vous soyez logés chez ^{M^{gr}} de Juliopolis [Norbert Provencher], je vous conjure de vivre selon l'esprit et la lettre de nos Constitutions...»
- 42 Au père Léonard Baveux, 11 janvier 1849: «Je vous recommande aussi de faire bien observer la Règle dans tous ses points. Dès l'instant que vous êtes supérieur, la responsabilité pèse sur vous.»
- 43 Au père Baudrand, 30 septembre 1849: « ... si, dans une autre position, vous aviez pu avoir quelque chose à vous reprocher sous le rapport de l'exactitude et de la fidélité aux Règles, devenu supérieur et sentant tout le poids de votre responsabilité devant Dieu... vous prêcheriez d'exemple et vous tiendriez au maintien de l'observance régulière...»
- 44 À ^{M^{gr}} Guigues, 1^{er} septembre 1849.
- 45 Au père Perron, 25 août 1845. Même conseil au père Daly à Penzance, le 6 décembre 1845.
- 46 Au père Bellon, 22 juin 1853.
- 47 Au père Amisse, 1^{er} décembre 1853.
- 48 Aux pères de Colombo, 17 novembre 1851.
- 49 Au père Antoine Ricard, août 1848.
- 50 Au père Casimir Aubert, 8 février 1858.
- 51 Aux pères Baudrand, 27-30 octobre 1853 Jean Verdet, 4 mai et 24 août 1854, Julien Baudre, 28 février 1856 et Gaudet, 28 août 1858.
- 52 Au père Baret, 13 septembre 1860.
- 53 A ^{M^{gr}} Allard, 30 mai 1857.
- 54 A ^{M^{gr}} Allard, 11 juin 1855.
- 55 À ^{M^{gr}} Allard, 30 mai et 10 novembre 1857.
- 56 Au père Casimir Aubert, 3 janvier 1836.
- 57 Au père Gustave Richard, 20 novembre 1851.
- 58 Au père Boisramé, 30 septembre 1858. Voir aussi lettres aux pères Casimir Aubert, 13 juin 1836 et Mouchette, 9

juillet 1853.

- 59 Au père Mouchette, 9 juillet 1853. Voir aussi lettres aux pères Vincens, 23 novembre et 3 décembre 1841, 26 mai et 10 décembre 1843, 23 juillet 1844, 14 juin 1845, 14 décembre 1847; Santoni, 25 août et 13 octobre 1847, 27 mars 1850; Dorey, 15 octobre 1848; Richard, 20 novembre 1851, 18 janvier, 18 mars et 26 août 1852, 1^{er} mars 1853; Mouchette, 2 décembre 1854, 7 juin 1858, 11 mars, 5, 26, 29 août 1860.
- 60 Voir aussi lettres aux pères Martinet, 19 février 1853, et Louis Desbrousse, 29 octobre 1859.
- 61 Par exemple: IV, 1-2, V, 1 et suiv., X, 12, XVI, 16-29, etc.
- 62 Jean-Marie TILLARD, o.p. *Devant Dieu et pour le monde. Le projet des religieux*. Paris, 1974, p. 173.
- 63 Acte de visite du Laits, 22 juin 1828.
- 64 Au père Mille, 3 novembre 1831. Voir aussi: aux pères Courtès, 4 novembre 1831, Tempier, 9 mars 1826, Gaudet, 29 avril 1848 et Acte de visite de Maryvale, 22 juillet 1850.
- 65 Au père Moreau, 25 novembre 1842.
- 66 Au père Jolivet, 21 juillet 1849.
- 67 C'est encore là une affirmation qu'on rencontre souvent dans le *Deutéronome* et que le Fondateur emploie fréquemment, voir aux pères Tempier, 13 août 1830, Guigues, 26 janvier 1838, Coudés, 15 novembre 1841, Honorat, 1^{er} mars 1844, Bellon, 4 septembre 1851 et Berne, 9 juillet 1852, etc.
- 68 Au père Lucien Lagier, 28 août 1841.
- 69 Au père Honorat, 9 octobre 1841, 26 mars 1842, etc.
- 70 Voir aussi: *Journal* Mazenod, 27 février 1837, lettres aux pères Courtes, 27 août 1837, François Bermond, 19 août 1841 et 8 septembre 1842, Baveux, 11 janvier 1849, Honorat, 12 juillet 1849 et Végréville, 17 avril 1860.
- 71 Au père Baudrand, 1^{er} octobre 1844. Voir aussi à M^{gr} Guigues, 20 janvier 1857.
- 72 Au père Arnoux, 29 novembre 1852.
- 73 Voir à ce sujet l'article de Guy BLANCHETIE, o.m.i. «La pensée de Mgr de Mazenod sur les moyens de recrutement», dans *Études Oblates*, 19 (1960), p. 196-218.
- 74 Avant-propos des Règles de 1818 et article premier.
- 75 À Hilaire Aubert, automne 1815.
- 76 Au père Tempier, 15 novembre 1815.
- 77 Au père Honorat, 1^{er} mars 1844.
- 78 Au père Honorat, 20 avril 1844. Dans la dernière ligne de cet article, le Fondateur va très loin. Il affirme que la fidélité à la Règle «suffit» pour parvenir à la sainteté et s'y maintenir. Même idée dans la lettre au père Soullier, le 23 septembre 1854.
- 79 Cette dernière expression et d'autres de ce genre dans les écrits du Fondateur surprennent: «solitaires dans nos communautés». On peut y voir l'expression d'un problème jamais parfaitement résolu entre la vie communautaire et la vie d'union au Christ. Le père Fabio CIARDI donne une explication dans l'article: «Quelques traits de la communauté à la lumière de la vie apostolique» dans *Vie Oblate*, 36 (1977), p. 213-214. On pourrait ajouter ceci: Le Christ fait partie de la communauté. Si en rentrant de mission, le missionnaire vit plus intensément de la vie fraternelle au sein de la communauté, il intensifie également, par les moments de «solitude», c'est-à-dire, par la prière, la méditation, l'oraison, la messe, l'étude, etc., sa connaissance du Christ, son union à lui. Ces exercices de Règle, qui le rendent plus intime avec le plus important des membres de la communauté, sont surtout ce qui le sanctifie et le rend plus apte à enseigner ensuite aux fidèles, par l'exemple et la parole, ce qu'est le Christ. Voir: *Circulaire* du 2 février 1857, p. 4.
- 80 Au père Courtès, 22 juillet 1828.
- 81 Au père Guibert, 29 juillet 1828, à M^{gr} L'Évêque de Grenoble, 21 juillet 1828.
- 82 *Journal* Mazenod, 21 janvier 1837.
- 83 Aux pères Tempier, 11 et 14 janvier 1831 et Mille, 10-13 et 24-25 janvier 1831.
- 84 Au père Mille, 17 septembre 1835. *Journal* Mazenod, 18 septembre 1837 et 15 décembre 1838.

- 85 *Journal Mazenod*, 5 juin, 27 septembre, 28, 29, 30 décembre 1838.
- 86 *Journal Mazenod*, 1^{er} septembre 1837, 29 mai 1839, 3 décembre 1841.
- 87 Lettre au père Pierre Aubert, 21 février 1846. Acte de visite de Vico, 14-16 octobre 1851.
- 88 Au père Casimir Aubert, 30 avril 1857, à M^{gr} Allard, 30 mai 1857. Rapport du 26 juillet 1857.
- 89 Au père Casimir Aubert, 28 août 1851, à M^{br} Casanelli d'Istria, 3 et 5 janvier 1859.
- 90 Lettre aux Oblats, 1^{er} février 1860.
- 91 *Circulaire* du 2 août 1853.
- 92 «Des hommes qui ont trahi leurs engagements envers Dieu, ne méritent aucune confiance», lettre à M^{gr} Guigues, 20 janvier 1857; nombreux apostats. «En les examinant tous les uns après les autres, je n'en trouve pas un qui eût une raison valable pour sortir de la Congrégation,» lettre à M^{br} Guigues, 27 novembre 1856, etc.
- 93 [*Registre des*] *expulsions et dispenses*, 1828-1842. (Archives générales O.M.L, Rome).
- 94 Père André Sumien, 24 février 1831.
- 95 Père Touche, 17 février 1832.
- 96 Père Touche, *ibid*
- 97 Père Jacques Jeancard, 1834, pp. 29 et suiv.
- 98 Père Reynier, lettre au père Courtes, 23 juin 1831.
- 99 Père Marcelin Grogard, 7 mars 1837.
- 100 Lettre à X, 10 février 1848.
- 101 Voir aussi lettre au père Guigues, 6 octobre 1834.
- 102 Au père Guigues, 3 septembre et 8 octobre 1835.
- 103 *Acte de visite de Notre-Dame du Laid*, 18 octobre 1835. Cf. aussi: *Acte de visite de Notre-Dame de l'Osier*, 2 août 1836, lettres aux pères Nicolas, 25 mars 1850, et Gondrand, 16 avril 1850.
- 104 Au père Honorat, 9 octobre 1841 et 17 janvier 1843.
- 105 Aux pères Dassy, 25 avril 1834 et Mille, 18 mai 1836.
- 106 Au père Guigues, 27 mai 1835.
- 107 Au père Guigues, 16 décembre 1836.
- 108 Au père Baret, à Limoges, 21 janvier 1853.
- 109 Au père Baret, au Natal, 13 septembre 1860.
- 110 Au père Guigues, 25 novembre 1846.
- 111 *Journal Mazenod*, 16 octobre 1838. Voir aussi: lettre au père Courtès, 10 janvier 1831 et *Acte de visite de Notre-Dame du Laid*, 18 octobre 1835.
- 112 Aux pères Baret et Gondrand à Limoges, avril-mai 1850. Voir aussi lettres de J. Matthews à Ms^r de Mazenod, 20 septembre 1860, du père Martin (Notre-Dame de Bon Secours) au père Vincens, 1^{er} février 1861.
- 113 Au père Bellon, visiteur à Notre-Dame de l'Osier, 4 septembre 1851. Ha Au père Berne, à Fréjus, 9 juillet 1852.
- 115 Au père Berne, à Romans, 5 février 1854. Voir aussi lettres au père Moreau à Ajaccio, 15 février et 30 mai 1843.

Father Aloysius Schoch, O.M.I., 1853-1898

SOMMAIRE - En plus de la biographie du père A. Schoch le lecteur aura l'occasion de se renseigner sur l'histoire de l'évangélisation en Afrique du Sud et d'apprécier l'apport considérable des communautés de religieux et de religieuses dans ce dur labeur apostolique.

In 1983, the Holy Cross Sisters celebrated the centenary of their arrival in Southern Africa. They reached Durban after a long and tedious journey from Menzingen in Switzerland. But their travels were not yet over and Bishop Jolivet, O.M.I., sent them on down the Natal coast to Port St. John's and Umtata. To recall their beginnings in the Transkei and the struggles that Sister Philothea and her companions had to endure during these first years, our mind turns also to Father Aloysius Schoch, O.M.I., to whom the Sisters were so indebted and of whom they always spoke with such tenderness and gratitude.

Umtata was but one of his fields of missionary labour and the story of his nearly thirty years is well worth recording.

Aloysius Schoch was born near Strasbourg, Alsace, on June 4th, 1853. His early studies completed he felt the call to the religious life and entered the Oblate Novitiate after his philosophy course in 1873. He made his final profession two years later on November 1st, 1875 and was ordained priest the following year on 17th December, 1876 at Autun and received his obedience for Natal in 1879. Bishop Jolivet assigned him to the Diamond Fields and we find him taking part in the blessing and opening of St. Mary's, Kimberley. In December 1880 Bishop Jolivet, O.M.I., left Pretoria in order to preside at the ceremonies in Kimberley. The first war of Independence broke out and the Bishop was taken prisoner at Potchefstroom and kept in the Royal Hotel. A few days later he was released and allowed to go on, not to Kimberley but to Blœmfontein.

One of the first Baptisms performed by Father Schoch took place in the temporary wood and iron church built by Father Hilaire Lenoir in Kimberley, the baby was David O'Leary, born on August 19th, 1880 and baptised the following month. He was to become the first South African to be elevated to the episcopate in this country. Father Schoch also spent a short while in Blœmfontein prior to receiving his obedience for Umtata in the Transkei. It was here that he was indeed a father, both spiritually and temporally to the Holy Cross Sisters on their arrival as pioneers in that area.

Father Francis Howlett, resident at Kokstad, wrote two decades later:

Several of the old priests are still working amongst them [Holy Cross Sisters] but one of the oldest has long since gone to his eternal rest. Mention the name of Father Schoch, O.M.I., the late Prefect Apostolic of the Transvaal, and tears of gratitude will dim the eyes of the old sisters as they recall the past and the fatherly care he took of them when friends were scarce and trials were numerous. What a beautiful soul and what a wonderful intellect he had! "Our dear Father Schoch" as the people still love to call him.

It was a sad story for the Transkei when he left Umtata in 1892, to take up a high and responsible position in the Transvaal. He did not want to leave; his heart was in the territories of his early work, but obedience called him away. He was a great scholar yet simple as a child, always thinking of the wants of others, never caring for himself. I can picture him now preparing for his long journey on horseback, remaining up late at night, packing his saddle bags, filling them with books of instructions, catechisms and pictures for the little ones, wrapping them in waterproofsheets, for there were no bridges in his time and he often had to risk his life in swimming the rivers in order to reach the scattered flock. How often he returned in the early morning, riding through the dark night. When someone expressed surprise he would answer in his own sweet way "It is a Feastday and the Sisters would have missed Church had I not come". How wonderful are the ways of Providence!

Father Schoch died on board ship on his way to Rome, and that body that feared no hardship was cast into the sea.

Appointed Prefect Apostolic of the Transvaal.

It was at Christmas that he received the news of his appointment as Prefect Apostolic of the Transvaal - the date of the document was 22nd December, 1891 and so after a decade of labour in the Transkei to which he was so attached, he had to take leave of his people and leave for Johannesburg. Mgr. Odilon Monginoux, O.M.I., the first Prefect had been transferred to Basutoland and Father Schoch

had to take up his plans. The Mining Camp was still in its infancy, having been declared on September 8th, 1886.

A small Church had been opened on the corner of Fox and Smal Streets with a residence for two priests on the corner and a four-roomed house for the Holy Family Sisters who had opened a school with forty-one children on the other side. Within months this number had increased to two hundred and so the first Church and Convent were taken over for classrooms and the new Prefect's first task was to build a new Church. The Catholic property included the whole block of Fox, Smal, Main and Von Weilligh Streets and the new building was erected along Main Street with the entrance facing on to Von Weilligh Street. It was to serve only four years. In 1895 the Sisters purchased another property in End Street and the following year Father Schoch purchased the area surrounded by Kerk, Gold, President and Nugget Streets which was only a few blocks from End Street.

The mining camp, now Johannesburg, was developing and plans were drawn for a temporary Church which, in due course, would become the parish hall.

The story is told that a few years earlier Mgr. Monginoux returning from the Doornfontein area, which was the residential part of the early town, and passing the vacant piece of ground in Kerk Street, took a small medal and pressed it into the ground saying "This would be an ideal site for a future and larger church"! It was this site that, all unknowing, Mgr. Schoch purchased.

The former area of ground in Fox Street was sold to the Castle Brewery and for years afterwards the second church and Priest's House alongside in Von Weilligh Street was still standing and used as a storage area. Even in the 1930's it was being used for that purpose and one could visit the Church, then serving as stables, and look towards the Sanctuary with its triple windows and the Nun's Chapel on one side.

But the area under the care of the Prefect was much wider than the mining camp and Father's territory extended from the River Vaal in the South to the River Limpopo in the North. Pretoria had been established in 1877 with the first Mass said there by Bishop Jolivet of Natal on June 8th of that year. The Loreto Sisters arrived the following year and Mass Centres were at Pilgrims Rest and Lydenburg. The Dominican Sisters came by ox wagon from Kingwilliamstown in 1889 to Klerksdorp and Potchefstroom and two years later a church was built at Krugersdorp to serve the West Rand.

Fordsburg, Braamfontein and Germiston were established by the new Prefect at the same time as Kerk Street was being built. The foundation stone laid by Bishop Jolivet in 1896 is still to be seen as it was placed at the front entrance of the present Cathedral. In November of that same year Bishop Anthony Gaughren, O.M.I., came from Kimberley to solemnly bless and open the Pro Cathedral of the Immaculate Conception, Kerk Street, which was to serve the City of Gold until 1961. At the time the Pro Cathedral with its adjoining double storey Presbytery was the finest building in the town and the magnificent organ purchased by Father Schoch is still in use. When Kerk Street was demolished in 1961 the organ builders declared that the old instrument was infinitely better than any present day one and so it was re-erected in the Cathedral of Christ The King. Two marble plaques were, in later years, erected in the Church to the memory of Father Schoch and Father Jean-Marie de Lacy, O.M.I.

It was the predecessor of Father Schoch, Mgr. Odilon Monginoux, who had invited the Marist Brothers to open a school for boys in Johannesburg. This was opened with three simple classrooms erected, on October 9th 1889, in Koch Street; but these soon proved inadequate and better equipped buildings became necessary. On his arrival Mgr. A. Schoch gave every encouragement and assistance as he realised a school for boys was just as necessary as the Convent School for girls. Later, in appreciation of his help the Marist Brothers' boys presented him with a beautiful Monstrance.

The social aspect of the Gospel was also apparent to Father Schoch and he soon began negotiations for the Nazareth Sisters to come to Johannesburg. Founded in London, where poverty was so rampant in 1850, by Cardinal Wiseman it was Bishop John Leonard in Cape Town who introduced the Sisters to South Africa in 1880 and then Bishop Anthony Gaughren, O.M.I., invited them to the Diamond Fields. Included in his Last Will & Testament, dated 24th September 1895, as he was preparing for his visit to South West Africa, Father Schoch wrote of "twenty stands in Yeoville in my name for the Nazareth Sisters, namely Mother Mary of the Nativity, the Superior General." The Sisters arrived in 1894 and took up residence in two semi detached houses adjoining these stands. Very soon a large double storey

building was ready for occupation.

St. Joseph's Church was his next undertaking as he realised the miners in that area were very much in need of a place of worship.

In the Presbytery, situated in Von Weilligh Street, at the time was, besides the Prefect Apostolic, Father de Lacy, and Father Eugène Laurent. The latter related to me many years later how on February 26th 1896, hearing an explosion, he ran all the way to Braamfontein. An unforgettable scene met his eyes as a stationary train with dynamite in its trucks suddenly exploded with the summer heat. There was loss of life and devastation on all sides. Providentially the children, at the small school served by the Holy Family Sisters, had just gone home but the wood and iron building was badly damaged.

A Mariannahill Father Hyacinth was invited by Fr. Schoch to the Transvaal to serve the ever increasing number of Polish immigrants and in 1897 a small church, dedicated to the Holy Trinity, was erected in Braamfontein.

During 1895 negotiations were taking place between the Prefect Apostolic and the Ursuline Sisters from Holland and at the end of that year the pioneer group arrived in Lourenco Marques and travelled by ox wagon to Barberton. Their arrival was earlier than expected and Father Pierre Chamard the resident priest was quite unprepared. He quickly transferred his few belongings to the sacristy to hand over his own room to the Sisters whose first duty it was to open a school. This was in Spear Stables pending the erection of a proper building. All these preparations were the ultimate responsibility of Father Schoch who travelled backwards and forwards from Johannesburg. The stay of the Sisters was not to be for long. The walls of the new school were only about eight feet high when the rinderpest broke out in the area. The death of many cattle and the consequent lack of milk and other dairy products forced the mothers and children to leave and the Sisters had to follow. They found shelter in Johannesburg where they occupied a house at 1, Jorissen Street, Braamfontein.

Report on South West Africa.

Meanwhile Father Schoch was called further afield. For many years the Oblates had been trying to gain entrance into Germany. They already had a residence on the Holland border but Bismarck refused a further advance. Several further petitions were made and finally an agreement was finalised on condition that the Oblate Congregation would undertake missionary work in a German Colony. Lower Cimbebasia (Windhoek area) was suggested. The offer was accepted in principle. The General Administration called upon Father Schoch to visit the territory and make his report. The document drawn up by the Sacred Congregation is dated August 1st, 1892.

It all meant leaving the present scene of his labours in the Transvaal and the many undertakings he had in hand and travelling far afield. There was the first long train journey to Cape Town; then the tedious boat (*The Nautilus*) journey along the West Coast to Walfish Bay. The latter may well have proved a forced rest, physically yes, but the mental anguish and concern was to the unknown vast area that he was to visit.

Arriving at Swakopmund he purchased a wagon and a team of oxen, as well as a few natives, and this would be his home and conveyance for several months. The loneliness of the traveller as well as the importance of the report he would have to make was also a worry.

Anyone reading the final report would gain some idea of all that these "journeyings often" entailed. Father travelled North as far as Ovamberland and Okavango and was nearly six months on the road.

Writing from Otzimbingue on May 3rd, 1896 he says:

I arrived here yesterday from Walfish Bay, having been twelve days on the road. The distance is about one hundred miles, I am told. This is the first civilised place reached after leaving the coast, in fact the first spot where you are sure to meet a human being of any colour. Otzimbingue is a mission station belonging to the Rhemish Mission Society (German Lutheran) and was established in 1849. Up to the last ten years or so all the white inhabitants were connected with the Mission - The only means of coming here is by ox wagon. The journey could not be called a pleasant one, unless pleasure be derived from the novelty of the thing - The climate here is good and there is no fever. This morning (May 3rd) I said Mass in the camp and had ten Catholics present.

The above is only an extract from a much longer letter in which Father describes the country and vegetation, etc. By November he was back in Johannesburg but too late to be present at the opening ceremony, on November 15th, of the Kerk Street Church.

Someone has furnished us with the following account of this intrepid Missionary at that time:

He is considerably bronzed by long exposure to the sun, air and sand and has many adventures to relate. His object on this occasion was to arrange preliminaries for the establishment of a new vicariate which Propaganda has in view. He was also in the thick of the late campaign between the native tribes and their German rulers, and was able to render assistance to many wounded and dying soldiers.

Before leaving for home Father returned to Swakopmund where he met Fathers Bernard Herrman and Joseph Fülling along with Brother Gerhard Havenith who were the pioneers to begin the mission in this area.

When in Windhoek for the Silver Jubilee of Bishop Joseph Gotthardt in 1951 I met Brother Havenith who was still quite active. He died shortly afterwards in his 80th year. They met on November 5th at Swakopmund where the Oblates embarked. For three whole months Father Schoch had no news of events in Europe and their meeting was a consolation to all. They passed several days together, Father Schoch relating his experiences and able to advise his brother Oblates as to their initial efforts. On November 11th Father Fülling and the Brother left for the North and eventually to Karabie where they found the wagon and twenty two oxen that Father Schoch had left for them. Finally he made sketchy plans for a temporary dwelling and chapel in Windhoek before leaving to return to the Transvaal.

Leaves to Attend the General Chapter of 1898.

The Superior General of the Oblate Congregation, Fr. Louis Soullier, died in October 1897 and a General Chapter to elect his successor was called for the following year. As Prefect Apostolic of the Transvaal Father Schoch would have to attend but before leaving for Rome he would have to visit the various houses of the Oblates in order to draw up his report. This would entail further travelling and he planned to visit first the Pretoria and Johannesburg area then Potchefstroom and Klerksdorp leaving the Eastern Transvaal of Lydenburgh and Barberton before travelling via the East Coast to Europe. An address from the Catholic Congregation of Johannesburg was presented to him "before you leave for a short stay in Europe". It was dated 23rd March, 1898.

Father embarked at Delegoa Bay on March 28th, 1898 in the German steamer "Admiral" which stopped at various places along the coast.

There are various accounts of what happened on that boat journey, one was written officially by the boat Captain, another by a lady passenger, the third was sent from the Bishop at Zanzibar, while a final one came from a parishioner of Fordsburg (Johannesburg) who knew Father personally and travelled on the same steamer. While on some points these writers agree, on several other important aspects of what happened there is complete disagreement. Whether the sunstroke that Father succumbed to was contracted in his travels in South West Africa and came to a finality on the boat or, as would appear, it was contracted on the East Coast and the Red Sea journey, Father died from this sunstroke on the evening of April 12th.

The Captain's statement tells that Father was lightly clothed and was warned of the consequent danger. At the various stopping places he went on shore in order that he might say Mass and at Zanzibar, feeling unwell, he spent the night in the hospital but next morning he felt better but indisposed and, despite the pleading of others that he should rather delay his journey to the next boat, Father insisted on returning to the "Admiral" which continued its journey. Next day it was noticed that Father slept longer than usual and the Doctor found him with fever but he got up refusing to stay in bed.

According to the Captain's written account, a Portuguese priest on board gave him the Last Sacraments towards 6 P.M., and then Father lost consciousness and an hour later died. Early next morning, at 4 A.M., he was buried at sea. This letter is signed W. West, Captain of the "Admiral".

The message sent to Kerk Street, Johannesburg from the Prelate in Zanzibar was not so detailed and only spoke of Father's indisposition when he called there to offer Holy Mass.

In the Archives of the Catholic History Bureau, Johannesburg, we have the original letter written by the lady above mentioned and addressed to Father J. de Lacy, O.M.I., the then Pro Prefect Apostolic in the absence of Father Schoch. No date or address is given at the top of the letter and it would appear to be written as a statement of the events and delivered by someone to Father de Lacy, O.M.I. It reads as follows:

I first met Father Schoch at the Steam Company Agent's Office where we took our passage tickets together. We met again in the Hotel at Delegoa Bay and the 28th March we sailed on board the "Admiral", Fr. Schoch in 1st Class and I in 2nd Class. We saw each other every day, although we did not enter into a conversation each time.

At different Ports, viz. Inhambana [sic] Quilimana [sic] Mozambique and Zanzibar Father Schoch went ashore to say Holy Mass. At Zanzibar he remained two days on land and visited the place accompanied by another priest - A Father and a Brother of the Order of the Holy Ghost sailed with us from Zanzibar, they had to go to Mombasa to build a Church. When Father Schoch came on board he looked alright but the following day he was seedy through the intense heat of Zanzibar. As soon as the steamer sailed he was well again and he was on deck - all the time - very busy talking to other passengers. The Father and the Brother of the Holy Ghost were in 2nd Class with me and talked to me about the plans of the Church they had to build at Mombasa and I told them about the Church that Rev. Father Schoch had built in Johannesburg and that he would certainly give them some advice on the matter. They went to him at once and poor Father's face was radiant with joy while he gave them all the explanations. They came back quite satisfied. He had given them a photo of the JHB Church.

Looking at Father Schoch no one could notice that he had not been well; he looked so bright and happy. Two days after we arrived at Mombasa at 8 o'clock in the morning. The Father and Brother of the H.G. wished us goodbye and went to their mission. We remained at the Port until 10 o'clock. Father Schoch was on deck the whole time. Who would have thought that a few hours later he would be in eternity.

I was thunderstruck when I heard after dinner (we had dinner at 5 o'clock) that Fr. Schoch fell down suddenly while he was at table and had died immediately after. He was carried out very quietly by the Doctor and the Third Officer and was put into the little bathroom. Nobody was allowed near. *The cause of his death was said to be paralysis of the heart.*

It is a great untruth to say that Father Schoch received the Last Sacraments and that there was a Portuguese Priest on board, for as far as I know up till now, I was then the only Catholic with a few Portuguese who were, without exception, officers. As there was only German spoken on board none of them had heard the sad news, not understanding this language, until I told one of them who spoke a little English, who communicated the fact to his companions.

Our sorrow was great and we all made plans to be present at the burial and about the prayers to be said, etc. It was very late that evening before anybody went to rest. But our indignation could not be described when we heard the next morning that the Rev. Father was already buried. We did not believe the statement and I went to one of the Officers of the steamer to know the truth. He told me that at 4 o'clock that morning the corpse was let down in the sea, *in his own presence and that of the Doctor and of one sailor.*

The steamer did not even stop for the ceremony. We expressed our indignation at the inhuman way of burying a Priest, but they seemed to find it quite natural and said they acted in this manner because they were afraid of the impression a burial would make upon the ladies!!! Thus was buried a Priest who had consecrated his life for the welfare of others and who in a few years had won the esteem and veneration of Johannesburg. This is saying much for anyone, more especially for a Catholic Priest.

I need not say that Fr. Schoch was constantly the object of our thoughts and conversation on board of *that ship*. I trust that while I am writing these lines that in heaven Fr. Schoch will think of me and pray for me. I hope that these few details will satisfy, etc.

The third account was written in Hollands by a parishioner in Fordsburg who knew Fr. Schoch in Johannesburg. It is dated July 13, 1898 and is available in the Archives in General House, Rome.

One attributes the cause of his death to heart failure. I was living in Fordsburg and went to Church there. I knew Father Schoch and that he was in charge of the Church in the Transvaal. We exchanged words at Delegoa Bay at the Hotel there. Father Schoch was in first class and I was in second.

At various Ports Father went on shore to say Mass and at Zanzibar he remained two days in order to visit the town accompanied by another Priest. A Priest and Brother of the Holy Ghost Congregation embarked at Zanzibar for Mombasa. Father was on deck nearly all the time. I told them of the Church Father Schoch had built in Johannesburg and he could give them advice. I showed them a photo of the Church.

No one would have thought he was even ill. After dinner at 5 P.M. I was told that he was dead. I was told he died suddenly, collapsed at table and died immediately afterwards. He was placed in a room by the Doctor and Officer and no one was allowed to go near him. It is a false report that he received the last Sacraments by a Portuguese priest as there was no Portuguese priest on board. We made plans to be present at his burial and were very indignant when we heard he had already been buried at sea very early.

It was intended that he would travel by a French boat with Mgr. Cenez of Basutoland and Father L. Trabaud of Transvaal but he wished to visit missions in that area of the Eastern Transvaal.

Except for the last paragraph and item of news there is a great similarity between these two letters. They may actually be a free translation of the Hollands letter. The sequence of events are very similar.

Actually Father Léopold Trabaud also took ill with malaria and was forced to stay in hospital in Suez. Still indisposed he travelled on alone and arrived at the General Chapter in Paris, which was opened on May 15th, 1898.

In his opening allocution, Father Joseph-Eugène Antoine, the Vicar General spoke of the life and sudden death of the late Superior General, Father L. Soullier, and also of the sad manner of Father Schoch's death, and for whom a Requiem Mass had been offered the previous evening.

Among the Capitulants, he added, there is of necessity a vacant place. In the fulness of youth, of good health and energy and on his way here, Father Schoch, the Prefect Apostolic of the Transvaal, has succumbed to a malarial fever, dying a few days before he reached Suez. He died alone far from his Confreres, without the consolation of a fellow priest to bless him and to recite the Last Rites. He died far from his native land or from those souls to whom he brought the message of the Gospel and who would have assisted at his burial and remembered his missionary zeal. The waters of the Red Sea instead of the earth of Africa opened to receive the body of this Apostle of the Gospel. May his soul rest in peace.

Prior to his departure for Europe Father J. de Lacy, O.M.I., was appointed Pro Prefect. It was generally talked about that Father Schoch, following the General Chapter, would be appointed Vicar Apostolic of the Transvaal Vicariate and elected as Bishop but whether true or not, his death upset any plans. Bishop Anthony Gaughren of Kimberley died on January 15th 1901, just before the Siege was lifted and some months later his brother Matthew, who had been Provincial in the British Province, (1890-1896) was appointed to succeed him in Kimberley and to be Administrator of the Transvaal. It was only in 1904 that his successor as Provincial 1896-1898 and then Assistant General that Fr. William Miller, O.M.I., was consecrated as Bishop in London and arrived in Johannesburg in June 1905 as the first Vicar Apostolic of the Transvaal.

The tragic death of Father Schoch was indeed a key point in our history.

Rev. J. E. BRADY, O.M.I.
Catholic History Bureau
Alberton, Transvaal.

Les soins médicaux apportés aux Indiens par les Oblats*

SUMMARY - The Oblates never pretended to be doctors, but they often had to give medical care for the benefit of their flock. Some of them were particularly knowledgeable: Fathers Lempfrit, Peytavin and Grandidier, but all had the occasion to practice the art in all kinds of illnesses and accidents. They took great care of the sick even when it meant long and dangerous voyages. They used the few medicines they had, but slowly developed their pharmacy. They practised psychology, dentistry and even surgery in some cases and had to wrestle with several epidemics: typhoid, measles, scarlet fever, smallpox, whooping cough, etc.

La vocation du missionnaire est de prêcher l'Évangile, mais non un Évangile désincarné et sans charité. L'Église a toujours considéré comme un devoir de travailler au bien-être de la personne humaine dans son entier et en particulier dans les pays de mission, elle s'est adaptée aux diverses conditions des pays et des peuples. C'est ainsi que, par nécessité, le missionnaire est devenu «homme à tout faire» ou *Jack of all trades* comme disait l'un d'eux: «traveler, hunter, fisherman, igloo-builder, sledge-maker, boat-builder, carpenter, cabinet-maker, tinsmith, electrician, engine mechanic, radio man, dentist and surgeon. The corner drugstore is a long way off. [...] The nearest regular doctor is not much closer¹.»

Il considère donc de son devoir de soulager la souffrance, même corporelle. Cela est tellement vrai que chez les Esquimaux de la Baie d'Hudson, le prêtre était aussi considéré comme médecin selon le nom qu'on lui donnait *Isluarsaiyi*: «Celui qui guérit².» Il s'agira donc normalement de médecine de premiers soins ou de soins essentiels, sauf dans les cas d'extrême nécessité.

Les Oblats n'étudiaient pas la médecine durant leur études, mais certains, tel le père Jean Séguin du Mackenzie avait d'abord suivi des cours de médecine avant de changer d'orientation³; le père Honoré Lempfrit, ancien chartreux, connaissait la médecine avant son entrée chez les Oblats, ce qui contribua à ses succès⁴ et lui valut probablement d'être invité au fort de Victoria par le gouverneur James Douglas⁵. D'autres eurent l'avantage de faire partie du service de santé en qualité d'infirmier dans l'armée française, tel le père Marcel Rio et qui par la suite se perfectionna par un cours à l'Université de Lille et en servant d'interprète aux médecins américains résidant dans le Nord au cours de la dernière guerre. L'un de ceux-ci, le D^r Mancey de Columbus, Ohio, lui disait un jour: «Père Rio, nous partiss, vous soignerez les Inuit aussi bien que nous. Quand vous aurez un malade Inuk, vous avez deux remèdes: le calme et l'affection. Empêchez les amis et les voisins de le fatiguer par trop de visites. De l'affection, par exemple, donnez-lui une part de votre repas. Vous cuisinez vous-même, donnez lui une partie de votre repas. C'est une affection qui lui fera du bien physique. Et naturellement soignez-les avec les médicaments rudimentaires que vous avez. Le calme, l'affection, et les rudimentaires médicaments que le Gouvernement canadien vous envoie⁶.» Le père Edward Brown du Mackenzie se prépara un peu à la médecine. Il avait songé un peu à la médecine durant son école secondaire, mais après son obédience pour les missions, son oncle lui donna le «Merck's Manual» comme un *vade mecum*, essentiel, et une infirmière amie de la famille lui fit don de sa trousse de dissection et assista un peu dans les cas de chirurgie à Aklavik⁷. On nous assure que le père Alain Kermel, chez les Esquimaux, avait «quelques connaissances en soins de maladie et de santé comme tous les missionnaires depuis le fondateur des missions de la Baie d'Hudson: M^{gr} Arsène Turquetil, o.m.i.⁸.»

Pour sa part, le père Nicolas Coccola dont la réputation comme médecin était bien établie avait étudié seul et avait une expérience personnelle⁹.

On trouvait dans les missions certains manuels de médecine, mais il nous est impossible de préciser lesquels sinon le *Larousse médical* et le *Mercke's Manual*.

Par contre, certains avouent sans hésitation qu'ils font des miracles.

En 1859, le père Henri Faraud de Fort Chipewyan affirme, non sans humour qu'il guérit les malades, «ressuscite les morts»

avant qu'ils soient tout-à-fait morts; ce sont autant de prodiges inhérents au ministère apostolique; vous allez voir que ma vie évangélique n'a pas fait défaut sous ce rapport. - Les sauvages sont à peine atteints d'une maladie qu'ils se croient déjà à la veille de la mort en conséquence ils viennent au plutôt de la forêt, même de très loin pour avoir la consolation de me voir et mourir auprès de moi. À mesure qu'ils approchent de la maison ils commencent à pousser de profonds soupirs; en entrant dans la maison ils commencent à pousser de profonds soupirs; en entrant dans la maison ils soufflent plus fort que la soupape d'une machine à vapeur, ils ne peuvent pas parler, ils s'évanouissent entre les mains de ceux qui les conduisent. Je les laisse se soupirer pendant un certain temps sans rien dire et en prenant enfin mon bonnet de docteur je palpe montre en main le poux du malade, ses pulsations sont régulières il n'y a donc pas de danger de mort : prenant alors un air de prophète je lui dis: mon fils ne crains rien, tu ne mourras pas... le mal est guéri, le physique ne tardera pas à l'être, deux jours après quelquefois à l'instant même le mourant commence à parler, à rire, à plaisanter; demande à manger et à fumer; je l'ai dit, c'est assez ils s'en vont parfaitement guéri... - Il y a environ deux ans qu'un enfant gisait mort sur son lit, du moins c'est ce que disait son père. J'irai, je le guérirai, lui dis-je! J'y fus; je trouvai l'enfant sans mouvement, ne respirant plus. Je le crus mort. Je me repensais presque de la parole donnée; mais enfin en lui mettant la main sur la poitrine, je m'aperçus que la vie était retirée vers le cœur et que le manque de respiration était le résultat d'une trop grande quantité de fruit du pays qui lui avait été donné par sa mère. Je lui ouvris la bouche avec les deux doigts et je dis au père d'y souffler dedans; il le fit et quelques instants après les poumons étant mis en mouvement l'enfant ouvrit les yeux, demanda à boire: il était parfaitement guéri. Ô miracle, disait-on à mes côtés! il donne aussi la vie aux morts¹⁰.

Le père Bonnard de sa lointaine mission du Lac Pélican affirme qu'il a eu beaucoup de travail avec les malades: « Je ne suis pas médecin homéopathe dans l'occasion n'ayant sous la main aucun autre secours les docteurs étant à des centaines de lieues loin d'ici.¹¹

M^{gr} Arsène Turquetil de la Baie d'Hudson fait la même confession à l'occasion d'un homme qui a la jambe fracassée par une balle:

Médiocre médecin. J'étais nul comme chirurgien raboureur. Pilules cathartiques, remèdes contre la toux, plâtres, antipyrine, médecines pour les plaies au vif telles que borax, acide carbolique, iodoforme, et c'était là toute ma pharmacie. Pour lésions internes, rien¹².

Le père Clut affirmait à la suite d'une blessure qu'il s'était faite à un genou, qu'il avait dû se contenter de cataplasmes «faits avec un peu de savon, de sucre et de graisse mêlés.» La blessure se cicatrisait, mais le moindre mouvement le faisait souffrir¹³.

Le père Faraud écrit à sœur Valade, s.g.m., de Saint-Boniface alors qu'il est à Fort Chipewyan :

Vous dire ce que je souffre chaque jour en contemplant les misères indescriptibles qu'éprouvent nos pauvres sauvages m'est impossible. J'ai actuellement autour de la mission 7 familles malades, manquant de tout, exposés au froid et à la faim, sans que je puisse leur porter le moindre secours. Leurs cris, leurs pleurs, leurs gémissements m'arrachent des larmes, c'est le seul médicament que je puisse employer pour soulager leurs douleurs. Dieu, qui m'a donné un cœur sensible et compatissant, ne m'a pas donné le talent médical Je n'ai aucun remède à donner à ces pauvres infortunés, et en aurais-je que je serais fort en peine pour en faire usage¹⁴.

Soins des malades.

Malgré leur pauvreté, et parfois leur manque d'habileté, ils font tout ce qu'ils peuvent pour secourir les malades. Ils se dévouent corps et âme. Le père Lempfrit exerce déjà sa charité lors de son voyage pour se rendre en Orégon. Alors qu'il traverse les immenses plaines, il écrit le 22 mai 1848: «Les pluies des jours passés ont occasionné quelques cas de fièvre, je soigne mes malades qui vont tous mieux¹⁵. Le 31 mai, autre mention dans son journal de voyage:

À 11 heures du matin, on vint me chercher au galop pour venir au secours du fils du Capitaine qui est tombé de la voiture, on me dit qu'il a les jambes fracassées, je pars au galop, j'arrive près de la compagnie; je sonde la plaie, heureusement point de fracture, les tendons sont offensés, je pense que dans peu le malade sera rétabli. Notre Capitaine lui-même est rétabli; quand j'arrivai à la caravane cet homme ne pouvait marcher qu'à l'aide de béquilles, ses

jambes étaient dans un état pitoyable, aujourd'hui le Capitaine Hone [?] se porte à merveille, il est très reconnaissant des petits services que je lui ai rendus¹⁶.

De nouveau, le 28 juillet, on vient le chercher pour soigner un pauvre malade de la caravane précédente qui disait-on était à l'extrémité. Le chef s'était arrêté car il savait qu'il y avait un médecin dans celle du père Lempfrit. Malheureusement, écrit-il le 29, la pauvre malade qui était tourmentée depuis neuf jours succomba ". Il avait pourtant guéri un ministre presbytérien le 11 juillet en pratiquant la saignée pour faire disparaître sa fièvre¹⁸. Le 30 juillet, près de Fort Hall, il écrit: «Dieu merci j'ai bien de la besogne avec mes malades¹⁹.» Le 15 août, il affirme tout simplement sans préciser «j'étais au milieu d'étrangers à qui j'avais rendu de grands services²⁰.» Enfin, le 18 août: «j'ai beaucoup de malades à soigner du matin au soir je suis en œuvre; un jeune homme a été mordu au bras par un serpent, le bras est tout envenimé, la plaie est toute gangrenée, je suis obligé de couper les chairs mortes. L'opération était périlleuse, elle réussit à merveille, nous sommes campés dans un endroit très agréable, nous avons beaucoup de fourrage et de fort bonne eau²⁰.»

On a toujours pris soin des malades dans toutes les circonstances. Mgr Grandin écrivait de Green Lake le 15 août 1870 qu'au départ du père André de Fort Carlton la petite vérole éclata dans le fort. «Il y avait dans le voisinage un ministre presbytérien: ses coréligionnaires réclamèrent à plusieurs reprises le secours de son ministère, mais le *révérend* se garda bien de les venir voir. Le premier commis lui-même se trouva être du nombre, mais sous l'empire de la peur on ne connaît point de privilèges, et le *révérend* se contenta de lui envoyer une belle lettre où il l'exhortait à bien mourir.» M^{gr} arrive deux jours après sa mort: «Jugez si je fus bien reçu: tout le monde était heureux de me voir, les protestants comme les catholiques. Ma présence releva un peu leur moral et fit plus pour combattre le mal que tous les remèdes de la médecine. Je les visitai tous sans distinction et je passai le jour et la nuit presque en entier au chevet de ces pauvres malades²¹ ».

Le père Séguin écrit de Fort Yukon le 30 novembre 1862 qu'un homme malade vit le ministre. Le «ministre, docteur à la douzaine, lui a pelé tout le dos avec une emplâtre de mouche de moutarde pour le guérir du mal de poitrine. Le lendemain, il est venu me trouver... quelques jours après il était guéri de son mal de poitrine, mais son dos l'a fait souffrir encore 15 jours ou trois semaines... À cette époque plusieurs sauvages sont venus me demander de la médecine et je les ai guéris²².»

Le dévouement du père Lacombe était bien connu. William Butllis écrit dans *The Light of the West*:

Le R. P. Lacombe vivait avec les Pieds-Noirs et les Cree depuis plusieurs années. Il m'intéressa plus que je ne saurais le dire par le récit de ses aventures au milieu des hommes sauvages de la plaine. Mais ce qui me fit surtout une profonde impression, ce fut son amour et son attachement pour ces pauvres tribus errantes et toujours en guerre. On peut dire qu'il vivait avec eux, partageait leur nourriture, les hasards et tous les périls de leur vie. Il les soignait et veillait sur eux dans leurs maladies, ensevelissait leurs morts et pansait leurs blessés dans les combats²³.

Le père Julien Moulin de la mission du Lac Caribou, parlant d'une épidémie de scarlatine affirme: «Grâce aux soins du R. P. Gasté plusieurs ont pu échapper à la maladie. Le bon Père ainsi que le Frère Lalican n'ont point cessé de prodiguer tous leurs soins aux pauvres malades²⁴.»

Le père Faraud en parlant de la tribu des Castors qu'il voulait soustraire aux incantations affirme:

Je tâchai de leur faire comprendre que la fonction du prêtre n'était pas de guérir le corps, que, cependant, je ne défendais pas l'usage raisonnable de la médecine et que moi-même, quand je pourrais, je leur donnerais des remèdes pour le soulagement de leurs maladies, sans avoir la prétention de les guérir²⁵.

Le père Petitot se fait aussi médecin. Il écrit qu'en 1871 il rencontra un malade: «J'eus le plaisir de soulager considérablement le malade par mes médicaments». Le malade mourut plus tard de la dysurie²⁶. 11 avait déjà parlé d'une épidémie de typhus à Peel River et ajoutait: «Inutile de dire que nous prodiguâmes aux pauvres affligés tous les secours qui étaient en notre pouvoir²⁷. »

Il parle encore de son travail auprès des malades lorsqu'il écrit qu'en 1867, il trouva deux malades dans un camp qui se mouraient de la phytysie galopante. Ils «reçurent, les premiers, mes soins spirituels et médicaux²⁸» et en 1871: «J'eus le plaisir de soulager considérablement le malade par mes médicaments²⁹,» mais il ne précise pas quels médicaments il utilisa.

Le père Bonnard s'essaya lui aussi à la médecine. Il explique comment un grand nombre de malades que la «fièvre éruptive et épidémique» afflige dans le district du Lac Pélican (Pelican Narrows, Saskatchewan) et énumère ses occupations à cet effet. Il ne restait que trois ou quatre adultes épargnés par la maladie...

et comme chacun avait de l'ouvrage plus qu'il en pouvait faire il fallait bien s'arranger de manière à ne pas laisser les morts sans sépulture c.a.d. les fosses et les caisses à faire, le bois à bûcher pour le feu, la cuisine à faire, donner à boire à chaque malade et cela à tout instant le jour et la nuit et d'autres besoins indispensables à leur rendre de temps en temps; à quelques-uns souvent car la dysenterie s'ajoutait [?] à cette maladie. Je n'ai pu réciter mon bréviaire pendant deux semaines et plusieurs fois il m'a été impossible de célébrer la sainte messe³⁰

Il revient sur ce sujet dans une lettre de Fort Cumberland (Cumberland House), le 12 juillet 1888. Il parle de sa mission de Pelican Narrows:

L'automne dernier une fièvre maligne y faisait éruption. En quelques jours toute notre population fut atteinte... Le 21 novembre me sentant bien rétabli je partais pour aller voir les sauvages qu'on annonçait comme les plus éprouvés³¹.

Le père Jean Séguin parle aussi souvent de ses travaux médicaux; nous aurons occasion d'y revenir dans la suite de ce récit.

Le père Clut de Fort Chipewyan parle d'un officier de la Compagnie arrivé au fort très malade et crachant le sang. Il affirme sans plus: «Nous allons lui prodiguer nos connaissances doctorales Mr. Ross et moi³²».

Le père Coccola de Kamloops ne pouvait résister aux demandes d'aide qui lui étaient faites et il portait avec lui ce qu'il appelle «some emergency medicine³³» ce qui lui permet de guérir des gens qui ont bu un peu trop et en d'autres circonstances de guérir un mal d'yeux³⁴. À ce sujet Kay Cronin écrit:

From his earliest days as a missionary Father Coccola was renowned for his work in the field of medicine. While this applied to most of the early missionaries, Father Coccola is the one who, more than any other, is credited with the power of healing...

So efficient did Father Coccola become in his work as doctor, dentist, surgeon and even midwife in emergency, that many people presumed he must have had formal training in medicine as a young man. This was not so. The only training Father Coccola ever received was through private study and practical experience. Hardly a day passed without his being called upon to subdue a fever, pull a tooth, sew up a wound, or set a broken bone³⁵.

Lors d'une épidémie de la petite vérole à Rocky Mountain House le frère Constantin Scollen écrit: « During the sickness, we had not much rest at our missions, being obliged night and day to attend to the wants of the sufferers³⁶». Il parle ensuite des ministres.

The Wesleyan Ministers here have not deviated from the virtue of their brethren in Europe. During the epidemy they kept close quarter and were never visible; and those of their followers who called for them, that they might hear a few last words of consolation were sadly disappointed to find that in time of danger, their «heroes of the gospel» were no longer animated by their former zeal; and that those sonorous exclamations about converting «The Poot Indians» were no longer to be heard. One of these Ministers, the *President* himself was asked by some of the sick for a little medicine, and what do you think? well! he actually tied the medicine to the end of a long pole and pused it out through the railings that enclose his house! The poor Indians, although ignorant, saw the delusion, and called for one of our Fathers who went and converted many of them³⁷.

Le père Joseph Buliard de Garry Lake, disparu dans un voyage en 1956, malgré sa pauvreté, essayait de soulager la misère. Selon le *Codex historicus* ou *Journal* de la mission de Garry Lake, il s'occupe des malades, malgré sa propre maladie. Il écrit en février 1955, parlant de lui-même: «Le 7, le Père est malade, et ne pouvant y aller lui-même, envoie Antoine à Kotk's porter des remèdes à Ipigunaaluk, qui est malade³⁸.» Pour la fin janvier et février 1951, il écrit: «En semaine le Père va aussi chez Augutituar et Iwarluk pour soigner les malades – pas de malade grave, mais gonflement des amygdales, grippe et pour certaine furonculose générale³⁹»

Dans un document non signé contenu dans les archives générales de Rome, on parle de la grippe espagnole de 1918:

Tout naturellement les missionnaires oblats furent tous à leur poste portant les secours de la religion à leurs malades et même souvent des secours matériels... [sic] on ne pouvait s'empêcher de donner et le contraire eut dénoté un grand égoïsme... [sic]...

Comme la maladie était très communicable les Pères l'attrapèrent... plusieurs succombèrent ⁴⁰.

On sait que le père Pandosy se dévoua beaucoup au service des malades et qu'il prépara à son usage un manuel de médecine qui couvre près de 500 pages d'une écriture très serrée et soignée. Il indique les affections des diverses parties du corps humain, indique les symptômes ainsi que les remèdes appropriés. Il les décrit soigneusement et nous en avons un exemple dans le diagnostic qu'il fait de la maladie de son confrère:

Le R. P. Grandidier est plus dangereusement malade qu'il n'en a l'air ni qu'on pourrait le supposer. Sa maladie, si je ne me trompe pas, n'est pas une de ces affaires qui font long-temps garder le lit ou la chambre, généralement, au contraire, elle emporte son homme en quelques minutes, c'est une irritation d'estomac compliquée d'angine pectorale, en bon anglais: «Heart *disease*». On souffre plus ou moins & plus ou moins long-temps aussi, sans avoir l'air de souffrir; on sent & on se plaint, de temps à autre, d'une douleur vers la région du cœur, douleur quelquefois très intense, mais dont en général on fait peu de cas, jusques à ce que, un jour on dise: «Je me sens mal, & l'on tombe pour ne plus se relever. Je n'ai pas dit à ce père la nature de sa maladie, de peur de trop l'abattre & de gêner la fâcheuse issue. Je n'ai accusé que la présence du mal d'estomac; laissant à qui de droit, le devoir de lui fournir les moyens soit d'empêcher, soit au moins de retarder cette fatale catastrophe⁴¹.

Même si le diagnostic est posé d'une façon très assurée, le pauvre père se trompa sur la durée de la maladie du père Grandidier car le diagnostic a été porté en 1879 et le malade eut une vie active encore durant 5 ans puisqu'il ne mourut qu'en 1884. Il est vrai qu'il était rentré en France en 1882 et nous ignorons quels soins il a pu recevoir dans son pays.

Chez les Inuit, le père Marcel Rio soigne le chef de poste pour une douleur au dos que l'on croyait une fracture mais que le père diagnostiqua simplement comme des muscles froissés. Dans tous les postes où il passa, il s'occupa des malades, guérissant les furoncles, la diarrhée, les maux de dents, les oreilles et même les fractures. Sa renommée fut telle que dès 1927, même les sorciers lui amenaient leurs femmes et eux-mêmes venaient secrètement se faire soigner⁴² par le prêtre catholique qu'ils considéraient comme leur ennemi.

Dans les endroits où il n'y avait pas d'hôpitaux ou dont les hôpitaux locaux ne pouvaient soigner des maladies particulières, on utilisa souvent l'avion de la mission comme le raconte le père Schulte dans son ouvrage *The Flying Priest*⁴³.

Le père William Leising en fit autant avec son avion dans le Mackenzie⁴⁴ et M. Louis Bisson aviateur pour le compte de M^{gr} Breynat.

Hygiène.

Très tôt les missionnaires se plaignirent de l'hygiène chez les Indiens. Le 4 janvier 1851, le père Alexandre Taché, de l'Île-à-la-Crosse, l'affirmait dans une lettre à sa mère⁴⁵. Il y parle de malpropreté. De son côté le père Petitot affirme qu'au cours d'une maladie... «Malgré mes soins et mes prescriptions hygiéniques, sept personnes moururent d'entre celles que je soignais⁴⁶». Il affirme également qu'il est impossible de les amener à suivre les recommandations qu'il leur fait et parlant de la fièvre et de leur habitude d'aller se rouler dans la neige, il y avait aucun espoir de sauver les malades et ajoutait: «Comment espérer la guérison des malades qui se traitent de la sorte? C'était un procédé à tuer des rhinocéros⁴⁷.»

Un auteur anonyme, parlant de la grippe espagnole affirme: «que de fois en les voyant je les exhortais à prendre q.q. précautions quand ils allaient visiter leurs amis malades. «Peu importe il ne m'arrivera que ce que Dieu voudra. S'il veut que je meure, – que je sois malade – c'est bien... c'est sa volonté... J'accepte...» allez donc dire que ce ne sont pas de bons sentiments... Imprudences, insouciance d'un côté, peut-être, mais haute vertu dans l'acceptation de la volonté de Dieu... N'est-ce pas ?⁴⁸

Chez les Esquimaux, c'était la même chose. Beaucoup d'individus avaient des affections de la peau. Il fallait leur donner du savon hygiénique et leur conseiller de se laver. «Mais la promiscuité des

iglos de neige, ne facilitait pas ce lavage... Alors je demandais aux mamans de venir à la mission et de laver à grands savons leur progéniture. Dans les camps les mamans menaient leur enfant près d'un lac⁴⁹

»

Psychiatrie.

Sans mentionner le mot, les missionnaires ont depuis longtemps utilisé la psychologie dans les relations avec leurs peuples. Le père Rio, pour sa part, parle de «psychiatrie», primitive sans doute:

De 1956 à 1972, des malades Inuit sachant que j'étais dans les environs, m'ont fait demander. C'était des cas spéciaux. Par exemple l'individu avait eu une vie surchargée de choses qui lui nuisaient mentalement. Il me disait que de me les dire, cela le soulagerait. C'était des non-catholiques. Je les écoutais déballer ces souvenirs qui les embarassaient⁵⁰

Ce que ces primitifs pensent de la médecine des Blancs?

Le père René Rémas dans une lettre datée du Lac Sainte-Anne et écrite à M^{gr} de Mazenod son supérieur général affirme en parlant de ses nombreuses occupations : «... tantôt aller voir un malade, un autre veut une médecine⁵¹».

Magré cette affirmation assez ancienne, il est certain que les indigènes ont craint les médecines des blancs. Les Esquimaux croyaient que le prêtre empoisonnait. Le père Dionne raconte ce qui lui arriva au Cap Esquimau au retour d'un voyage de quelques mois:

Un vieux s'approche de moi... et me dit confidentiellement: «Nous, les chrétiens, nous ne voulons pas croire à cela, mais voici ce que nous entendons dire de toi par les païens: il paraît que tu serais allé, cet hiver, dans un camp de païens, que tu y aurais soigné un Esquimau qui n'était pas du tout malade, que tu l'aurais forcé à prendre des remèdes et que tu l'aurais empoisonné. Bien plus, tu aurais même fait de la sorcellerie: ayant jugé que tes remèdes n'étaient pas bons, tu aurais frappé sur la boîte avec un bâton et tu aurais ensuite jeté des pastilles au loin en disant: «Suinar! elles ne valent rien!⁵²».

À Blackfoot Crossing, le père Léon Doucet affirme que lors d'une épidémie beaucoup d'enfants moururent... «car vous savez que les Sauvages soignent bien peu leurs malades, qu'ils ont plus de confiance dans les jongleries de leurs hommes (ou femmes) de médecine, et dans leur tam-tam, que dans les médecines des Blancs et que beaucoup de malades meurent qui guériraient s'ils étaient tant soit peu soignés⁵³ »

Cela n'empêche qu'ils étaient extrêmement craintifs devant la maladie et s'imaginaient facilement que la moindre indisposition était mortelle. Ils en vinrent à être friands de médecines.

Le père Petitot affirme en 1863: «combien les pauvres sauvages sont douillets: dès qu'ils sentent la moindre indisposition, ils se croient morts; mais ils ne laissent pas de manger et de manger toujours; ils se croiraient perdus sans cela⁵⁴».

Appelé au chevet d'un jeune homme il entra dans la hutte... «J'examinai ensuite mon jeune malade, nommé Cyprien et je reconnus en lui un peu de migraine, suite d'un gros rhume, mais il était loin d'être à l'agonie; bien plus, je soupçonnais que sa maladie était la faim, car je n'ignorais pas le peu de soin que les sauvages prenaient des orphelins qui sont à leur charge... [Je] lui fis priser un peu de camphre et lui donnai deux ou trois pilules de rhubarbe, en l'assurant qu'il ne mourrait pas de celle-là⁵⁵».

Le père Morice, de son côté, insiste sur le grand amour des médecines des Blancs. L'Indien, dit-il, non seulement croit que cette médecine est de nature à l'empêcher de mourir, mais il est toujours prêt à la prendre comme mesure préventive contre la maladie et pour obtenir ces médecines, fait souvent preuve d'une habileté consommée. Il faut garder la pharmacie loin de la vue, car l'Indien aura toutes les maladies. Plus les drogues sont fortes, plus elles sont appréciées. «Partant du même principe, l'Indien avalera souvent d'un trait un remède qui ne doit se prendre qu'en petite dose et en plusieurs fois. Souvent je me suis demandé quel poison pouvait avoir raison de ces constitutions de fer⁵⁶» «Comme dit le proverbe anglais, une once de précaution à temps vaut mieux qu'une livre de médicaments pris trop tard⁵⁷».

Le père Morice ajoute que l'imagination joue un grand rôle et il pourrait indiquer de nombreuses guérisons obtenues par son confrère le père Georges Blanchet avec de «l'eau coupée d'un peu de thé ou de vinaigre⁵⁸» Le père Charles Mestre mentionne un cas semblable dans une lettre datée du 17 octobre 1860. Il s'agit d'un chef presque octogénaire qui se disait gravement malade et voulait des remèdes et il

ajoute: «M. Goiffon ne fut jamais médecin, pas même pharmacien; n'importe sans se laisser déconcerter le moins du monde, il envoie chercher quelques gouttes de lait, y mêle je ne sais quel bouillon, récite dévotement un Ave Maria et donne la potion au malade, qui l'avale sans hésiter et se lève aussitôt, lest comme un jeune homme; il était subitement et parfaitement guéri⁵⁹!»

Il faudrait ajouter cependant que le même stratagème est encore utilisé dans nos meilleurs hôpitaux avec des placébos.

Le père Dionne affirme qu'à l'arrivée du missionnaire on veut se faire soigner. Alors qu'il est seul avec les mamans et les enfants, on l'entoure et chacun lui parle de son «bobo» présent, passé ou futur! «J'ouvre mes fioles de remèdes pour les uns, je sympathise avec les autres⁶⁰.»

Le père Petitot relate, lui aussi, comment il utilisa une supercherie innocente pour guérir un cas de prétendue «paralysie du côté droit»? Une femme avait pris un peu d'air froid et se disait incapable de mouvoir le bras:

Alors j'usai d'une supercherie innocente. Je lui mis dans la main une pilule quelconque, dont je lui garantis le succès merveilleux contre la paralysie; mais à condition qu'elle étendit le bras tant qu'elle pourrait, et qu'elle l'agitât au fur et à mesure que la flexibilité lui reviendrait. Se voyant ou se croyant prise au sérieux, elle allongea aussitôt le bras et le remua en s'émerveillant de l'effet prodigieux de mon remède. Et tous les assistants s'en frappèrent la cuisse droite d'admiration et d'étonnement⁶¹.

Dentistes.

Il n'est peut-être pas un seul missionnaire qui n'ait exercé les fonctions de dentiste au cours de sa vie. Cependant il en est qui se sont préparés de façon particulière. Quant aux apprentis, leur travail ne fut pas toujours couronné de succès. Le père Roger Buliard, auteur de l'ouvrage *Inuk* qui eut un succès considérable de librairie écrivait: «L'un d'eux ne cachait pas sa fierté d'avoir arraché sa première molaire; il s'avéra par la suite que c'était une dent excellente, la malade adjacente ayant échappé à son zèle et à son davier⁶² ! »

Expérience qui ressemble à l'affirmation du médecin de fortune qu'était le père Lucien Delalande. Il «confessait candidement que tous ses patients qui n'étaient pas morts se portaient bien – c'était déjà beaucoup». Quant à ceux qu'il avait soignés et qui étaient trépassés, ils n'avaient pas tellement lieu de se plaindre puisqu'il leur avait donné pour rien l'Extrême-Onction⁶³.

Quant au père Coccola, Kay Cronin affirme avec grande exagération son succès comme dentiste:

For tooth-pulling he used the only anesthetic available. He would knock the patient senseless with a good blow to the jaw, pull the tooth, then douse him with cold water to bring him around again. For wisdom teeth, which took a little longer, Father Coccola would enlist the aid of four strong men to hold the patient down until the operation was complete⁶⁴.

Doué d'une grande force, le père n'avait pas besoin de ces méthodes.

On trouve cependant des dentistes plus compétents. Le père William Leising du Mackenzie fut envoyé à Edmonton par M^{gr} Breynat pour étudier l'art dentaire. Durant sa théologie il avait travaillé comme aide et avait fait peu de véritable travail dentaire. Il se rendit donc à Edmonton où le Dr Alfred Clermont lui apprit à préparer des prothèses et à obturer les dents. Le bon dentiste lui donna en outre tout le nécessaire pour faire son travail⁶⁵. Il prenait même les empreintes et les rateliers lui arrivaient par la suite du bureau du D^r Clermont.

Le père Edward Brown qui pratiquait la médecine dans ses missions constata que la population de Colville souffraient de mauvaises dents et il souhaita bientôt d'en connaître davantage en art dentaire:

Consequently I made a trip to Charles Camsell Hospital in Edmonton... and took a quick course in dentistry with emphasis on freezing nerves so that extractions would be relatively painless. I returned with a complete set of dental forceps, plus material for temporary filling and a good supply of a new anesthetic called «Xylocaine». I never really enjoyed pulling teeth but the relief it gave people afforded me some reward⁶⁶.

À la Baie d'Hudson on rencontre encore des dentistes d'occasion. Pour n'en mentionner que

deux dont le témoignage écrit nous est parvenu, il suffira de citer les pères Rio et Cochard.

Le premier affirme:

En 1927, le Gouvernement canadien me donna une magnifique trousse médicale. Avec des forceps variés selon les dents à extraire. Je me rappelle que durant mon service militaire en Turquie, le Docteur du régiment Français reçut une balle dans le ventre. Il en mourut. J'étais alors Maître de poste, pour ma formation. En tant que Maître de poste, on me remit la trousse médicale de mon commandant dentiste. Elle était assez semblable à celle que m'envoya le Gouvernement canadien en 1927.

En 1926, le défunt Père Lionel Ducharme, et le staff Sergent Joyce me conseillèrent avant d'arracher une dent, d'abord de constater ou était la dent à arracher. Ensuite de constater si la dent remuait beaucoup. Si la dent remuait beaucoup alors je l'arrachais. Avant de l'arracher, il me fallait tourner un peu la dent de droite et de gauche. puis la dent était plus facilement arrachée. Cela me parut raisonnable. Par la suite, j'appliquais le conseil du Père Ducharme et du Sergent Joyce et je fus considéré comme un arracheur de dents. L'opération terminée, je donnais une tasse de thé à mon patient, et je lui remettais sa dent⁶⁷.

Quant au père Kermel, c'est le père Cochard qui nous renseigne, «il savait, dit-il, aussi arracher des dents, après avoir gelé les gencives, et faisait gargariser la bouche avec de l'eau salée pour éviter l'infection⁶⁸.»

Genres de soins.

Les missionnaires ont soigné à peu près toutes les maladies, et souvent avec succès. Quelques-uns cependant ne font pas une étude très poussée pour établir certaines causes de maladie chez les Indiens. L'un d'eux attribue la cause à la nourriture. «Les Chilcotins, dit-il, meurent par excès de saumon et manque d'exercice⁶⁹.» Un autre met la cause de la maladie sur les réserves. «Il faut avouer, dit le père Doucet, que depuis que ces sauvages (les pieds-noirs) sont établis en Réserves ils sont de plus en plus en proie aux maladies et diminuent sensiblement. Le nombre des morts dépasse chaque année celui des naissances et si cela continue, la question indienne qui préoccupe tant le gouvernement canadien va se décider d'elle-même. Ces Sauvages placés près des établissements de blancs se crétinisent de plus en plus⁷⁰.» Comme on l'a souvent entendu dans bien des domaines, ce fut la faute des Américains! C'est le frère Scollen cette fois qui parle d'une épidémie de petite vérole: «This sickness had been communicated by the Americans to the Blackfoot Indians early in the Spring and carried off hundreds of them⁷¹.»

Enfin, un auteur inconnu prétend dans un long rapport que les maladies auprès des habitants du Nord sont dus aux blancs et aux missionnaires et qu'il faut les bannir de ces régions⁷².

Le premier soin que l'on peut donner à un humain, c'est de l'aider à naître. Le père Léon Fouquet de la mission de Cranbrook organisa très tôt une société de sages femmes. Le *codex historicus* ou journal de la mission rapporte en 1888 que le père avait institué une société de dames connues sous le nom de Kenoutla Katlapalki faisant office d'accoucheuses, ayant certaines prières à faire pendant l'opération. À Noël 1888 on donna un caractère religieux à la société. Parmi les règles imposées aux membres on trouve les suivantes qui se rapportent directement à la santé.

4. [Elles] donneront l'exemple de la propreté pour les enfants; 5. Avertiront le chef si les femmes enceintes portent de gros fardeaux; 6. Elles visiteront leurs compagnes en cas de maladie, pourvoieront à leurs besoins temporels et enverront chercher le prêtre⁷³.

On recommanda cependant toujours la prudence dans le soin des femmes qui avaient besoin du secours du prêtre-médecin. Le père Cochard affirme: «Suivant les conseils de prudence de M^{gr} Ovide Charlebois et de M^{gr} Turquetil nous faisons venir le mari ou la sœur d'une femme qui devait être soignée, ou une mère avec sa fille dans les mêmes circonstances. Les langues auraient pu marcher... comme chez tous les peuples!!! Les accouchements se faisaient par deux voisines, excellentes sages-femmes d'après des Médecins qui les ont vu à l'œuvre. Il est arrivé, je crois, au Père Frans Vandevelde, Belge-Flamand, infirmier-expert, d'aider à l'un ou l'autre accouchement, par nécessité. Il a au moins sauvé un nouveau-né, en lui faisant la respiration «bouche à bouche⁷⁴.» Ceci était parfaitement d'accord avec la législation canonique⁷⁵. Lors d'une réunion de missionnaires du Labrador en 1958, on a consacré dans le rapport, un paragraphe spécial intitulé *Pratique de la médecine où l'on dit que le droit canonique défend la pratique de la médecine aux clercs et qu'il faut des facultés apostoliques pour en dispenser*. Les anciens missionnaires ont dû faire de la pratique de la médecine une partie intégrante de

leur ministère, mais les conditions sont maintenant changées avec l'arrivée de gardes-malades ou de médecins, facilité de transport aux hôpitaux, etc. «En cas d'urgence, il faut prendre toutes les précautions possibles pour conserver à notre rôle sacerdotal, sa première raison⁷⁶».

Malgré cela, la charité doit primer tout. Et lorsque la vie ou la santé de ses fidèles est en cause, le missionnaire ne peut rester indifférent. C'est ainsi que certains ont été appelés à pratiquer le métier de gynécologue. On mentionne en particulier les noms des pères Nicolas Coccola⁷⁷, Frans Vandeveld⁷⁸ et Henri Tardif, ce dernier réussit un accouchement par siège⁷⁹.

On rencontra presque toutes les maladies, surtout à l'état épidémique, mais il y eut aussi des cas d'accidents auxquels il fallait donner attention.

La *typhoïde* s'étant déclarée dans la région de Kootenay, les autorités demandèrent au père Coccola de prendre soin des malades. Il s'agit des employés à la construction du chemin de fer. Le père voulut bien accepter, alors qu'il n'avait ni l'espace pour recevoir les patients et ne pouvaient négliger son ministère sacerdotal. Devant les objections du père un Mr Haney l'encouragea à construire un hôpital et dans ce cas, exonérerait le constructeur de tout blâme. En peu de temps le père put recevoir quelques malades, puis à la fin de la construction l'hôpital comptait 40 lits. Après une année d'opération les inspecteurs gouvernementaux furent surpris du succès de l'hôpital qui eut à un moment 80 patients. Le père indique ensuite la recette des religieuses: «cleanliness, fresh milk and good whiskey⁸⁰.»

Une maladie très courante fut la *variole* (smallpox) et on en parle à peu près dans toutes les missions. En 1870, le père Hippolyte Leduc raconte comment en juillet il avait reçu la nouvelle que la maladie menaçait de faire irruption et qu'en août, il tomba lui-même malade. Avec le soin des sœurs il n'eut que la variole simple. À la mission de Saint-Paul, il veillait toute la nuit auprès de ses malades. À Saint-Albert, la maladie exerça de grands ravages. La Prairie fut atteinte de même que le Fort Jasper. Sans parler des soins proprement médicaux apportés, on voit par le récit du missionnaire que l'on courait partout au secours des malades⁸¹.

En 1870 encore, nous retrouvons la crainte de cette maladie à Fort Good Hope au Mackenzie⁸². Le frère Scollen nous a déjà dit que les Américains avaient causé la variole (small pox) et il ajoute comment on s'occupa des malades. Plusieurs en moururent parmi les Pied Noirs, les Cris et les Métis. «During this sickness, we had not much rest at our mission, being obliged night and day to attend to the wants of the sufferers⁸³.»

Le 26 décembre 1870, le père Fourmond du Lac Sainte-Anne parle au père Fabre, supérieur général, d'une épidémie de «picote» ou petite vérole qui fit des ravages effrayants dans la colonie. Les agents de la Compagnie du Fort des Prairies «étaient transis de frayeur. La crainte de la picote leur glaçait presque le sang dans les veines; il était déjà question de fermer les portes du fort avec défense au fléau de Dieu d'en franchir les palissades, mesure qui fut prise peu de temps après notre passage⁸⁴.»

Dans un rapport sur l'épidémie de variole dans le district de Saskatchewan en 1870 où l'on raconte l'origine de la maladie et où sur une population de 1 800 la colonie de Saint-Albert perdit 320 personnes, on affirme: «Bishop Grandin notwithstanding his weak state of health, was to be found everywhere visiting the sick and dying, both at home and in the plains». Au lac Sainte-Anne, il n'y eut que 40 morts sur une population de 400 «a milder form». On affirme que le vaccin n'arriva que dans les derniers jours d'avril et que dès le début de mai, on commença à vacciner. Le total des morts s'éleva 3 544⁸⁵.

La *rougeole* (measles) fit souvent son apparition au milieu des Indiens. Le 15 mai 1866, de Good Hope, le père Séguin annonce à M^g, Taché que «depuis trois jours tous les enfants du fort on été attaqués» et que grâce aux pilules homéopathiques tous vont mieux⁸⁶. Il en parle également à sa sœur; il en est mort près de cent en deux mois. La maladie était arrivée avec les barques. Impossible de les amener à prendre les précautions voulues; ils ne veulent rien entendre⁸⁷. Le père Joseph Le Treste de Dunvegan écrit le 20 octobre 1866:

La rougeole qui a fait tant de ravages au petit lac des Esclaves, a fait aussi son apparition à Dunvegan, et causé la mort d'un grand nombre d'enfants et aussi de plusieurs grandes personnes... Jugez si nous avons des gens sur les bras. Avec ces occupations, nous nous occupons aussi de terminer notre jolie petite chapelle...⁸⁸

Le père Clut en avait déjà parlé au père Faraud, le 11 septembre 1865, mais cette fois pour la mission du Fort Chipewyan:

La rougeole extrêmement forte avec toutes ses suites sévit cruellement parmi mes sauvages. Depuis votre passage ici, 21 sauvages ont été victimes de cette maladie... C'était comme un hôpital et au fort et à la mission. Cependant mes compagnons et moi en avons été exempts⁸⁹.

Le père Seguin parle aussi souvent de *dysenterie* dans ses lettres à sa sœur. Pendant son absence de Good Hope presque tous les Indiens autour du fort ont été et sont encore atteints de la dysenterie. «Je ne sais comment s'arrangeront les sauvages qui sont dans le bois, car on n'a [*sic*] bien de la misère à faire cesser cette dysenterie avec les pilules homéopathiques. Les malades traînent longtemps, mais on a toujours fini par les guérir quand ils n'ont pas fait d'imprudences. La petite fille est morte grâce à la bêtise de sa mère qui lui a fait avaler une décoction d'épinette pour la faire vomir. Elle a si bien vomi qu'elle a aussi vomi tout son sang et y est restée⁹⁰.» C'est une maladie propre aux Indiens et c'est la troisième fois que le père la voit. Les Blancs et les Métis n'ont aucunement été atteints⁹¹. Cette maladie éclate ordinairement dans les grandes chaleurs⁹².

On rencontre aussi des cas de *scarlatine*. M^{gr} Faraud, du Lac La Biche, annonce que la «rougeole, mêlée de fièvre scarlatine» sévit avec beaucoup de rigueur et que les enfants s'en sont assez bien tirés⁹³.

Le père Moulin écrivait du Lac Caribou le 28 mai 1866:

Une maladie contagieuse, la fièvre scarlatine est venue décimer leur rang et bien que nous n'ayons pas les chiffres exacts du nombre des victimes, cependant nous savons qu'il a été grand relativement au petit nombre de la population. Grâce aux soins du R. P. Gasté plusieurs ont pu échapper à la maladie. Le bon Père ainsi que le Frère Lalican n'ont point cessé de prodiguer tout leurs soins aux pauvres malades... Ce qui leur a attiré l'estime des sauvages ce sont les médecines homéopathiques qu'il leur a données, qui grâce à Dieu ont parfaitement réussi⁹⁴.

On trouve aussi des cas de *phthisie galopante* (phthisis: consumption). Le père Petitot en mentionne dans l'extrême Nord en 1867:

J'ai dit qu'il y avait deux malades dans ce camp. Ils se mouraient de la phthisie galopante et reçurent, les premiers, mes soins spirituels et médicaux⁹⁵.

Il ne dit malheureusement pas quels soins médicaux il donna.

La *coqueluche* est aussi présente. Le père Séguin l'annonce à sa sœur le 2 février 1875 de Good Hope: «La coqueluche est venue nous rendre visite l'automne dernier et a enlevé une quinzaine d'enfants.» D'autres sont morts dans le bois. Il ajoute: «Quoique à proprement parler elle soit passée, cependant il reste une toux que je n'aime pas; elle n'est pas continue, mais elle vient de temps en temps. Elle dure une semaine, quelquefois moins et puis s'en va pour revenir encore. J'ai bien peur que le printemps la coqueluche n'éclate plus forte que jamais et qu'elle ne fasse un plus grand nombre de victimes".»

Le missionnaire est parfois en face de maladie mystérieuse, comme l'explique le frère Scollen le 15 mai 1865:

Comme dans les autres parties du pays, nous avons eu beaucoup de maladie ici, mais il n'y a pas eu autant de morts que dans d'autres localités de nos missions. C'est que, probablement les gens du Fort pour la plus part ont eu ces maladies autrefois. Quelle maladie! Je n'ai jamais vu une pareille chose! Quelques fois on voyait des personnes en très bonne santé le matin, et le soir on voyait ces mêmes personnes sur le point de mourir. Quelques-uns croient que c'est la rougeole, d'autres que c'est la fièvre rouge, pour moi je ne sais pas ce que c'est, mais une chose est bien certaine, c'est que nos pauvres gens en ont bien senti la malignité⁹⁷.

On se trouve en face d'une véritable encyclopédie de maladies. On trouve encore *l'épilepsie* chez les Flancs de chiens (Dog ribs). En tournée, le père Petitot rencontre en 1864 un enfant, parmi plusieurs malades, et qui se tordait sous l'influence de l'horrible névrose. Il se demanda d'abord si l'enfant ne souffrait pas de strangurie, mais les personnes présentes l'assurèrent que non. «Cette névrose, ajoute le père, se rapproche de *l'épilepsie*» et cependant ce n'était pas le haut mal, et son mal au lieu de résider dans le cerveau, était dans l'hypocondre droit⁹⁸.

M^{gr} Turquetil guérit un cas de refroidissement avec complication de pleurésie qui paraissait désespéré, de sorte que sa réputation grandissait chaque jour⁹⁹.

Le missionnaire est souvent appelé à prononcer un diagnostic et s'il ne fait pas de doute qu'il y a

eu des erreurs, il arrive que le verdict est juste. Le père Dionne trouve un jour un cas de cancer à la Baie d'Hudson. On lui présente un moribond, alors il sort son sac à remèdes en vue de le calmer.

Je fais ouvrir la bouche pour tâcher de localiser son mal; je découvre une grosse plaie rouge dans la gorge; plus de doute, il est rongé par un cancer. Avec les moyens humains, rien à faire pour le ramener à la santé... Je lui donne tout de même un gargarisme et y ajoute un lénitif¹⁰⁰. Le père n'en continue pas moins à le soigner les jours suivants¹⁰¹.

En une autre occasion c'est un enfant qui a les jambes, les bras, le dos et la figure bien enflés. De plus les lèvres sont noires, les gencives rougeâtres, sanglantes, et laissent voir d'énormes dents qui paraissent disproportionnées. Le père panse les jambes et les bras sur lesquels il applique des compresses chaudes. Le lendemain il le libère d'un dépôt de pus à la gencive et applique ça et là des cataplasmes d'antiflogistine, qu'il renouvelle chaque jour ainsi que les compresses. Une semaine de traitement produit son effet; les gencives retrouvent leur teint rosé, une jambe est redevenue normale; le bébé sourit de temps à autre à ses parents. Nul doute, il reviendra à la santé¹⁰².

Le père William Leising dans un voyage, trouve une petite fille qu'il diagnostique comme souffrant de méningite spinale (spinal meningitis)¹⁰³, La fillette mourut peu après. Le père Edward Brown dans la même partie du pays, trouva un cas semblable et prit soin d'un jeune garçon durant trois mois¹⁰⁴. Dans une autre occasion on lui amena un homme âgé se plaignant de crampes d'estomac. Le missionnaire diagnostiqua un ulcère perforé causant la péritonite. Il invita un médecin de Norman Wells qui proclama qu'il s'agissait d'une rupture de la rate.

Il envoya donc le malade à l'hôpital indiquant qu'il pensait qu'il s'agissait d'un ulcère perforé. Son diagnostic fut retenu par le médecin d'Inuvik contrairement à celui de Norman Wells¹⁰⁵.

Voilà pour les maladies rencontrées dans la vie courante. On mentionne aussi beaucoup de cas d'épidémies sur lesquels nous ne voulons pas insister, sinon pour les mentionner tous ensemble: influenza¹⁰⁶, petite vérole, rougeole, scarlatine, fièvres de toutes sortes typhoïde ou Mountain¹⁰⁷ fever¹⁰⁸, dysenteries. On trouve également un genre de rougeole compliquée de croupe¹⁰⁹.

Vaccin.

La découverte et l'emploi du vaccin dans les missions fut un bienfait inestimable et les missionnaires en ont fait un très grand emploi. M^{gr} Louis D'herbomez, évêque de New Westminster, recommandait de façon spéciale à ses missionnaires d'apprendre à vacciner.

Je vous laisse ces q.q. lignes pour vous prier de faire tous vos efforts pour vacciner ou faire vacciner les sauvages de votre district, du moins ceux qui sont à portée. Il faudrait que tous les Pères qui sont ici présent [sachent?] vacciner, car si q.q. sauvages en votre absence ou en l'absence du P. Grandinier venaient ici et que les Pères refusent sous prétexte qu'ils ne savent pas vacciner, ces sauvages pourraient aller trouver le ministre qui cherchera à en vacciner le plus grand nombre qu'il peut trouver. Aujourd'hui un sauvage est arrivé pour savoir si on voulait vacciner son enfant, ajoutant que M^r Brew lui avait dit d'aller trouver le ministre anglican, mais lui a préféré faire vacciner ses enfants par les Prêtres ...¹¹⁰.

Le père Séguin de Good Hope affirme au père Adrien Maisonneuve, le 15 mai 1871:

M^{gr} Grandin m'ayant écrit que la petite vérole avait fait de grands ravages dans son vicariat. Afin de l'empêcher de venir nous rendre visite j'ai déjà vacciné tous les gens du fort et j'attends les sauvages pour leur faire la même opération. Après avoir fini ici je vais probablement monter au lac d'Ours pour y vacciner les sauvages et descendre ensuite chez les Loucheux¹¹¹.

Le 30 mai, il écrit au père Clut que M. Richard [?] Hardisty, de la Compagnie de la Baie d'Hudson, lui avait envoyé du vaccin et il a déjà vacciné 398 personnes. Il y eut cependant une petite complication: «Le vaccin n'ayant rien fait la première fois, ils ne veulent point (plusieurs) se faire vacciner. Si la petite vérole vient, elle saura les trouver. Ils n'accuseront personne, car les gens du Fort et moi le leur avons dit assez souvent¹¹²»

On a vu plus haut que lors de l'apparition de la petite vérole dans le district de la Saskatchewan, on avait vacciné dès le nécessaire reçu.

À sa sœur, le père Séguin écrit le 1^{er} juin 1878:

Il s'agit de préserver les nôtres de ce terrible fléau et je suis obligé de vacciner tout le monde petits et grands, car personne n'a encore été vacciné ici. J'en ai vacciné un grand nombre déjà, mais je suis obligé de renouveler souvent

l'opération, car je ne puis pas venir à bout de les faire rester dans leurs loges, comme il fait encore froid, aussitôt qu'ils sortent le bouton vaccinal disparaît et il ne reste rien que la piqure qui est bientôt guérie. J'avais heureusement depuis deux ans une lancette à vacciner et du vaccin que le P. Petitot avait reçu d'un de ses amis...¹¹³.

Il annonce qu'il ira ensuite au lac d'Ours et si les Indiens sont partis sur leurs terres de chasse, il lui faudra courir après à travers lacs, rivières, forêts et montagnes. Une fois le travail fini là, il reviendra à Good Hope et repartira le lendemain pour aller vacciner les Loucheux et les Esquimaux. Si ces derniers sont chez eux, il lui faudra bien un mois, mais s'ils sont sur leurs terres de chasse, le travail prendra tout l'été.

Les Indiens ayant appris au cours de l'hiver que la maladie viendrait probablement les visiter et qu'on avait à la mission de la médecine pour la prévenir, tout le monde s'est mis en marche pour y venir.

La chose ne se fait pas toujours sans quelques difficultés. Le Père écrit

M^{gr} Clut le 28 juillet 1871. Arrivé au Fort Norman, il a vacciné tout le monde; du moins, il le croyait. Pourtant le lendemain, d'autres sont venus à sa tente et il leur a demandé pourquoi ils ne s'étaient pas fait vacciner. Ils ont répondu qu'ils croyaient que cette médecine n'était pas pour eux. C'étaient des gens de la montagne qui venaient à Norman pour la première ou seconde fois. Il a dû les envoyer chercher avec leurs familles qui étaient au Fort des Liards et il en a vacciné 43¹¹⁴.

Le père Petitot confirme le témoignage du père Séguin quand il écrit dans *Autour du Grand Lac des Esclaves*:

Entre l'année 1864 et 1879 je traversai encore cinq fois le grand lac des Esclaves: en 1871, pour vacciner tous les Indiens qui se trouvaient sur mon passage entre le fort Simpson et le Portage la Loche. J'en vaccinai 865. Un de mes confrères, M. Séguin, auquel je procurai une lancette et du vaccin que j'avais reçus de France en vaccina 860, entre le fort Bonne-Espérance (Good Hope) et les bouches du Mackenzie: total 1725. La gloire de cette bonne œuvre revient à un Marseillais, fervent ami des Peaux-Rouges et mon ami bien regretté, feu M. Marcel Isnard¹¹⁵.

Comme l'épidémie avait ravagé tout l'ouest, on en garda le souvenir longtemps. En 1878, le père Vital Fourmond de Saint-Laurent, Manitoba, écrivait et racontait comment un métis avait aidé ses compatriotes:

Entre autres choses plus ou moins dignes d'attention, il me raconta comment, pendant la terrible *picotte* (petite vérole) de 1870, il avait sauvé tout un camp de sauvages en vaccinant par un procédé dont je n'avais jamais encore entendu parler et qui, paraît-il, eut le plus grand succès. Il consiste à prendre une aiguille et un fil que l'on trempe préalablement dans le virus de la picotte, et que l'on passe ensuite, deux ou trois fois, dans la peau du bras. C'est par ce moyen ingénieux que lui et ses compagnons de voyage évitèrent les funestes effets de la haine des tribus sauvages, envahies par le fléau¹¹⁶.

Un rapport, en date du 16 juillet 1862, venant de la Colombie Britannique affirme:

Nous avons eu à exercer un nouveau ministère. La petite vérole a été apportée de la Californie à Victoria, où elle a fait d'affreux ravages parmi les milliers de sauvages qui s'y trouvaient. L'humanité du gouvernement s'est bornée à chasser ces malheureux, qui ont porté dans leurs différents pays la cruelle épidémie. Ces pauvres sauvages sont maintenant décimés par ce fléau; Dieu sait combien il en restera! Nous avons fait tous nos efforts pour les protéger. Le R. P. Pandosy en a vacciné plusieurs milliers; j'en ai au moins huit mille qui ont passé sous ma lancette. J'ai envoyé au R. P. Chirouse tout ce qu'il faut pour cela, et j'ai appris qu'il en fait bon usage; le R. P. Durieu emporte avec lui ce qui lui est nécessaire. Je crains beaucoup que les sauvages de la côte ne viennent à disparaître sous les coups de la terrible épidémie. Les ministres sont restés inactifs¹¹⁷.

Les pères avaient donc immunisé les Indiens dans une vaste région de la Colombie Britannique puisqu'il est question des missions de New Westminster et les missions qui en dépendent, Esquimalt, Kamloops et même Tulalip au sud de la frontière.

Le 12 novembre 1872, de la mission d'Okanagan, le père Jean-Marie Baudre demande à son évêque: «Voulez-vous avoir la bonté de nous faire passer du vaccin. Le bruit s'est répandu que la small pox a envahi notre country [sic] et cette nouvelle a jeté l'épouvante parmi les sletters (i.e. settlers)¹¹⁸. »

Divers secours d'urgence et chirurgie.

Les accidents sont relativement nombreux chez les Indiens au siècle dernier et même de nos jours. Aussi le missionnaire est-il appelé à exercer tous ses talents. On parle souvent de *fractures*.

Le père Coccola en a eu quelques exemples. Il affirme simplement: «As there were no doctors in the district, I was called day and night by white or Indian in all kinds of accidents and sickness¹¹⁹.» «The Hudson's Bay manager sent me one of his employees who had broken his leg. After four weeks he could walk¹²⁰.

Dans un autre cas, c'est un accident au front. Il fut un jour appelé au camp minier de Wild Horse Creek et il raconte ce qu'il rencontra:

One of the miners had the frontal bone cut by the blow of an axe. As the brain protuded, I pressed it back and, by antiseptic applications, he was able to return to work after four months¹²¹.

Encore une autre fois, c'est un bras cassé. En 1892, à la fin d'avril, on le demanda pour un malade, et il écrit dans son anglais brisé:

Came to the hotel at Windermere they brought me a man broken arm. Made bandages of a sheet took shingles for splinters put the bones in place, they give me a bed to sleep and at daylight I asked for my horse and returned do shuswas¹²².

Le père Turquetil eut aussi ses expériences. Un Indien avait d'abord eu une jambe fracassée par une balle puis, par la suite, tomba en sortant de son canot;

Les os à peine repris sont brisés de nouveau. ...Médiocre médecin. J'étais nul comme chirurgien raboureur. ...Que faire? J'envoyai un peu de borax et d'acide carbolique pour laver à l'extérieur, et promis une visite pour le lendemain... La seule pensée d'assister impuissant à ses souffrances assombrissait mon esprit...¹²³.

Retourné voir son malade, le lendemain, ce dernier lui dit:

<J'ai mis la médecine hier soir et depuis le matin je ne souffre plus du tout.> Il voulut me faire voir sa jambe. Je constatai que les os n'avaient pas été brisés comme on l'avait dit, puisqu'il n'y avait aucune trace d'inflammation, mais seulement une légère courbure indiquait que le tibia avait plié et que seul le bandage avait empêché la rupture¹²⁴.

Le père Rio raconte comment en 1939 dans un camp esquimau du centre de la terre de Baffin, on lui apporta un jeune garçon qui s'était fêlé un tibia en voyage. Le père fit comme dans l'armée française; il y mit une attelle avec deux bouts de bois pris dans une caisse de biscuits. Il recommanda aux parents de garder l'enfant couché sur le traîneau et quelques semaines plus tard, l'os était devenu ferme¹²⁵.

Coupsures.

Le père Brown eut à s'occuper de coupsures de haches¹²⁶ et le père Joseph Buliard raconte comment en 1955, il eut à soigner un cas spécial:

Le soir, Antoine arrive avec Joachim qui vient se faire soigner, car il s'est coupé dans le mollet avec une tranche à glace en voulant détacher de quoi faire une fenêtre en glace pour son iglou. La plaie est assez belle, mais il boite assez fort et ressent de la douleur au coup de pied. Est-ce les nerfs ou les os¹²⁷.

Les coupsures et les morsures demandent parfois plus de dextérité. Le père Brown en rapporte un exemple:

One area I needed more skill in was suturing. This [Camsell portage] was the place to practice. Scalp wounds underground were common at the mine in spite of hard hats and Don¹²⁸ would summon me with a knock on the wall partition when one came in. Under his careful supervision I was soon proficient at sewing the mop. Besides the obvious obstacle of hair, the human scalp offers just about the toughest area of skin on the human anatomy. If you can master suturing that area, sewing other parts is easy by comparison¹²⁹.

Quant aux morsures, le père Cochard raconte l'exploit du père Eugène Fafard:

Le Père Eugène Fafard, o.m.i., à Southampton Island eut à «coudre» les bras, les fesses, la figure d'un jeune Esquimau qui avait été horriblement «charcuté» par une meute de chiens. Il se servit de fil de caribou (nerf des jambes de caribou). J'ai eu l'occasion de rencontrer cet Esquimau devenu adulte. Il ne lui restait que des cicatrices¹³⁰.

Enflures.

Le *codex historicus* du Lac Caribou rapporte le 4 février 1885 que le père Benjamin Desrochers avait une jambe enflée. «Il fallut le soigner à la teinture d'arnica laquelle lui réussit parfaitement¹³¹.

Les *brûlures* ne furent pas absentes comme le rapporte le père Brown¹³², non plus que les *gelures*. Les missionnaires en ont fait l'expérience personnelle et l'évêque du Mackenzie, M^{gr} Breynat, eut un orteil amputé avec un simple couteau du frère Julien Ancel de la mission¹³³. Le père Paul-Henri Dionne de Eskimo Point rapporte qu'un Esquimau s'était gelé un pied et au lieu de le faire dégeler lentement les Esquimaux utilisèrent la chaleur. Conséquences:

Point n'est besoin de vous décrire les résultats d'un tel traitement: les pieds et les jambes se mirent aussitôt à enfler, causant au pauvre infortuné des douleurs atroces. En fin de compte, après quelques jours de grandes souffrances, les pieds du malade tournèrent au noir, ses orteils se désagrégèrent petit à petit, avec les conséquences qu'on devine dans l'atmosphère de l'iglou.

Quand j'arrivai chez cet Esquimau, un mois plus tard, la nature avait pris le dessus, tentant de cicatrifier la chair autour des os des quelques orteils qui n'étaient pas encore tombés. Mais une intervention chirurgicale s'imposait à l'endroit des deux gros orteils affectés par la gangrène. Pour être sincère, je dirai que je n'aimais pas beaucoup m'aventurer dans ce genre d'opération; mais, que voulez-vous, dans ces conjonctures délicates, il était évident que j'étais de tout le groupe d'Esquimaux, le mieux qualifié pour faire cette amputation!...

Tout était à risquer, et il n'y avait rien à perdre. Sans plus tarder, tout en aiguisant mon couteau de poche, je faisais des recommandations à mon patient, lui expliquant devant tous les Esquimaux réunis, qu'au début, quand je commencerais à tailler dans les chairs purulentes, il ne ressentirait pas de douleur, mais qu'en coupant le nerf, là où il reste encore un peu de vie, il se produirait probablement un petit saut de surprise, peut-être un cri, et ce serait fini...

Je n'avais pas terminé ma phrase esquimaude que tous, en chœur, même et surtout mon malade, se pâmèrent de rire. Ils s'en donnèrent sur ce ton quelques minutes... C'est la façon esquimaude de se comporter dans le danger, la misère et les souffrances... Ils se moquent de la douleur.

L'opération, dans ces joyeuses dispositions, réussit à merveille. Restait à envelopper les pieds meurtris, dans des linges propres, afin de donner chance à la nature de compléter son œuvre. J'ajoutai quelques recommandations pratiques et, le lendemain, avant mon départ, je dis la messe, à laquelle est venu assister mon malade, ainsi que tout le groupe de chrétiens et de païens de ce camp¹³⁴.

Le père Lacombe eut aussi occasion de s'essayer à la chirurgie comme le dit Katherine Hughes. On était en 1868 et en décembre.

During his stay in the camp of Sweet-Grass¹³⁵ he was brought to a young warrior who, having his hand badly torn in the hunt, had amputated the useless member with his hunting knife, binding the stump with a cord of the sinew which tied his breech-clout about his groins.

Father Lacombe going to his tent was horribly - stricken at the sight of the mangled arm. Up as far as the shoulder the veins and the flesh were darkened with blood poisoning, and at the wrist was a mass of inflamed, swollen and corrupt flesh in which the cord of deer-sinew had already dropped from the sore stump.

Father Lacombe felt helpless before this, but Sweet-Grass was relying upon him, so with a prayer for divine assistance he nerved himself to do what he could. For a few moments he studied the anatomy of his own wrist to avoid cutting into any of the principal arteries. Then insisting upon the young man turning his head away the priest made a deep incision with his razor into the swollen wrist - on, down - until he reached the buried cords of sinew.

This he cut and with the aid of two fine sticks removed it entirely. With the sudden resultant outflow of blood and matter the hitherto stoical Indian groaned pitifully; but the outcry speedily changed to a sigh of relief.

...He cut away with his razor as completely as he could the mortified flesh about the wound and burned what remained with a stick of nitrate of silver - one of the few medical stuffs supplied to the missionaries and traders at that period.

He smeared the arm and stump with a thick layer of balm-of-Gilead ointment which an old Blackfoot woman had taught him to prepare; then ordered the young man to lie in bed for days, forbidding him to eat meat.... For several days he visited him thrice daily, renewing the ointment and burning the rotten tissue.

To the delight of the whole camp, and to the surprise of no one more than Father Lacombe, the young hunter soon gave evidence of recovering, and in three weeks was convalescent¹³⁶

Il y a eu d'autres cas d'empoisonnement de sang. Le père Coccola rencontra un officier de douanes à Fort Steele qui avait la main droite empoisonnée et «decaying». Il eut à la disséquer et après six mois une chair neuve recouvrait les os et la main un peu raide pendant quelque temps devint normale¹³⁷.

Le père Raymond Coccola rappelle un accident d'empoisonnement. Alors que Uttak, un esquimau, ouvrait un phoque, il se coupa la main et il y eut bientôt empoisonnement de sang. Le père lava d'abord la main et s'occupa de la blessure. Il badigeonna «(swabbed) the dirty grey wound in the palm of his hand ». Puis, s'armant de son scalpel, il l'enfonça dans la main et le pus en sortit. Le père draina la coupure avec de la gauze et y plaça «a pad of cotton wool and banded the hand». Le père le visita chaque jour pour changer son pansement et l'encourager 138.

Nous n'avons trouvé qu'un seul cas de saignée opérée par le père Lempfrit durant son voyage en Orégon¹³⁹.

Pratique de la médecine homéopathique.

Il semble bien que l'homéopathie n'a pas aujourd'hui beaucoup d'adeptes au Canada. Pourtant, il en fut autrement en Europe et semble-t-il, particulièrement en France, bien qu'elle fut contestée.

Cette méthode de traitement fut instituée par Samuel Hahnemann de Leipsiz (1755-1843), qui changea de domicile au moins 65 fois durant sa vie, vint à Paris en 1835 et eut du succès en France. Cette médecine s'appellerait mieux homéothérapie: médecine par les semblables. Elle consiste à produire une maladie artificielle pour détruire les symptômes existants¹⁴⁰. Sa pharmacopée est très riche: elle compte plus de 3 000 substances tirées du règne animal, végétal et minéral¹⁴¹.

Les missionnaires du Nord canadien, Français en grande majorité, semblent avoir été des adeptes de cette médecine, car les mentions abondent qui montrent qu'on y attachait une grande confiance.

Dans la mission du Lac Caribou, on voit d'après le *Codex historicus* qu'on utilisa cette médecine et souvent. Le 5 janvier 1891, on lit:

Après les vêpres le Père Gasté donne des médecines homéopathiques à Baptiste qui le soulagent beaucoup et amènent un mieux sensible¹⁴².

Il souffrait d'oppression et de points dans le côté si violents qu'il donnait des inquiétudes et qu'on le veillait. Le 18 janvier de la même année, on distribue encore ces pilules. Puis le 2 janvier 1895 on nous dit que «Le mal d'oreille de Jean Dain se trouvait calmé dès hier à la suite des médecines homéopathiques que je lui avais donné (P. Gasté).» Il souffrait de mal à la tête et de toux pénible: «Dans tous les symptômes je lui administre une nouvelle médecine qui semble répondre à tout.»

Même les chefs de la Compagnie de la Baie d'Hudson furent pris par la mode: «Mr Hardisty, [écrit le père Germain Eynard, de Fort Resolution à M^{re} Taché de Saint Boniface], vous prie Monseigneur de lui envoyer une boîte de médecine homéopathique comme celle que vous nous avez envoyée avec le livre en anglais du docteur C. Horing en anglais si faire se peut¹⁴³.»

On utilise ces pilules contre la rougeole. Le père Séguin de Good Hope affirme que grâce aux pilules homéopathiques les enfants malades vont mieux 144.

Du Lac Caribou, le père Alphonse Gasté parle de «quelques autres petites guérisons opérées par la vertu de quelques pilules homéopathiques» qui l'ont élevé haut dans l'opinion des Indiens¹⁴⁵.

Le père Faraud grand adepte de la médecine, demande à sœur Slocombe, supérieure des Sœurs Grises de Montréal de lui envoyer «un ouvrage le plus développé que possible sur l'Homéopathie pour la guérison des corps... Nous n'avons point de docteur ici [Île-à-la-Crosse]: les systèmes douteux de l'ancienne médecine nous empêchent de la distribuer à nos sauvages, tandis que les nouveaux sont clairs, positifs, ne laissent presque aucun doute pour l'application et sont suivis de résultats presque miraculeux. Nous n'avons entre les mains qu'un manuel incomplet sur cette science et de là seulement vient quelquefois l'incertitude d'application... Si vous nous faites cette charité je crois qu'il serait bon de vous adresser à un habile docteur homéopathe¹⁴⁶.»

Le bon père est vraiment convaincu car, à la fin du même mois, il donne un catalogue de guérisons: M. Deschambault, chef du poste, qui souffrait d'hémorroïdes depuis 15 ans, a été guéri dans une nuit avec 3 pilules et le cher monsieur cria au miracle. La boîte homéopathique était à la mission depuis trois ans et personne n'en avait fait usage. Les Sœurs n'avaient pas foi dans ces petites pilules

blanches et ne s'en servaient pas. Il a guéri sœur Agnès dont le mal de dent arrachait des larmes; la sœur Pépin affligée depuis 10 ans de furieux maux de tête et de faiblesse d'estomac a été remise sur le chemin avec 10 pilules d'arnica et la guérison est complète¹⁴⁷

Le père Petitot malgré son esprit scientifique utilise ces remèdes contre la scarlatine. «J'administrerais les médicaments prescrits par Hanneman contre la scarlatine, bien que je n'eusse aucune foi en ces médecines infinitésimales. Mais c'est tout ce que je possédais, et je distribuais toujours. Si ça ne guérissait pas, du moins j'étais sûr que cela ne pouvait tuer et qu'en ce cas, la nature avait tout le temps d'opérer après le secours de Dieu. C'était déjà beaucoup d'être assuré de l'innocuité de ma médication¹⁴⁸».

Lors d'une explosion de fièvre éruptive et épidémique, il utilisa aussi l'homéopathie et un missionnaire écrivait du Lac Pélican le 14 novembre 1887:

Je ne suis pas médecin homéopathe dans l'occasion n'ayant sous la main aucun autre secours les docteurs étant à des centaines de lieues loin d'ici¹⁴⁹.

Le père Séguin qui a utilisé ces pilules contre la rougeole, s'en sert également pour diverses maladies : pour l'estomac paresseux du frère et sa constipation¹⁵⁰. Ces pilules guérissent aussi la dysenterie¹⁵¹.

Au Lac Caribou en 1866, la fièvre scarlatine est guérie par les «médecines homéopathiques» qui... grâce à Dieu ont parfaitement réussies¹⁵².

Médicaments divers dont on dispose en mission.

La pharmacie du missionnaire fut d'abord très primitive et restreinte mais, avec les années et les facilités de transport, les médicaments modernes et bien efficaces firent leur apparition.

Il sera plus facile d'avoir une idée des diverses médecines en consultant séparément la correspondance et les commandes.

Au père Pierre Richard qui demande des remèdes pour des fièvres chaudes «intermittentes», le père Pandosy, d'Okanagan, répond:

Vous demandez des médecines, vous savez bien qu'il n'y a que ce que M^r Linehan a envoyé il y a trois ans, & encore ce n'est que Sel d'Epson & Castor oil.

Puis, il passe aux fameuses fièvres. Je ne connais pas de fièvre chaude intermittente. Je connais les fièvres intermittentes, mais non les chaudes intermittentes. La fièvre intermittente est caractérisée par des accès de chaleur insupportable alternant avec des accès de froid & de tremblement que rien ne peut échauffer, & ces fièvres disparaissent long-temps avant que la saison soit aussi avancée que la saison où nous sommes. Ce n'est donc pas la fièvre intermittente, telle que je la connais. Et encore pour traiter cette fièvre, il faut de la Quinine, & il n'y en a pas à la maison.

J'avais ramassé de la cataire, je l'avais fait sécher, quelqu'un a eu la bonté de la jeter.

Heureusement il y a encore quelques pieds vivants dans le jardin. Sera-t-elle bonne après le froid qui l'a frappée, je l'ignore. Qu'on en fasse des décoctions¹⁵³

Le père James McGuckin de Williams Lake demandait à M^{gr} d'Herbomez, son évêque, le 18 octobre 1874:

I wish you would get a supply of Medicine from the Doctor for our Mission He told me he would send any medicine required for the Indians. Of course you know the kind of medicines most needed for the Indians. There are no particular disease amongst these Indians except sore eyes, scrofula & worms in children & consumption.

I dont see why we should be giving medicines at our own expense when we can get them for nothing. There are no lack of opportunity of giving for other purposes¹⁵⁴.

Le père Jean Séguin demande à sa sœur de lui envoyer des «foies de perles d'éther»¹⁵⁵ sans indiquer ce dont il s'agit.

Le père Pandosy d'Okanagan demande le 6 septembre 1874, de lui envoyer deux ou trois fioles de *Dutch drops Dr Radcliffe 's great remedy, seven seals or golden wonder* et enfin une livre de racine d'asclépiade, une livre de Lycope et une livre de Salmon Seal¹, cela pour soigner le frère de la mission. Il s'agissait de bronchite aiguë compliquée d'asthme. Il est bien possible qu'on utilisa aussi ces remèdes

pour les Indiens.

En 1878, J. Vowell, surintendant des Indiens écrit de Victoria au père Grandidier pour lui faire parvenir les médecines for which you had written to Mr. Supt^{dt} Linehan.

I have made an alteration in some of the quantities, and added a few important and simple remedies which you will find exceedingly useful. For instance Podophyllin 1z your list called for 6^{c7s}, but the usual dose of it is so small, 1 of a grain, that an ounce will last you some time. Scammony l^e instead of 6^{as}. I have also substituted 3 onz lalap.

In lieu of the «Radway», I have forwarded 2 lbs coupound soap Liniment and 1 lb Compound turpentine liniment. Acetate of Lead 4 ozs instead of 2 lbs. Lin seed meal 20 lbs instead of 3 lbs.

I have also sent Muriated Luit of Iron (very useful as a tonic in many cases of debility, 15 to 20 drops in a little water three times a day. Wine of Specacuanha, Paregoric, and compound syrup of Squills all very good indeed in the ordinary colds to which Indian children are so subject¹⁵⁷).

Dans le Compte rendu du conseil de la maison de Kamloops, on voit qu'en 1890, le père Jean-Marie LeJeune demande l'autorisation d'acheter «une boîte de médecine Hamaline» de 12 douzaines pour l'avoir au plus bas prix¹⁵⁸.,,

Encore en 1906, la pharmacie était passablement primitive au Lac Caribou. Le père Turquetil décrit ce qu'il possédait: «Pilules cathartiques, remèdes contre la toux, plasters, antipyrine, médecines pour les plaies au vif telles que borax, acide carbolique, iodoforme, et c'était là toute ma pharmacie¹⁵⁹».

Dans une lettre non datée, mais écrite de Mission City, le père Jean-Marie Lejacq demande ce qu'il a oublié la dernière fois: «Ce serait une boîte de graisse blanche. Le père Pandosy ne peut plus faire de sa graisse camphrée¹⁶⁰».

On a vu qu'au Lac Caribou, le père Gasté avait utilisé la teinture d'arnica¹⁶¹ et le 14 janvier 1891, on parle d'huile de Castor [ricin]¹⁶² puis en 1895 de pilules de goudron¹⁶³. Le père Lacombe utilisa le nitrate d'argent et le beaume de Galaad¹⁶⁴.

Avec le temps on devient plus sophistiqué et on trouve selon le père Brown de la Xylocaine pour l'extraction des dents¹⁶⁵, de la pénicilline¹⁶⁶ et de la coramine en cas de crise cardiaque¹⁶⁷.

Chaque mission avait sa petite pharmacie et le missionnaire sa trousse pour les remèdes. Le père Rio avait hérité de celle de son supérieur tué dans l'armée française au cours de la grande guerre et le gouvernement canadien lui en fournit également une en 1927¹⁶⁸. Il explique aussi comme il guérissait certaines maladies ou indispositions: eau de riz pour la diarrhée, recommandations d'hygiène et savon hygiénique en cas de maladie de peau; des gouttes d'Auralgan et de la glycerine pour les oreilles. Il possédait aussi du coton hydrophile, des bandages de divers calibres, des ciseaux pour découper les tissus médicaux [?] et des fils pour les cas de suture.

De son côté, le père Cochard décrit les remèdes conservés à la mission: pilules pour les troubles de foie, aspirines, huile de ricin, savon hygiénique, capsule pour anesthésier les dents, teinture d'iode, mercurochrome, iode en poudre, peroxyde, graine de lin. On avait aussi bistouri, daviers, ouate, bandages et diachylon. À la mission on possédait la liste des médicaments avec explication pour leur usage ainsi qu'un dictionnaire médical. En voyage, on apportait les principaux remèdes, sauf ceux qui étaient susceptibles de geler¹⁶⁹. Cette liste servait aussi pour faire les commandes annuelles auprès du gouvernement fédéral qui fournissait les médicaments gratuitement.

Le père Pochat Catilloux pour sa part énumère les remèdes suivants vers les années 1960. En voyage on apportait, Demeral, Dodeine, pénicilline, phénobarb, valium, du catgut, de l'analgésique pour arthrite. On avait également le stethoscope pour découvrir les cas de pneumonie¹⁷⁰.

Le père Joseph Buliard donne aussi une seule indication sur sa pharmacie en voyage: sulphates pour la grippe¹⁷¹.

Le père Paul-Henri Dionne mentionne: pastille de potasse pour le mal de gorge 172.

Le père Raymond Coccola parle de «bromide tablets¹⁷³», dans un autre cas où plusieurs se plaignent du rhume, il administre des «cure-all cold capsules», renvoie les gens dans leur iglou avec recommandation de boire beaucoup de thé et de bouillon et de se tenir au chaud¹⁷⁴. Il affirme que plusieurs venaient à sa maison: «But my medicine shelves were bare except for first-aid supplies, aspirin, and anti-grippe capsules in which I was rapidly Tossing faith¹⁷⁵..»

Gaston CARRIÈRE, O.M.I. *Ottawa*.

NOTES :

* Texte d'un travail donné à la Société canadienne d'histoire de la Médecine, Vancouver.

- 1 Roger BULLIARD, O.M.I., *My Eskimos. A Priest in the Arctic*, London, Burns and Oates, [1956], p. 184.
- 2 Eugène Fafard, o.m.i. à Gaston Carrière, o.m.i., 28 juillet 1983; Eugène NADEAU, o.m.i., *J'étais routier en terre stérile. Vie du Père Henri-Paul Dionne, o.m.i.*, Montréal, Éditions oblates, [1956], p. 114.
- 3 Séguin, Jean, dans Gaston CARRIÈRE, o.m.i., *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie Immaculée du Canada*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1979, vol. 3, p. 180.
- 4 M^{gr} Eugène de Mazenod écrivait au cardinal Giacomo Fransoni, préfet de la Propagande, le 24 novembre 1853: «Il possédait douze ou quinze métiers et assez de connaissances médicales... Il fit merveille... aidé par ses connaissances médicales...», dans Eugène DE MAZENOD, *Lettres à la S. Congrégation et à l'Œuvre de la Propagation de la Foi 1832-1861*, Rome, Postulation O.M.I., 1981, p. 76.
- 5 Ce semble bien être le sens des mots «a professional visit» dans Victor J. FARRAR, *The Nisqually Journal*, dans *Washington Historical Quarterly*, 10 (1919), p. 218. May 21st (Monday) 1849: «Revd Fathers Ricard and Rempitt arrived today, the former with the view of seeing Mr. Douglas and the latter to go on a professional visit to Victoria by request of Mr. D.» Le père Lempfrit s'était embarqué avec Mr. Douglas le 1^{er} juin et avait voyagé avec le Gouverneur jusqu'à Cowlitz lors de son arrivée dans le district de l'Orégon, comme il le dit dans son journal cité à la note 15 ci-dessous.
- 6 Marcel Rio, o.m.i., à Gaston Carrière, o.m.i., 23 juillet 1982.
- 7 Edward BROWN, o.m.i., *Practicing Medicine*, Dec. 19, 1978 (manuscrit).
- 8 Jean-Marie Cochard, o.m.i., à Gaston Carrière, o.m.i., 26 juillet 1982.
- 9 Kay CRONIN, *Cross in the Wilderness*, Toronto, Mission Press, (1976), p. 194.
- 10 Au père Joseph Fabre, o.m.i., 25 mars 1859 (archives générales O.M.I., Rome, dossier Faraut, Henri).
- 11 A l'abbé Benoît et à sa sœur Marguerite, 14 novembre 1887 (*ibidem*, dossier Bonnard, Étienne).
- 12 Lac Caribou, 17 novembre 1906, dans *Missions de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, 45 (1907), p. 491.
- 13 M^{gr} Isidore Clut à M^{gr} Alexandre Taché, 13 mai 1864 (archives diocésaines de Saint-Boniface, microfilm n° 1837 (conservé aux archives Deschâtelets).
- 14 Fort Chipewyan, 28 décembre 1858 (archives des Sœurs Grises de Montréal, Saint-Boniface). Nous soulignons.
- 15 *Voyage du père Lempfrit Missionnaire Oblat de Marie Immaculée se rendant dans la mission de l'Oregon en 1848* (archives Deschâtelets, Ottawa). Le 27, il ajoute: «Mes malades deviennent plus nombreux.»
- 16 *Ibidem*.
- 17 *Ibidem*.
- 18 *Ibidem*.
- 19 *Ibidem*.

- 20 *Ibidem*.
- 21 *Missions... des... Oblats de Marie Immaculée*, 11 (1873), p. 193.
- 22 À M^{gr} Alexandre Taché, 30 novembre 1862 (Archives diocésaines de Saint-Boniface).
- 23 Cité dans *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, 20 (1910), p. 193.
- 24 À Joseph Fabre, o.m.i., 28 mai 1866 (archives générales O.M.I., dossier Moulin, J).
- 25 Fernand MICHEL, *Dix-huit ans chez les sauvages*, Pans, Périsset, 1866, p. 225.
- 26 *Exploration de la région du grand lac des Ours...*, Paris, Téqui, 1893, p. 333.
- 27 Good Hope, 29 février 1868, dans *Missions... des... Oblats de Marie Immaculée*, 8 (1869), p. 307.
- 28 *Exploration du grand lac des Ours...*, p. 136.
- 29 *Ibidem*, p. 133.
- 30 A l'abbé Benoît et sœur Marguerite (archives générales O.M.I., dossier Bonnard, Étienne).
- 31 Au père Joseph Fabre (*ibidem*).
- 32 Au père Henri Faraud, 17 décembre 1862 (*ibidem*, dossier Clut, Isidore).
- 33 *Mémoires*, dans *Vie Oblate Life*, 30 (1980), p. 149.
- 34 *Ibidem*.
- 35 Kay CRONIN, *Cross in the Wilderness*, p. 193-194.
- 36 Au père Daniel Barber, 24 décembre 1870 (archives générales O.M.I., dossier Scollen, Constantine).
- 37 *Ibidem*.
- 38 Copie dactylographiée par le père Arthur Thibert, o.m.i., p. 94 (archives Deschâtelets, Ottawa).
- 39 *Ibidem*, p. 48.
- 40 Archives générales O.M.I., Rome, dossier Alberta-Saskatchewan, généralités.
- 41 Au père James McGuckin, 28 octobre 1879 (archives Deschâtelets, Ottawa).
- 42 Lettre citée au père Gaston Carrière.
- 43 *The Flying Missionary...*, New York, Benziger, 1936.
- 44 *Arctic Wings*, New York, Echo Books, (1965). Voir aussi Léon Doucet à Marc de L'Hermitte, Blackfoot Crossing, 18 mai 1887 (archives générales O.M.I., Rome, dossier Doucet, Léon).
- 45 *Les Cloches de Saint-Boniface*, 32 (1933), p. 52.
- 46 *Quinze ans sous le cercle polaire...*, Paris, E. Dentu, 1889, p. 163.
- 47 *Ibidem*, p. 163.
- 48 Lettre écrite vers 1919 (archives générales O.M.I., Rome, dossier Alberta-Saskatchewan, généralités).
pas?48»
- 49 Marcel Rio à Gaston Carrière, 23 juillet 1982.
- 50 *Ibidem*.
- 51 Le 5 mai 1857 dans *Copies de lettres des relations avec les missions étrangères* (archives générales O.M.I., Rome).
- 52 Eugène NADEAU, o.m.i., *J'étais routier en terre stérile...*, p. 101-102.
- 53 Léon Doucet à Marc de L'Hermine, 1887 (*loc. cit.*).
- 54 Émile PETITOT, o.m.i., à Joseph Fabre, septembre 1863, dans *Missions de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, 6 (1867), p. 375.
- 55 *Ibidem*, p. 377.
- 56 *Souvenirs d'un missionnaire en Colombie Britannique...*, Winnipeg, Editions de La Liberté, 1933, p. 347.

- 57 *Ibidem*, p. 347.
- 58 *Ibidem*, p. 347.
- 59 À la baronne de ?, (archives diocésaines de Saint-Boniface).
- 60 Eugène NADEAU, o.m.i., *J'étais routier en terre stérile...*, p. 35.
- 61 *Exploration du Grand Lac des Ours...*, p. 379.
- 62 Inuk. «*Au dos de la Terre*!», Paris, O.P.E.R.A., [1972], p. 332.
- 63 *Ibidem*, p. 332.
- 64 *Op. cit.*, p. 194.
- 65 *Arctic Wings...*, p. 86-88.
- 66 *Art. cit.*
- 67 Lettre citée à Gaston Carrière.
- 68 *Idem*.
- 69 Frédéric Guertin, o.m.i., à Me^r Louis d'Herbomez, o.m.i. (archives Deschâtelets, dossier P. 3694).
- 70 Lettre citée à Marc de l'Hermitte.
- 71 Constantine Scollen à Daniel Barber, 24 octobre 1870 (*loc. cit.*).
- 72 *To Bar White Man from the Vanishing Eskimo*, 5 p. (archives générales O.M.I., dossier Baie d'Hudson, Esquimaux I).
- 73 Pages 6-7 (archives Deschâtelets); voir aussi les *Mémoires du Père Nicolas Coccola*, dans *Vie Oblate Life*, 35 (1976), p. 42.
- 74 Jean-Marie Cochard à Gaston Carrière (*loc. cit.*).
- 75 F. CLAEYS-BOUVAERT, *Clercs, Occupations interdites*, dans Raoul NAZ, *Dictionnaire de droit canonique*, Paris, Létouzey et Ané, vol. 3, col. 851-852.
- 76 *Réunion des missionnaires des missions indiennes du Labrador*, 1958 (archives générales O.M.I., Rome, dossier Labrador: Congrès).
- 77 Kay CRONIN, *op. cit.*, p. 194.
- 78 Jean-Marie Cochard à Gaston Carrière.
- 79 Jean Pochat-Cotillou, o.m.i., à Gaston Carrière, (témoignage).
so Voir ses *Mémoires*, dans *Vie Oblate Life*, 39 (1980), p. 156-157.
- 81 Hippolyte Leduc à Joseph Fabre, Saint-Albert, 22 décembre 1870, dans *Missions... des... Oblats de Marie Immaculée*, 11 (1873), p. 198-205.
- 82 Le père Séguin à sa sœur, ^{1er} juin 1871, (*loc. cit.*, p. 220).
- 83 Lettre citée à la note 70.
- 84 *Missions... des... Oblats de Marie Immaculée*, 10 (1872), p. 475-477.
- 85 *Brief sketch of the origin and spread of the Small Pox in the Saskatchewan District with the number of deaths at the several forts, Settlements, and among the different plain tribes* (archives diocésaines de Saint-Boniface, film n° 1757 aux archives Deschâtelets, Ottawa).
- 86 Archives générales O.M.I., dossier Séguin, Jean.
- 87 Juin 1866 (*ibidem*) et copie dactylographiée, p. 105-106 (archives Deschâtelets).
- 88 À un destinataire inconnu, Dunvegan, 20 décembre 1886 (archives générales O.M.I., dossier Le Treste, Joseph).
- 89 Archives générales O.M.I., dossier Clut, Isidore.
- 90 Le 1^{er} août 1876 (*loc. cit.*, p. 345).
- 91 Le 8 février 1877 (*ibidem*, p. 348).

- 92 Le 2 juillet 1879 (ibidem, p. 389).
- 93 Le 17 janvier 1879 (archives provinciales O.M.I., Winnipeg).
- 94 Julien Moulin à Joseph Fabre (archives générales O.M.I., dossier Moulin, Julien).
- 95 *Exploration de la région du Grand Lac des Ours*, p. 136. Il s'agit du camp des «Gens du Poil», où il avait été demandé (ibidem, p. 132).
- 96 *Loc. cit.*, p. 305.
- 97 Constantine Scollen à Cher et Rév. Père, Fort des Prairies, 15 mai 1865 (archives générales O.M.I., dossier Scollen, Constantine).
- 98 *Autour du Grand Lac des Esclaves*, p. 27.
- 99 Au Directeur des Missions, Lac Caribou, 17 novembre 1906, dans *Missions... des... Oblats de Marie Immaculée*, 50 (1907), p. 492.
- 100 Eugène NADEAU, o.m.i., *J'étais routier en terre stérile*, p. 57.
- 101 *Ibidem*, p. 59, 61.
- 102 *Ibidem*, p. 42-43.
- 103 *Arctic Wings*, p. 52.
- 104 *Art. cit.*, p. 3. los *Ibidem*, p. 14.
- 106 Nicolas COCCOLA, o.m.i., *Mémoires*, dans *Vie Oblate Life*, 39 (1980), p. 150; Kay CRONIN, *op. cit.*, p. 195; dossier Alberta-Saskatchewan, généralités (archives générales O.M.I., Rome).
- 107 *Fièvres accompagnées de toux* (Zéphirin Gascon à R. McFarlane, [s. 1.], 3 décembre 1872 dans Archives provinciales O.M.I., Winnipeg); *fièvres malignes* (Etienne Bonnard à Joseph Fabre, 12 juillet 1888 (archives générales O.M.I., dossier Bonnard, Étienne); *typhus avec fièvre nerveuse* (Émile PETROTT, *Journal* (1868), dans *Missions... des... Oblats de Marie Immaculée*, 8 (1869), p. 296.
- 108 Voir Nicolas COCCOLA, o.m.i., *Mémoires*, dans *Vie Oblate Life*, 39 (1980), p. 156.
- 109 Léon Doucet à Marc de L'Hermitte, 18 mai 1887 (*loc. cit.*).
- 110 Louis D'Herbomez à Paul Durieu, 7 septembre ? (archives Deschâtelets).
- 111 Archives provinciales O.M.I., Winnipeg.
- 112 Archives générales O.M.I., dossier Séguin, Jean.
- 113 *Loc. cit.*, p. 220.
- 114 Archives générales O.M.I., dossier Séguin, Jean.
- 115 Page 312.
- 116 À ?, le 27 décembre 1878, dans *Missions... des... Oblats de Marie Immaculée*, 17 (1879), p. 189.
- 117 Léon FOUQUET, dans *Missions... des... Oblats de Marie Immaculée*, 3 (1864), p. 198.
- 118 Archives Deschâtelets, Ottawa, dossier P 58.
- 119 Kay CRONIN, *op. cil.*, p. 194; Nicolas COCCOLA, o.m.i., *Mémoires* dans *Vie Oblate Life*, 35 (1976), p. 40.
- 120 Kay CRONIN, *op. cit.*, p. 195.
- 121 Kay CRONIN, *op. cit.*, p. 194; Nicolas COCCOLA, o.m.i., *Mémoires* dans *Vie Oblate Life*, 35 (1976), p. 40.
- 122 Nicolas COCCOLA, o.m.i., *Mémoires*, dans *Vie Oblate Life*, 39 (1980), p. 151.
- 123 Au Directeur des Missions, Lac Caribou, 17 novembre 1906, dans *Missions... des... Oblats de Marie Immaculée*, 50 (1907), p. 491-492.
- 124 *Ibidem*
- 125 Marcel Rio à Gaston Carrière (*lettre citée*).
- 126 *Art. cit.*, p. 4.

- 127 *Loc. cit.*, p. 96.
- 128 Don MacMillan, médecin de la mine.
- 129 *Art cit.*, p. 4.
- 130 Lettre citée à Gaston Carrière.
- 131 Page 16.
- 132 *Art cit.*, p. 4.
- 133 Émile GROUARD, o.m.i., *Soixante ans d'apostolat dans l'Athabaska-Mackenzie*, Winnipeg, La Liberté, p. 298; le père Tissier eut une aventure semblable, voir Pierre DUCHAUSSOIS, o.m.i., *Aux glaces polaires*, Ottawa, Juniorat du Sacré-Cœur, [1920?], p. 280281. S'était-il gelé un orteil, il voulut la faire couper par les Indiens qui s'y refusèrent à cause de leurs mauvais couteaux.. Il le soignèrent avec la sous-écorce d'un sapin rouge qu'il firent bouillir. Par des lavages et les compresses répétés de cette décoctions, ils lui sauvèrent les pieds et probablement la vie.
- 134 Eugène NADEAU, o.m.i., *op. cit.*, p. 131-132.
- 135 En Saskatchewan, dans la région de North Battleford.
- 136 *Father Lacombe. The Black-Robe Voyageur*, New York, Moffat, Yard and Company, 1911, p. 56.
- 137 Nicolas COCCOLA, o.m.i., *Mémoires*, dans *Vie Oblate Life*, 35 (1976), p. 40.
- 138 *Ayorama*, Toronto, Oxford University Press, 1955, p. 153-156.
- 139 *Op. cit.*, 11 juillet 1848 (archives Deschâtelets, Ottawa).
- 140 Léon VANIER, *La tradition scientifique et l'homéopathie*, dans *Médecine officielle et médecines hérétiques*, Paris, Plon, [1945], p. 63-116.
- 141 *Homéopathie*, dans *Nouveau Larousse médical illustré...*, Paris, Librairie Larousse, [1952], p. 545.
- 142 Archives Deschâtelets, Ottawa.
- 143 À M^{gr} Alexandre Taché, 15 mai 1866 (archives générales O.M.I., dossier Séguin, Jean). Archives diocésaines de Saint-Boniface.
- 144 À M^{gr} Alexandre Taché, 15 mai 1866 (archives générales O.M.I., dossier Séguin, Jean).
- 145 A M^{gr} Alexandre Taché, 17 septembre 1863 (archives diocésaines de Saint-Boniface).
- 146 Île-à-la-Crosse, 9 janvier 1862 (archives générales O.M.I., dossier Faraud, Henri).
- 147 Au père Isidore Clut, 24 janvier 1862 (archives générales O.M.I., dossier Faraud, Henri). Il s'agit de *l'arnica montana* qui selon Larousse est un stimulant énergique du système nerveux.
- 148 *quinze ans sous le cercle polaire*, p. 102.
- 149 A l'abbé Benoît et à sœur Marguerite (archives générales, O.M.I., dossier Bonnald, Étienne).
- 150 A M^{gr} Henri Faraud, o.m.i., 28 juillet 1864 (archives générales O.M.I., dossier Séguin, Jean).
- 151 Jean Séguin à sa sœur, ^{ter} juillet 1876, *loc. cit.*, p. 345.
- 152 Julien Moulin à Joseph Fabre (*ibidem*, dossier Moulin, Julien).
- 153 Le 6 septembre 1874 (archives Deschâtelets, dossier P. 6523-6524. C'est nous qui soulignons. Le père Gabriel Breynat avait de la quinine parmi ses remèdes. (Gabriel BREYNAT, *Cinquante ans au pays des neiges*, Montréal, Fides, [1948], vol. 2, p. 178).
- 154 Archives Deschâtelets, Ottawa, dossier P. 5372-5373.
- 155 *Loc. cit.*, p. 254.
- 156 Archives Deschâtelets, Ottawa, dossier P. 6477.
- 157 Archives générales O.M.I., Rome, dossier Indiens-Colombie Britannique.
- 158 Page 45 (archives Deschâtelets, Ottawa).
- 159 Au directeur des *Missions*, dans *Missions... des... Oblats de Marie Immaculée*, 50 (1907), p. 491.

- 160 Archives Deschâtelets, Ottawa, dossier P. 4170.
- 161 *Codex du Lac Caribou*, 4 décembre 1885.
- 162 Archives Deschâtelets, dossier *Codex du Lac Caribou*.
- 163 *Ibidem*, le 3 mars 1895, p. 22.
- 164 Katherine HUGHES, *op. cit.*, p. 56.
- 165 *Art. cit.*, p. 8.
- 166 *Ibidem*, p. 5.
- 167 *Ibidem*, p. 7.
- 168 Lettre citée à Gaston Carrière.
- 169 *Idem*.
- 170 Témoignage à Gaston Carrière.
- 171 9 mai 1952, p. 57 (archives Deschâtelets; *Codex*).
- 172 Eugène NADEAU, o.m.i., *op. cit.*, p. 100.
- 173 *Ayorama*, p. 2.
- 174 *Ibidem*, p. 301, 302.
- 175 *Ibidem*, p. 302.

Oblate Spirituality and Prayer

SOMMAIRE — L'Auteur étudie la nature de notre spiritualité et la place que doit y occuper la prière. Avant le XVI^e siècle, la seule forme de spiritualité de la vie religieuse était la vie monastique et la prière formelle la plus importante activité. Lorsqu'au XVI^e siècle, les religieux sortent plus fréquemment de leur monastère, il sont touchés par les besoins des pauvres et la mission de l'Église. Ces préoccupations sont exprimées par le second paragraphe de la préface de la Règle des Oblats. C'est un nouveau modèle de spiritualité religieuse. On sent le besoin d'être plus flexible dans une communauté apostolique qui trouve sa source dans notre mission. La prière commune demeure cependant l'un des moments les plus intenses de notre vie apostolique. La responsabilité est, pour une large part, laissée à l'individu et à la communauté locale. Ce genre de spiritualité crée une tension entre le temps consacré à la prière et à l'apostolat. Le Fondateur y insiste: l'unité de notre vie se réalise dans et par le Christ. Notre vie spirituelle doit être une expérience et une rencontre du Christ et nous avons besoin de relations étroites avec Dieu et nos frères en communauté. Il faut être des hommes de prière et on prie comme missionnaires; donc toujours près du peuple que l'on évangélise. À ce point de vue, les jeunes religieux peuvent être un exemple pour les plus anciens.

The topic which I am going to address is Oblate Spirituality and Prayer — two very comprehensive topics. What I am going to do is speak about the nature of our spirituality and the place of prayer within it.

Up until the 15th and 16th centuries the spirituality of religious life was pretty well determined. Though there were a great many differences in the charisms of religious communities, their styles of life, their governance and their expressions of piety, the basic model and framework of religious spirituality was firmly established; in fact there was only one model and that was the monastic model.

There are a great many things we can say about this particular model. For the monastic religious, formal prayer in the Liturgy of hours is important, in fact it determines everything — the rest of the life flows around this communal experience. Schedule and routine are important, not for the sake of order, but to facilitate the consistent rhythm of formal prayer. This rhythm, this consistent pattern of formal prayer leads them to the experience of God to which their vocation calls them. Obviously stability, solitude, and physical presence to one another are important factors which set the atmosphere for their charism to come to life. While monastic communities are involved in many different works, their formal prayer together is their most important apostolic work and expresses in the fullest manner possible their personal response to the call they have heard from God.

Beginning in the 15th and 16th centuries man and women in the Church begun to experience a call to religious life that took them beyond the walls of the monastery. People like Ignatius, Liguori, De Mazenod and many other men and women were so touched by the needs of the poor and the mission of the Church that they moved into the marketplace to minister to those in need. This was their response to their personal encounter, with Jesus Christ - to reach out to the poor and abandoned of the Church. The second paragraph of the forward to our Constitutions and Rules expresses this well.

Blessed Eugene de Mazenod heard that call. Burning with love for Jesus and His Church, he suffered deeply on seeing how God's people were abandoned. He chose to become the servant and priest of the poor and to give his life wholly to them.

Here, with this kind of response to a call from God to apostolic activity, we have the origins of a whole new model of religious spirituality. We call this the apostolic model.

In this particular model apostolic activity has primacy and determines everything. This is not to say that apostolic activity is the only thing that matters, but the other important elements in the life of an apostolic religious are built around, in, and through the mission. In the apostolic model it is important that the member be flexible, be able to deal with change, able to change even the time in which he prays according to the needs of the people he is serving. A person who is looking for a structured, consistent pattern of life where all the realities are exactly the same no matter where he is will be deeply frustrated in an apostolic community. The apostolic religious has to have a certain facility to be with and find God in his apostolic activity. While community life in its many dimensions is very important for the apostolic religious, it will certainly not be at the same level that it is for the monastic religious.

When we listen to this description of apostolic spirituality which is the nature of our Oblate spirituality we could quickly think that private and communal prayer are not that important - that if they happen after the apostolic work is completed, that's fine and if not, so what. This is far from the truth. Our spirituality is rooted in our mission and our personal and communal prayer are likewise rooted in our mission wherever we are. As Constitution 40 states:

What ever the demands of our ministry, one of the more intense moments in the life of an apostolic community is the time spent praying together. One in spirit with those who are absent, we turn to the Lord to praise him, seek his will, beg forgiveness and ask for the strength to serve him better.

If we look at the life and writings of our Founder, or for that matter the life and writings of the founders of other apostolic communities, they all had an intense zeal to meet some particular need of the Church, but at the same time they emphasized consistent personal and communal prayer.

Apostolic spirituality or Oblate Spirituality is very challenging as it leaves most of the responsibility for a person's spiritual life in his own hands and that of the local community. As Constitution 38 states, "Each community whether a house or a district, will adopt a program of life and prayer best suited to its purpose and apostolate". We don't have universally agreed upon times of prayer or a lot of structures to make sure that people pray. Being missionaries, every situation is so different that if we are going to be effective we need to be flexible and yet responsible to ourselves and one another in community.

By our very name we are missionaries and our first instinct will always be for the mission. How often do we hear the laity praising us for being down to earth, easy to relate to, available and really interested in their lives? It is not just a happy coincidence that so many of our members have these traits - it is our vocation, our charism - it's why in one way or another many of us chose to become Oblates.

Within any spirituality there will always be a tension and certainly we find this in our own spirituality. Perhaps the most basic tension we encounter is between time spent in prayer and reflection and time spent in the apostolate. When we are good at something and we get a lot of affirmation and see a tremendous need for what we are doing, it can be difficult to stop. As Oblates we run the same risk that any apostolically active religious runs, and that is, to let our lives become unbalanced to the point that our spiritual lives, our community ties, and our physical health are jeopardized. We have a new word for this in recent years - we call it burnout and it is certainly not something particular to our time.

If we look at the life of our Founder and his world, we see that he was intensely involved with the politics of his country, the movements within the Church, his own family and the founding of our religious community. From his writings we see that he struggled with the balance between activity and prayer and how deeply attracted he was to both. He was accustomed to praying for prolonged periods in front of the Blessed Sacrament and spoke of having to tear himself away from it. In a letter written in 1818, he emphasized the importance of both prayer and apostolic activity.

One portion of their life will be given over to prayer, interior recollection and contemplation in the privacy of God's House, wherein they dwell together in common. The other portion will be entirely consecrated to outside works requiring the most active zeal. However, their chief concern will be as much when out on missions as when in the house to make progress in the paths of ecclesiastical and religious perfection... in a word they will strive to become other Christs.

At one point we know that de Mazenod divided the missionaries' lives up into six months of apostolic activity and six months where they came back to their communities for prayer and study. This reflects the two great desires that the Founder had: a great love and desire to serve the needs of the Church and a desire for the personal holiness of his men.

An incident in the early life of the Congregation indicates the Founder's strong feeling that the apostolate should not eliminate prayer and community life. In 1816 a young French seminarian by the name of Suzanne met the Founder at a mission he was preaching. The two of them hit it off and immediately Suzanne joined the Oblate community in Aix. A friendship developed between the two and the Founder had great plans for the talented young man. He was grooming him to be the superior of the Scholasticate where he would form future Oblates. After his ordination in 1821 he was given charge of one of the most important missions of the Congregation. He was a talented speaker and had great appeal with the people. Beside being superior and a busy preacher, he was given the task of building a new Church and raising the money to do it. Obviously it was impossible for Suzanne to be present at

community functions and when the Founder heard about this he came to the community and convened a chapter of faults. At this session it became apparent that Suzanne was missing a lot of community exercises including the office in common. The Founder's fiery temper came out and in a very volatile scene removed Suzanne as superior and left him only with the responsibility of preaching missions. We are told that with this new freedom Suzanne redoubled his efforts but his health soon gave out and he died before the age of 30. So we see that burn out is not only a 20th century phenomena.

As missionaries we are called to be apostolic men who experience God in prayer, men who experience God in the events and people of our lives and men who are evangelized by the very people to whom we are sent. In any spirituality there is at the core of basic asceticism, a tension, a discipline, and for us it is to develop a creative inter-play between our prayer and apostolic activity, so that they are not two poles that are constantly at odds, but rather realities that nourish and enrich one another.

One of the effects of prayer is that it allows the spirit within to become more active, to effect how we think, how we feel, and how we perceive reality. Prayer enables us to sense God's presence in all things – it connects, us more intimately with all reality. Without prayer our attempts to sense God in the people and events of our life becomes an intellectual exercise rather than a life giving experience of faith. This faithfilled view and experience of reality leads and draws us back to prayer to be with the master of creation in thanksgiving and gratitude.

If we reflect on our spirituality and our life of prayer, we discover that we have this need to be men of solitude, of contemplation, of study. This is not only a need we have, but a very real part of our Oblate Charism and vocation. Since Vatican II, we have been called by the Church to get in touch with our charism, with the spirit of our Founder. Our new constitutions and Rules clearly reflect our charism which calls us to take time apart to renew ourselves in the spirit of our vocation. In so many ways we can be like the prophet Elijah who went to the mountain to meet God. There he experienced an earthquake, a great fire and wind; fortunately he stood still enough to experienced God in the movement of the gentle breeze. In many ways our lives are filled with earthquakes, fires and turmoil: so it is important that we stand still long enough to experience and be renewed by the gentle presence of God.

Solitude, quiet, self emptying are important for our physical and emotional well-being. Relaxation therapists tell us how important it is to empty ourselves completely so that our psyches can wind down and our bodies relax. And isn't this what the Gospel message is about... that he must increase and we must decrease. Not because our God given personalities are so bad or evil, but that we may put on the heart and mind of Christ. We talk a lot about getting it together, being ourselves, ridding ourselves of the things that cause disharmony within us. We come to this wholeness, this togetherness in Christ. As Constitution 40 states, "We achieve unity in our life only in and through Jesus Christ."

In a presentation of this nature, there is always a tendency to try to do a subtle sell job on the value and importance of prayer and frankly, I don't think that its a bad temptation. We need reminders. The Church in her liturgical life is constantly reminding us of the great mysteries of our faith, of the love and care of God for us. Each Eucharist we are reminded in a living and real way of the death and resurrection of Jesus. And so I believe it is the same with prayer. We need to remind ourselves of its importance, its power and its life-giving abilities to change our lives and the lives of those to whom we are sent.

What I would like to do is just reflect on some of the characteristics of our prayer life as Oblates as it comes to us from our Founder, our charism and our Constitutions and Rules.

Our prayer life as Oblates is first and foremost a personal experience – an encounter with Jesus Christ. In the beginning of Scripture we are told that it is not good for man to be alone and we don't have to think about it too long to resonate with the truth of it. The call to religious life comes in many different ways. For the person who responds to God and perhaps to the somewhat vague urging to enter religious life, at some point in this process of response, there is usually a more personal encounter with God. Perhaps its the kind of thing that is hard to describe, to really put words on so that another person can grasp and understand what it is that we have experienced. Yet it is there and it is real. Each one of us, maybe it was at the time of profession, maybe at the time of ordination, perhaps during a retreat or at a moment of crisis have experienced God's personal care and love for us. Certainly these kinds of experience are difficult if not impossible to maintain, yet they tell us something about God and that is, his

personal interest in us. This is the memory we need to keep alive within us. It is the context in which we pray; it is the reason we have to be people of hope on our journey through life. To flush out even more concretely, who he is, God sent his son Jesus for those in between times when we are in the valley and not on the mountain top. Basic to our vocation is a call to become personal companions of Jesus, to walk with him as his disciples did and to cooperate with him in all things. As our second Constitution reminds us "We are men set apart for the gospel, men ready to leave everything to be disciples of Jesus. The desire to co-operate with him draws us to know him more deeply, to identify with him, to let him live in us. We strive to reproduce in ourselves the pattern of his life." The point I am making is that our prayer life is directed not to some vague foreign entity whom we had better sit in front of from time to time, so that our lives go a little better than they have been going, but to a very personal and caring God who has visited our lives many times with his peace and everyday lets us see and experience a little more of himself through Jesus Christ.

We see this very personal Christ-centered orientation in the life of our founder. In his Good Friday experience of 1807, at the unveiling of the crucifix he was so deeply moved he wept. It was for him a moment of conversion in which he accepted Jesus as his saviour and as the center of his life. It is to this same kind of conversion and personal encounter with Christ that our Founder and our charism calls us to. It is not good for man to be alone... we need close personal relationships with our God and one another.

A second characteristic of our prayer life is that it is communal. Even when we are praying alone it has a way of building the bonds which unite us. We put a tremendous amount of emphasis on personal relationships and being a part of community. Very often we go to all kinds of lengths to build relationships and community life and at times these efforts can leave us exhausted and wondering if it is really possible to build relationships that will last. Henri Nouwen in his book "Clowning in Rome" describes beautifully the community building aspect of solitude and prayer when he writes...

Solitude is the ground from which community grows. Solitude is essential for community life because there we begin to discover a unity that is proper to all unifying actions. In solitude we become aware that we were together before we came together and that community life is not a creation of our will, but an obedient response to the reality of our being united.

There is a real relationship between the existence and quality of our prayer and the existence and quality of our community life. In and through our life of prayer that part of community life that cannot be built by human resources is created and solidified.

When we talk about community building and prayer, there is something to be said for visibility. It can be difficult to do anything alone; we easily lose our motivation and enthusiasm and I believe this is especially true of prayer. It takes discipline to pray consistently. We can find good reasons to minimize prayer and let it gently slip out of our lives. We need encouragement in prayer. There is something unique and powerful about the encouragement that comes from seeing and experiencing one another as men who consistently take time for prayer. This is a unique support and encouragement that we can give to one another. When we invite young men to "Come and See"; to live with us in community; to explore their vocation; it is important that they see and experience us as men of prayer. It is difficult for them to test out their call with us, or even be attracted to us if they don't see and experience the complete reality of apostolic religious life.

A third dimension of our prayer life that I would like to reflect on is its ministerial and pastoral aspect. As missionaries and apostolic men most of us are effective in ministry. We can sense our effectiveness in the lives of the people we minister to. Somehow we can sense their growth and freedom that comes from our contact with them. They come to believe that they are good and lovable, that somehow even God loves them because we have first loved and accepted them for who they are. When we experience our effectiveness with people, our ability at times to even change systems which effect their lives we are touched with a deep sense of responsibility. God has blessed us with some powerful talents and if we use them well, we can literally at times see the kingdom coming about. The danger of course is that we begin to assume all of the responsibility for helping people and we pour ourselves out without allowing anything to fill us other than the satisfaction that we have done something good.

At times like this I think we need to listen to the things we tell other people. Very often we encourage them to pray with great faith, to stop trying to do everything on their own power and to depend

on God. We easily encourage them to accept whatever it is that God sends into their lives, because no doubt there is always some sort of blessing within it. We assure them that God does hear their prayers, even though they don't appear to be answered and that trust is what is really important. We remind them to pray with one another, noting that prayer seems to be so much more powerful and effective when it takes place within a family or community.

As preachers of the word, who proclaim a Jesus who is compassionate and who is saviour, we need to listen deeply to our own words and take them to heart. I do not believe that there is a religious or priest anywhere who does not at some point urge people to pray with faith, to turn their lives over to God. After all there are so many situations in life that are so sad and hopeless that what else can we say. And these are the very words we need to listen to especially when we feel overwhelmed by work, by difficulties, by misunderstandings. As apostolic men we encourage others to pray with trust and confidence. We tell people to turn their lives over to God because he can do things so much better than they can. As apostolic men we need to remind ourselves that our prayer is creative, effective and apostolic and maybe all the more so at times when we feel it is dry, lifeless and a waste of time. We are called to be witnesses, signs of the kingdom, people who believe that God's power working in and through us can do more than we could ever hope for or imagine or accomplish through our own efforts.

The results of prayer are often difficult to measure and even name. Certainly through prayer not only does our understanding of God increase, but so too does our own self understanding and how we fit into God's plan. While self understanding is a result of prayer, it is to a certain degree, a prerequisite-requisite for effective prayer. The posture of any Christian before God is couched in a realization that our God is a giver of all good things and that we are radically dependent on him. Mary in her Magnificat expresses well this understanding of self and exemplifies in her life the posture we are called to take before God in our prayer. Mary is a model of solitude, of the contemplative dimension of our life. Because of her self understanding of who she was before God, she was able to receive Jesus and share him with all people. Solitude, contemplation, radical openness to God are not just solutions we grasp in response to our struggles and the problems of the world, rather it is a stance, a part of our identity and charism we are called to cultivate and express.

Like any Christian, when we begin to get in touch with our identity, we find that we really are people on a journey, people traveling to a destination we call the kingdom. Our Constitutions and Rules pick up on this idea of journey as we are described as "pilgrims walking with Jesus in faith, hope and love."

Most of us have been Oblates for many years and for all of us, as we look back on our lives, we can certainly see a lot of traveling, a lot of journeying. I suspect that it is not too difficult for us to identify with the concept of being a pilgrim.

A Christian pilgrim is someone who is rooted in the Lord, who doesn't have a lot of possessions or the same group of people to fall back on consistently throughout the journey. What keeps the pilgrim going is a sense of hope based on the experience of God who has delivered and mediated life to him in the past and has promised to be with him in the insecurities and unknowns of the journey. A pilgrim does not have a road map or itinerary to guide him, so it is important for him to listen with reverence to the people and events of his life, so that he will not miss the new ways in which God will provide for him. Thus the pilgrim must have the ability to read his world well; to be able to look deeply into the people and events of his life and experience the voice of God speaking. This takes more than human insightfulness and awareness, it takes a spiritual intuition which has been sharpened and refined by prayerful reflection. Like Samuel, we need to be persistent and keenly listen and respond to the voice of God, though at times we may not be sure of where it is coming from.

The pilgrim image in our spirituality invites us not only to be good listeners and discerners of the voice of God, but also to share our experience of God's care for us with our fellow travelers. Not only does this give them reason to hope, but our own faith and appreciation of our experience seems to grow. Very often our sharing will enable others to respond to us with their experience of God and if we have any capacity to hear and receive, we will develop a deeper appreciation of the many varied ways that God speaks to his people. And so the pilgrim must be open to learning – sometimes learning from people who at first glance do not appear to be the teacher types; people who may be quite simple, uneducated, but have an experience of God and Gospel that can enrich and broaden us. "It is as missionaries that we worship, in the various ways that the spirit suggests to us." So "we will always be

close to the people with whom we work, taking into account their values and aspirations" ...always seeking new ways for the word of God to become life giving in our lives. As our Constitutions and Rules continue to tell us, "we will seek opportunities to pray with the people to whom we are sent, and when possible to invite them to join us in the public prayer of the Church."

Pilgrims who travel in groups or caravans may at times not know one another very well, yet there is a sense of bonding, a sense of community that builds after a while. There is a deep sense that one must look after the other, because in a real sense to take care of another is investing in one's own eventual self-protection. As Oblates, whose spirituality is rooted in mission who follow the example of Jesus on our journey, we are deeply sensitive to and aware of the weakest and poorest in the group. At times they are very difficult to reach out to because the injustice and poverty they have endured have made them unpleasant, and unappreciative with seemingly little awareness of the sacrifice we are making in their regard. But we always return to those who have the least ability to care for themselves, those who need to be picked up, supported and encouraged more than the rest ... and in the final analysis, we discover time and again that when we reach out to them, we are really taking care of ourselves, because we are taking care of Christ. We care for and listen to all of these people as they speak to us because we know that they are images of the creator and are a gift to us on our journey.

On our journey we have many experiences. Some of us have the experience of being close to a handful of new comers who join us along the way. They come with a lot of questions. They want to know where we have been. They ask us about our life experiences so that they can better understand us. They tell us of their ideals, their hopes and fears. As they continue to walk with us, they tell of their experience of God which has brought them to walk with us. They tell us that this experience of God and their experience of Oblates has convinced them that they want to continue to walk with us. We find these few newcomers are very different from us, so different from us, so different in fact that we often wonder if we have come from the same worlds. At the beginning of their journey they speak so easily of their spiritual experiences, their life of prayer, things that have taken years for us to find the words and courage to express. They ask us when, where, and how do we pray. Being young the pilgrimage does not particularly frighten them. At times when we look at ourselves as a group, we notice that we are getting older, our health and strength aren't what they used to be. We are aware that our numbers are diminishing and so we struggle with hopelessness and at times with the thought that maybe our walk is in vain. The newcomer hardly notices this. Numbers just aren't that important; being where God calls a person to be in life seems to concern them more. They appreciate the many new ways in which men and women are becoming involved in the Church's ministry. They talk with confidence about the future, not only because of their call from God, but because of the hope they see in walking together with us as community and their confidence in the direction we are taking.

The pilgrim image helps us to understand ourselves, our journey and our spirituality. Despite all of the flux and changeability in our life journey there is stability and this stability comes from the Jesus with whom we walk in faith hope and love. There is also the stability and community that is from one another here as we have heard and responded to similar calls to walk as followers of Christ. From our conversations with Christ and one another we draw much strength and no matter where we move, we have a sense of never being lost or alone, as always we walk in the context of the grouping we call Church.

A sign of wisdom and maturity is a person who is able to reflect on and learn from experience. We are called to be men who proclaim, and by our lives bring about the kingdom. We have a certain urgency to do this, to bring about that change in people and the world that we call conversion. When we reflect on the history of the Congregation, the history of the Church we see that certain men and women have been more successful at this than others. When we try to discover common qualities that many of these people possessed, it is not hard to find several of them. Certainly their most common significant quality was their level of commitment, their level of fidelity. It was from their fidelity, their commitment that power emanated - power to attract and change the hearts and minds of people - to bring them to Jesus Christ and His Church.

In the final analysis nothing is so powerful, so prayerful and apostolic as a committed faithful person. Our Founder, our Charism gives us a lot of flexibility in how we pray, in how we respond to God in our life. But the end of our vocation is the same end that every Christian is called to: Holiness.

Any reflection on our spirituality and our life of prayer always brings us back to our Preface where the Founder sums up what kind of men we should be. While it is written in terminology which reflects the Church and spirituality of his time, the values which underlie it are rooted in gospel discipleship and still speak clearly to us in our time.

He says that we must constantly renew ourselves in the spirit of our vocation; that we must strive to be saints; that humility and self renunciation should not be foreign to us; that we should be free men with undivided hearts so that we can do everything for the love of Jesus Christ, the service of the Church and the sanctification of our brothers and sisters.

He tells us we should be men who walk with courage because, "Our life in all of its dimensions is a prayer that, in us and through us, God's kingdom come." (Const. 32)

James DEEGAN, O.M.I.

SOMMAIRE
TABLE OF CONTENTS

Yvon Beaudoin

Le Fondateur et l'observance des Constitutions et Règles, d'après ses écrits

John E. Brady

Father Aloysius Schoch, O.M.I., 1853-1898

Gaston Carrière

Les soins médicaux apportés aux Indiens par les Oblats

James Deegan

Oblate Spirituality and Prayer